

Contes et Légendes de la Pampa

**De Carlsio, E et Lambert-
Lafarge, A-M**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

E. DE CARTOSIO et A.-M. LAMBERT-LAFARGE

CONTES ET RÊCITS DE LA PAMPA



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET RÉCITS
DE LA
PAMPA**

**Par
E. de Cartosio
et
A.-M. Lambert-Farage**

Illustrations : René Péron

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1970

*À ma nièce Mariela Rios,
native des bords du fleuve Uruguay,
qui aime la poésie
et rêve à l'existence
d'autres planètes habitées.*

Emma de Cartosio

*À Xavier Caharel,
mon jeune ami normand,
descendant des Vikings,
épris de grands voyages
et de terres lointaines.*

A.-M. Lambert-Farage

Avant-Propos

Sur l'énorme territoire du continent Sud-Américain, l'Argentine est le seul pays à jouir d'une aussi grande diversité de sites et de climats. C'est, au nord, la jungle sub-tropicale, sa flore et sa faune fantastiques ; à l'ouest, l'imposante Cordillère des Andes, ses neiges éternelles et ses terrifiants glaciers ; à l'est, les grands cours d'eau, le Parana et l'Uruguay, qui, en s'unissant, alimentent le fleuve de la Plata dont les rives nous offrent des paysages enchanteurs ; au sud, la Patagonie, la Terre de Feu et leurs immenses étendues mystérieuses, l'Antarctique enfin, et ses mers australes.

Chacune de ces régions garde le souvenir de légendes aussi vieilles que le monde puisque l'Argentine est l'un des berceaux de l'humanité. Et c'est ainsi que, du plus lointain des âges, de génération en génération, les tribus indiennes ont transmis jusqu'à nos jours l'expression d'une de nos plus anciennes civilisations.

Après la conquête espagnole, le « gaucho » devint le héros de ces vastes plaines que l'on nomme les pampas. Intrépides et vaillants, ces hardis cavaliers, faisant fi des richesses, aimant le risque, parcouraient le pays avec sur les lèvres des chansons, et au cœur, le sentiment d'une liberté chèrement acquise.

Aujourd'hui encore, les fils de ces hommes forts vivent comme leurs ancêtres et chantent toujours la joie des grands espaces.



FOLKLORE INDIEN

NACUM SAUVÉ DES EAUX

(Patagonie)



L

A RÉGION située au sud de l'Argentine que l'on appelle Patagonie est habitée depuis des millénaires et, seuls vestiges d'un passé préhistorique, des arbres pétrifiés dressent leurs branchages vers le ciel.

Cette terre étrange, dont le nom sonne curieusement aux oreilles, signifie pour certains la contrée de la lumière.

Dès que l'homme est apparu sur la terre, cette grande étendue se peupla d'une tribu indienne. C'était le temps où la Patagonie abritait des êtres humains nommés Tehuelches.

Et c'est en ce lieu qu'un enfant naquit ; le père et la mère étaient Patagons et donnèrent au petit garçon le nom de Nacum. Or, dès que ce dernier put parler, ce fut pour poser une question qui paraissait pour le moins bizarre, car l'Océan était lointain.

— Où est la mer ? Je veux la voir !

Mais les parents de Nacum vivaient dans une caverne et se souciaient peu de ce qui pouvait se passer ailleurs.

Et Nacum avait grandi dans l'obscurité de la caverne, vêtu de larges morceaux de fourrure dont les poils se trouvaient à l'intérieur.

Dès qu'il eut l'âge de grimper aux arbres et de préparer ses flèches, le petit Indien se mit à suivre les hommes de la tribu.

Un jour qu'il allait à la découverte, son chien qui l'accompagnait montra des signes de frayeur. L'enfant s'élança vers les grands arbres. Et, sans prêter attention aux gémissements de la bête, Nacum pénétra dans la forêt. Il portait fièrement son arc et ses flèches garnies de

plumes à pointe de silex. D'un pas rapide, l'enfant se dirigeait vers le lieu où l'attendaient les chasseurs. L'endroit qu'il allait bientôt atteindre lui paraissait terrifiant, tous l'appelaient « Setebos », et c'était en patagon le nom du diable, l'esprit du mal dont beaucoup avaient peur. Mais Nacum était courageux et pressait le pas, tout heureux à la pensée de participer à la grande chasse du printemps. Il se faufilait entre les immenses araucarias et les pins géants dont la cime se perdait dans les nuages. Brusquement, le petit Indien s'immobilisa. Une foule de petits animaux se jetaient contre le tronc des arbres et ils paraissaient si épouvantés que Nacum en fut tout bouleversé. Le chien de l'enfant courait de tous côtés en tremblant. Mais le jeune Tehuelche se hâtait car son père l'attendait, et il reprit sa marche. Enfin la caverne apparut, ainsi que les hommes de la tribu. Lorsque, brusquement, l'enfant tendit l'oreille : un bruit curieux parvenait jusqu'à lui. C'était un léger grondement, qui peu à peu s'amplifiait et ne semblait appartenir à aucun animal connu. Nacum crut qu'il s'agissait d'un orage lointain. Pourtant, nul éclair ne zébrait le ciel, le bruit devenait obsédant, inquiétant. Nacum songea au diable, il murmura :

« Je ne veux pas te voir, va-t'en vite ! »

Le petit Indien invoqua l'esprit du Puissant qui donnait aux hommes la lumière du jour et la clarté lunaire. Et, le cœur battant, Nacum écoutait le vacarme qui s'intensifiait d'instant en instant. L'enfant appela son père. La vue du jeune Tehuelche se brouilla et tout bascula autour de lui. Des milliers de tonnes d'eau déferlèrent de partout à la fois et, propulsé, Nacum se retrouva perché sur l'un des plus hauts araucarias. Éperdu, il cherchait du regard son père et ses compagnons : il ne vit que des centaines de cadavres charriés par les flots en furie. Pauvre Nacum, seul survivant de ce terrible cataclysme ; grelottant de froid et de frayeur, il se mit à pleurer. Mais comme il était animé d'un grand désir de vivre, il se cramponna à l'arbre et ferma les yeux. De longues nuits et de longs jours passèrent et Nacum se tenait toujours aux branches de son refuge. Les eaux transportaient beaucoup d'objets hétéroclites : des fleurs étranges, des ustensiles dont le petit Indien ignorait l'existence, des flèches et des arcs. Comme par miracle, un grand panier voguait sur les flots et le rescapé s'était emparé de la corbeille dans laquelle il avait trouvé de quoi se rassasier. Puis il s'était alimenté de graines et de fruits qu'un heureux hasard avait projetés vers lui.

Enfin, un jour, les eaux baissèrent et se trouvèrent moins agitées. Nacum descendit de son perchoir et, toujours accroché à l'arbre, de sa main restée libre il confectionna un radeau. Le matériel ne lui manquait pas, tout autour de lui il rencontra bois cassé et lianes qui servirent à la construction d'une embarcation. Puis, un matin, le

radeau terminé, le jeune Indien s'installa sur le frêle esquif et partit au fil de l'eau.

Nacum navigua longtemps, et lorsqu'il eut épuisé les provisions emportées, il pécha de petits poissons dont il fit ses délices. Enfin, un matin ensoleillé, il aperçut la terre ; il crut qu'il s'agissait d'une île, mais ce n'était que le pic d'une montagne dont le sommet émergeait des flots. Le petit Indien descendit de son radeau, s'installa sur ce promontoire et promena son regard tout alentour. Et rien ne bougeait ; seule, la brise faisait voler les herbes qui poussaient là. Aucun être vivant n'habitait ce sommet. Nacum était songeur et se demandait pourquoi il avait échappé à la catastrophe. Et il pensa à l'esprit du Bien qui savait tout, était maître des forêts, des plaines, du tonnerre et des eaux.

Et le petit Indien cessa de se poser la question qui depuis la disparition du genre humain venait continuellement à ses lèvres.

— C'est à cause d'elle, de la mer... Pourquoi a-t-elle été si méchante ?

Et les millénaires passèrent durant lesquels les eaux descendirent ; toute la Cordillère des Andes émergea et la pampa. La région qui avait été habitée par les premiers Tehuelches s'était transformée et les « terrasses patagoniques » avaient remplacé les forêts d'araucarias et de pins géants. Et la vie a repris sur le pays patagon et avec elle, se produisent de curieux phénomènes, les mêmes qui avaient rempli de stupeur les hommes d'avant le cataclysme.

C'est ainsi que souvent, une Indienne met au monde un enfant mâle dont les premiers mots sont :

— Où est la mer ?

Le nouveau-né, qui demeure loin de la mer, pose la question que naguère le petit Nacum posait à ses parents. Et la tribu à qui appartient l'enfant y voit un signe, un heureux présage. Le sorcier est toujours consulté sur ce fait et l'homme aux oracles répond :

— C'est la voix de Nacum, l'année sera belle et prospère !

Beaucoup disent que Nacum avait épousé une sirène dont le père et la mère étaient l'océan Atlantique et l'océan Pacifique et il est dit que la femme-poisson lui donna des fils dont les descendants sont maintenant ceux qui posent l'étrange question.

— Où est la mer ?



L'ÉTOILE ROUGE

(Patagonie)



CERTAINES NUITS claires, la planète Mars scintille au-dessus de la Patagonie et y abandonne son étrange clarté. Car pour les Indiens de cette région, l'étoile n'est rien d'autre que le bel œil de son bien-aimé *cacique* (chef) qui, depuis des millénaires, scrute la terre où se trouve encore l'âme de son fils.

Il y a fort longtemps, un très vieux cacique se trouvait à la tête d'une tribu prospère. Ce chef s'appelait Calbanquen et, bien que très âgé, perclus de douleurs, il était heureux de vivre. Le fils de ce vieillard, Chiñalaon, trouvait le temps long et soupirait après la mort de ce père qui ne daignait pas venir. Brûlant de prendre le titre de cacique, il décida de tuer l'auteur de ses jours.

Mais Calbanquen, malgré son corps douloureux, était encore lucide et ne s'en laissait pas conter. Aussi, Chiñalaon se demandait-il comment il allait se débarrasser du vieillard. Et comme ce mauvais fils craignait les représailles des hommes de la tribu qui veillaient sur leur chef qu'ils vénéraient, il prit la décision d'abandonner les siens durant quelque temps.

L'Indien allait droit devant lui, sans savoir où le mèneraient ses pas, lorsqu'il parvint près d'une rivière où s'élevait un immense rocher.

Dans une des cavités du roc, se tenait une vieille femme ; son visage avait la couleur de la pierre et ses doigts ressemblaient aux racines des arbres.

Et l'inconnue parla :

— Je sais que tu désires la mort de ton père pour devenir cacique, mais tu ne le seras jamais, car l'homme dont tu veux la perte ne mourra jamais !

Chiñalaon, qui entendait cette voix pour la première fois, se mit à trembler et répliqua :

— Pourquoi me dis-tu une chose pareille ? Tous les hommes sont mortels... Que veux-tu me faire croire ?

— Ne cherche pas à comprendre, mais tu me parais tellement malheureux que je veux t'aider, fit encore la femme couleur de rocher.

Chiñalaon baissa la tête et murmura :

— Je ne peux plus attendre et si je laisse ainsi passer le temps sans agir, ma mort viendra avant celle de mon père !

La vieille lui tendit une grosse racine toute noire et lui dit :

— Fais macérer ceci dans de la fiente d'aras et de la pulpe d'aloès, tu mélangeras ces substances et tu les incorporeras à la nourriture de ton père !

Chiñalaon prit la racine et s'en retourna vers la tribu.

Il fit ce que la femme lui avait prescrit, confectionna un plat auquel il mêla le poison et le fit manger à Calbanquen.

Le lendemain, le cacique était au plus mal. Les hommes de son clan se désespéraient et tous s'ingéniaient à rendre la vigueur à leur chef vénéré.

Tous les soins s'avéraient inutiles, lorsque le plus sage des membres de la tribu employa l'un des ultimes remèdes qui était, d'après lui, souverain.

— Faisons rire notre bien-aimé Calbanquen, la joie réjouit et guérit ! affirma-t-il.

Hélas, cette fameuse cure qui avait fait merveille sur l'un de leurs ancêtres fut inefficace. Le mal qui cherchait à tuer les dieux de la joie chez le moribond se montra le plus fort. Calbanquen fut emporté par les puissances rouges qui plongent les créatures vivantes dans l'effroi éternel.

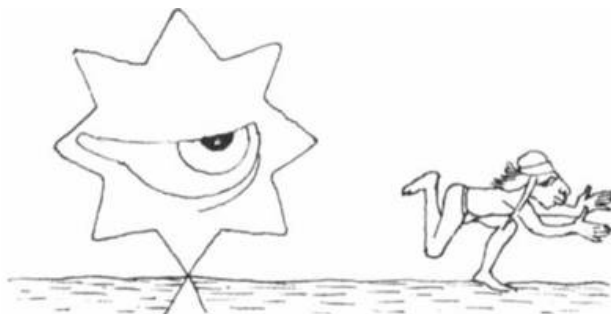
Et la tribu tout entière pleura Calbanquen. Chiñalaon succéda à son père et prit le titre de cacique.

Hélas, le nouveau chef rêvait beaucoup la nuit, et la chose en soi n'aurait rien eu de dangereux si Chiñalaon ne s'était mis à parler tout haut et à raconter les agissements de son propre passé. C'est ainsi que les membres de la tribu apprirent la vérité et que le cacique dut avouer son crime.

Traqué par ceux qui ne voulaient plus d'un chef indigne, il se cacha dans la montagne. Désœuvré et errant, Chiñalaon était obsédé par ce que lui avait dit la femme qui lui avait remis le poison. Jour et nuit, il fixait le ciel car il se sentait épié par le soleil et les étoiles. Chiñalaon savait que le vieux cacique n'était pas mort et que devenu planète, il

le maudissait.

De nos jours, les Indiens parlent encore du bien-aimé Calbanquen, qui se trouve dans une étoile à la clarté rougeâtre d'où il poursuit Chiñalaon courant au ras des eaux après la vieille femme au visage couleur de rocher pour lui ravir l'antidote qui redonnera la santé à son vieux père.



LA LÉGENDE DU LAC NAHUEL HUAPI

(folklore tehuelche)



CETTE ÉPOQUE lointaine, la mystérieuse Patagonie n'était peuplée que de deux tribus. Les Tehuelches et les Poyas se partageaient la région et une partie d'entre eux s'étaient installés sur les bords du lac Nahuel Huapi.

Le cacique qui était à la tête du clan des Poyas avait une fille qui se nommait Maiten. La jeune fille était belle et vertueuse et son père l'avait fiancée à un garçon de sa race, dont le courage et la force de caractère étaient connus de tous.

Or, deux jeunes hommes appartenant à la tribu voisine, les Tehuelches, s'étaient mis chacun en tête d'épouser la belle Indienne qu'ils pourchassaient de leurs assiduités. Souvent avaient lieu sur le lac des fêtes aquatiques où tous les jeunes gens se réunissaient. Aussi Maiten se mourait d'envie d'assister à ces réjouissances nautiques, mais elle ne pouvait sortir de son habitation de peur de rencontrer les rivaux de son futur époux. La fille du cacique se languissait et comptait les jours qui la séparaient de son mariage.

Les deux jeunes Tehuelches étaient persévérants et ne désespéraient pas d'arriver à leurs fins. D'un commun accord, ils décidèrent de consulter une sorcière. C'était la *cacu* (sorcière), vieille Indienne qui avait acquis une grande renommée dans certaines pratiques de magie.

La *cacu* était toute petite et sa voix fluette paraissait appartenir à une fillette. Pourtant, c'était une vieille femme, qui habitait une hutte si minuscule qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Aussi les deux

garçons ne purent-ils entrer ensemble dans l'étrange endroit. C'est ainsi que chacun d'eux se présenta à la cacu et parla de même manière. La vieille, qui se trouvait bien embarrassée pour départager les deux rivaux, en fit autant et leur dit :

— Fils des eaux, toi qui sais si bien nager, prends donc le conseil de l'esprit du lac. Lui, seul connaît le dénouement de cette affaire. Tente ta chance auprès de la puissance sacrée, elle t'apportera la solution à tes problèmes.

Et la cacu ordonna aux consultants de suivre toutes les instructions qu'elle allait leur donner. Ce qui, d'après elle, allait réveiller le dieu endormi et le mettre en état de percevoir leur appel.

Ils repartirent alors, nantis de toutes sortes de recommandations. Bien entendu, les deux garçons se racontèrent ce que la magicienne leur avait confié et le plus âgé s'écria :

— Comment un esprit peut-il nous donner satisfaction à l'un comme à l'autre, puisque nous poursuivons chacun le même but ?

Son compagnon restait pensif, puis il murmura :

— Nous ne risquons rien en obéissant à la cacu, nous ne connaissons personne d'autre qui veuille bien s'occuper de nous et nous aider.

Et les deux Indiens se séparèrent...

Quant à la cacu, elle s'était rendue nuitamment chez un vieux sorcier ; puis, munie du breuvage que celui-ci lui avait remis, elle s'en fut chez le cacique lui demander de faire boire un philtre à l'aînée de ses filles, qui devait en l'absorbant être débarrassée de ses frayeurs et reprendre des forces.

Une fois Maiten endormie, il fut facile à la traîtresse de s'emparer de la belle enfant.

Sous le soleil brûlant, le lac Nahuel Huapi miroitait de mille feux et la pirogue sur laquelle avait été hissée la fiancée du jeune Poya s'en allait à la dérive.

Sur le rivage, les deux prétendants à la main de Maiten regardaient la fragile embarcation qui emportait la belle Indienne. Le long des rives, une grande foule se tenait immobile. Appelés par la cacu et le sorcier, tous les membres de la tribu étaient accourus. Le frêle esquif allait bientôt obéir à l'esprit des eaux, du dieu qui se trouvait être le protecteur du lac Nahuel Huapi. C'était donc lui qui allait désigner l'heureux élu, le futur époux de Maiten. Éloignés l'un de l'autre, les deux jeunes Tehuelches fixaient l'objet de leur désir, la barque dans laquelle se trouvait la fille du cacique.

Le pauvre Coyan, qui venait d'être averti tardivement de ce qui se passait, arrivait sur les lieux de l'événement.

Tristement, il suivait des yeux la pirogue qui emportait Maiten ; l'embarcation semblait propulsée par un vent violent ; pourtant, le soleil brillait et aucune ride ne plissait les eaux. C'est alors que la

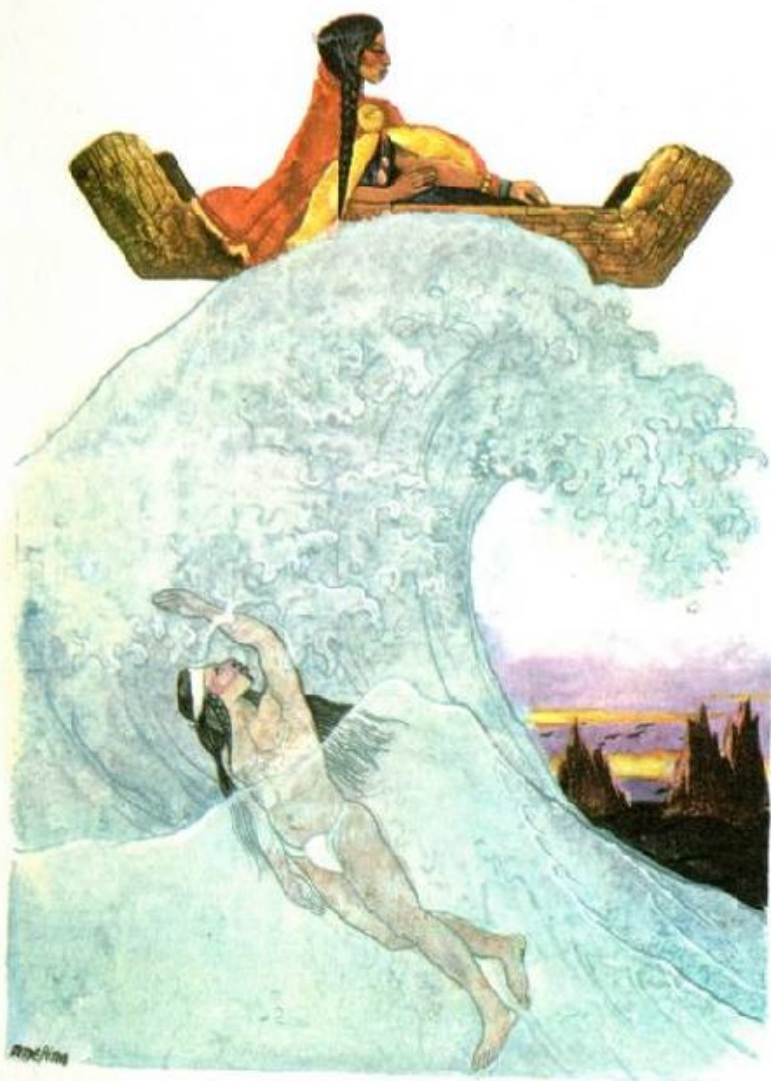
jeune Indienne se réveilla et jeta un regard effaré sur les assistants, qui poussaient de grands cris.

L'esprit qui hantait les eaux de Nahuel Huapi conduisait la belle enfant vers l'un des deux prétendants qui l'attendaient sur les bords du lac.

Coyan se trouvait au désespoir et, sans plus attendre, il se jeta à l'eau et se mit à nager vers la barque qui détenait son bonheur.

Brusquement, la houle monta et la surface des eaux se trouva agitée. La jeune fille assistait impuissante à l'ouragan qui faisait tourner la barque comme une toupie au-dessus des flots. Soudain, une vague très haute déferla sur le rivage et emporta une partie des spectateurs qui se trouvaient là.

Le génie du lieu, réveillé par les machinations de la cacu et furieux d'être dérangé, s'était mis en colère et donna ainsi aux flots une telle impulsion que les limites du lac Nahuel Huapi se déplacèrent. L'esquif où se trouvait Maiten emprunta ce passage, la nouvelle brèche qui venait de s'ouvrir.



Le génie du lieu s'était mis en colère...

Au fur et à mesure que l'embarcation s'avavançait, les eaux reprenaient leur premier aspect et, en signe de la puissance du dieu, elles devenaient diaphanes comme jamais elles n'avaient été. À la vue de ce prodige, les Indiens échappés à la vague dévastatrice poussèrent un grand cri et dirent tous ensemble :

— Limay, Limay...

Et les hommes manifestaient leur joie en répétant plusieurs fois le mot sacré. Car Limay voulait dire en langage indien « eaux claires », symbole de pureté, de joie et d'espérance.

Pour les jeunes gens, Coyan et Maiten, l'heure de la vérité venait de sonner. Les eaux claires continuaient d'avancer dans les terres et elles donnaient à la belle captive la possibilité d'échapper à la cacu et à ses terribles intrigues.

Quant à Coyan, il nageait toujours, cherchant à rejoindre l'embarcation où voguait la jeune fille. Le moment était venu pour lui d'atteindre son but et c'est à bout de souffle qu'il monta dans la barque. Les « eaux claires » poursuivaient leur chemin et s'unirent à un autre courant que l'on appelle actuellement Colloncura.

Et l'esprit du lac s'adressa à la fille du cacique et à son fiancé.

— Les hommes qui habitent les berges de mon royaume ne supporteront pas la vue de vos deux visages heureux. (Maiten s'était redressée, haletante, elle écoutait). Et le dieu ajouta :

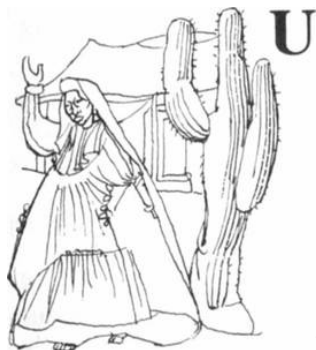
» Dorénavant, vous posséderez l'âme claire, vous serez bons et généreux, vous ne ferez plus le mal et vous ne pourrez plus vivre avec ceux qui vivent sur terre.

Les corps de Maiten et de son compagnon se couvrirent de plumes blanches. Deux oiseaux aquatiques se posèrent sur le lac. C'étaient l'Indien et l'Indienne qui se trouvaient à l'abri de la cruauté des humains.

Depuis lors, les Indiens payas affirment que souvent, à l'heure du crépuscule, un couple d'oiseaux se pose sur les bords du lac Nahuel Huapi. Coyan et Maiten reviennent pour rendre grâce au génie des eaux, celui qui leur a permis de vivre dans le monde de l'air et de la lumière, de la transparence et de la limpidité.

LES QUATRE VERTUS

(région de Los Llanos)



UN JEUNE GARÇON nommé Juan vivait avec sa grand-mère dans un pauvre ranchito. La terre qui entourait l'habitation n'était guère fertile, une chèvre efflanquée représentait tout le cheptel des deux *peones* (ouvriers agricoles). Aussi, c'était la misère pour Rufina et Juan. Mais ce dernier avait pris une résolution, il s'était dit : « Le jour où j'atteindrai mes vingt ans, je partirai chercher fortune ailleurs. » Et ce jour-là arriva.

Debout sur le pas de la porte, Rufina avait agité la main jusqu'au moment où elle avait vu disparaître son petit-fils au détour du chemin.

Juan cheminait et, le long de la route, ne rencontrait aucun voyageur. Après avoir beaucoup marché, le jeune garçon s'arrêta devant une caverne. L'ancre paraissant désert, Juan se mit à quatre pattes, passa la tête à l'entrée de la tanière et ce qu'il vit le surprit à un tel point qu'il se releva aussitôt. Un aigle, un puma, une levrette et une fourmi étaient attablés autour d'un animal mort.

Les hôtes de ce sinistre lieu crièrent tous ensemble :

— Holà, jeune ami, pourquoi te sauves-tu ? Viens, nous avons besoin de toi !

Juan, qui était un garçon serviable, reprit sa position première et passa de nouveau sa tête dans l'ouverture de la caverne.

— Que puis-je pour vous, mes seigneurs ?

Le puma se leva et vint se camper près du jeune homme.

— Tu vois ce cerf, lui dit le fauve, c'est un grand repas pour nous, mais nous sommes vraiment embarrassés pour le diviser : nous

craignons de mécontenter l'un de nous, en faisant un mauvais partage.

Juan, qui n'avait jamais eu l'occasion de manger une telle chair, était perplexe, mais comme il avait l'esprit vif, il trouva vite une solution.

S'adressant au puma, il lui dit :

— Toi, tu prendras la cuisse, tu es un carnassier et il est juste que tu prennes la plus grosse part.

Puis Juan parla à la levrette.

— Quant à toi, tu te contenteras des côtes, tu dois rester svelte et ne pas t'encombrer de trop de nourriture !

Le garçon, qui ne voulait porter préjudice à personne et surtout à aucun de ses amis, prit quelques instants de réflexion et donna à l'aigle ce conseil :

— Tu auras les entrailles, ton vol n'en sera que plus facile.

Et Juan se trouva face à face avec la fourmi. Il allait oublier cette dernière que l'une des pattes du cerf aurait suffi à faire subsister durant des années.

« Bah, se dit Juan, donnons-lui le museau et elle se débrouillera avec ce morceau. »

Et, après ce dernier avis, le voyageur reprit la route sans plus attendre.

Satisfaits de leur sort, les dîneurs se mirent à table. Soudain, l'aigle, qui avait déjà ingurgité quelque trente centimètres d'entrailles, s'écria :

— Nous sommes tous des ingrats, ce pauvre garçon est reparti sans que nous ayons pensé à lui faire un présent !

D'un coup d'aile, le rapace rejoignit Juan et lui dit :

— Fais quelques pas en arrière et reviens vers notre gîte, mes amis veulent te voir, je ne sais si je suis bon prophète, mais ce dont je suis certain, c'est que tu auras besoin de notre aide pour continuer ton voyage.

Le jeune homme revint sur ses pas, se remit à quatre pattes, passa sa tête à l'entrée de la tanière et s'adressa au puma :

— Me voici, que me veux-tu ?

Le puma, qui venait de terminer son repas, s'allongea sur le côté et dit à l'aigle :

— Toi qui vois ce que nous ne pouvons voir, que vas-tu décider pour venir en aide à Juan ?

L'aigle ouvrit ses yeux tout grands et répliqua :

— La terre est pleine de périls et tous les hommes rêvent de la conquête du ciel. Hélas, ils ne peuvent pas voler. Aussi, toi, Juan, tu le pourras et lorsque tu te trouveras en danger, tu penseras à moi et tu t'écrieras : « Dieu et l'aigle sont les maîtres du ciel ! » Et

immédiatement, tes bras se couvriront de plumes et deviendront des ailes, et tu pourras fixer le soleil !

Le puma, qui ne voulait pas être en reste, déclara :

— Quant à moi, je peux te transmettre ma force, tu n'auras qu'à crier : « Dieu est puissant à l'égal du puma. »

La levrette s'étira, bâilla et s'adressa au jeune garçon.

— Courir, s'étourdir de vitesse, distancer les autres, c'est aussi une qualité appréciable, je te transmets ce don, puisque je le possède et, lorsque tu désireras entrer en contact avec moi, tu diras : « Dieu et la levrette sont les puissants de la terre. »

La fourmi, qui dans un coin écoutait parler ses amis, descendit du morceau de viande où elle se trouvait assise et vint près du garçon :

— Je suis peut-être minuscule dit-elle d'un ton pincé, mais je ne manque pas de vertus et lorsque tu désireras pénétrer dans un lieu où les gens de ton espèce ne peuvent entrer à cause de leur haute taille, tu crieras le nom de Dieu et le mien, et aussitôt tu prendras mon apparence.

Juan reprit la route, cette fois-ci avec plus de courage qu'auparavant. Tout en cheminant, il se répétait les paroles des habitants de la caverne. Mais le soir tombait et le jeune homme aperçut une immense *estancia*(1), dont toutes les ouvertures étaient munies de barreaux. Juan se dirigea vers la maison et cria :

— Holà, bonnes gens !

Mais personne ne répondit à son appel. Une odeur de viande grillée embaumait l'air ; Juan, qui avait très faim, regardait avec envie le demi-bœuf qui, dans le patio, rôtissait sur un brasero.

Tout à coup, un homme surgit ; il était si grand que Juan dut lever la tête pour le regarder.

— Que veux-tu ? dit le géant. Il portait des *bombachas* (pantalon bouffant), que dix jeunes gens de la taille de Juan auraient à peine remplies.

Le jeune garçon s'effraya. Pourtant, s'enhardissant, il demanda.

— Donnez-moi un peu de ce *churrasco* (viande grillée), je n'ai pas mangé depuis hier.

— Tu n'y penses pas, cette viande, c'est mon dîner : je ne peux rien t'offrir... Tu peux repartir d'où tu viens ! répliqua l'homme d'un ton rébarbatif.

Ce fut à cet instant que Juan entendit un cri.

Une jeune fille à la longue chevelure blonde apparut derrière les barreaux d'une fenêtre. Son regard était triste.

Le géant se retourna vers elle et hurla.

— Qui t'a donné le droit de crier, tu seras punie !

Après avoir dit ces mots, l'homme se dirigea vers le brasero où grillait la viande.

Juan se souvint de son ami l'aigle et murmura :

« Dieu et l'aigle sont les maîtres du ciel. »

Aussitôt, il sentit son corps se rétrécir, des plumes noires couvrirent ses bras. Les yeux de Juan se transformèrent, sa vue devint perçante. Le jeune homme se trouva métamorphosé en un énorme rapace. L'oiseau vint se poser sur le rebord de la fenêtre derrière laquelle se trouvait enfermée la malheureuse.

— Je viens à ton secours, dit l'aigle.

Effarée, la prisonnière regardait cet oiseau qui parlait « le castillan » et, craintivement, elle jeta un coup d'œil sur le patio où le géant attisait le feu, sous lequel grillait la viande.

— À qui parles-tu ? hurla l'homme, qui commençait à dévorer le quartier de bœuf.

L'oiseau aurait désiré se faire tout petit en cet instant ; mais alors, il songea à la fourmi et prononça les paroles libératrices.

« Dieu et la fourmi sont les seuls à pouvoir devenir minuscules. »

L'oiseau devint tout petit, ses yeux se modifièrent de nouveau. Une fourmi pénétra sans encombre dans la chambre où pleurait la douce enfant.

Puis, en une seconde, l'insecte perdit ses prunelles composées de multiples facettes et un jeune homme apparut. C'était Juan qui reprenait son apparence première.

La pauvre fille, se croyant la proie d'un terrible cauchemar, poussa un petit cri. Elle venait de voir un aigle devenir fourmi, pour prendre ensuite l'aspect d'un homme.

Le géant ouvrit la porte et entra.

Juan, terrorisé, eut juste le temps de formuler le désir de devenir minuscule et redevint insecte.

— Que se passe-t-il ? grommela l'homme gigantesque. Pourquoi pousses-tu de tels cris ?

Les yeux fixés sur la fourmi, la pauvre créature ne savait que répondre. Mais le triste individu rentra dans sa chambre en disant qu'il allait dormir et qu'il ne se dérangerait pas une autre fois...

La fourmi fit quelques entrechats et, tout en gesticulant, elle parlait d'une voix tendre comme celle d'une mère cherchant à apaiser son enfant :

— Tu ne dois pas avoir peur, je suis venue pour te délivrer.

» Maintenant, tu vas assister de nouveau à ma transformation. (Et Juan se trouva devant la jeune fille. Mais cette fois-ci, aucun son ne sortit de la gorge de la prisonnière qui souriait.)

» Je veux t'aider, disait Juan, mais pour cela, tu dois me dire quel est ton secret ?

La pauvre enfant se confia au garçon secourable.

— Le géant n'est pas un *gaucho*(2) comme les autres, dit-elle, s'il est cruel et dominateur c'est à un porc-épic qu'il doit cette disgrâce !

— Ah, dit Juan, mais que vient faire ce pauvre animal dans cette affaire ?

— Ce porc-épic possède de grands pouvoirs, c'est aussi un enchanteur. Il a transformé le gaucho Ibañez en un géant. Avant cela, cet homme était bon et généreux, maintenant il est méchant et sanguinaire.

— Comment sais-tu tant de choses ? demanda Juan à la jeune fille.

— Un soir que le géant était triste et désespéré, il m'a conté ce qui lui est arrivé, répliqua la blonde enfant.

Et elle narra l'histoire qui avait fait le malheur d'un brave gaucho.

» Le porc-épic, en opérant la métamorphose du débonnaire Ibañez, s'est emparé de l'âme du gaucho, et la tient prisonnière.

— Si je comprends bien, ce n'est qu'en tuant cette bête que l'âme de ce malheureux retrouverait la liberté et toi, la tienne, dit Juan d'un air entendu.

— Hélas, répondit la jeune fille, si jamais une telle chose arrivait, Ibañez n'en serait pas plus libre pour ça. Le porc-épic est habité par un lévrier qui, une fois libéré, s'enfuirait. Toutefois, si par hasard, le chien pouvait être capturé, la colombe qui vit enfermée dans la poitrine de l'enchanteur garde en son cœur un œuf. Dans ce dernier, l'âme d'Ibañez se trouve prisonnière.

— Celui qui aura la force d'ouvrir le corps du porc-épic rencontrera le lévrier et, s'emparant de lui, trouvera la colombe, l'oiseau recèle un œuf et il contient la vie d'un homme ? Est-ce bien cela ? demanda Juan à la conteuse.

Puis le jeune garçon fit ses adieux à la captive et lui promit de revenir la délivrer.

Juan appela son ami l'aigle et, ayant pris la forme de l'oiseau, il s'envola vers le village où vivait le puissant porc-épic.

L'aigle vola longtemps, longtemps, et apercevant le village qui était le but de son voyage, il atterrit.

Sans perdre une seconde, l'aigle appela la fourmi et le rapace retrouva l'apparence du minuscule insecte.

Tout près de la fourmi, une route menait à la demeure du porc-épic. C'était une grande maison, dont les murs étaient translucides. C'est ainsi que l'insecte vit le puissant seigneur, trônant dans un large fauteuil. La fourmi percevait ce qui se passait, non seulement à l'intérieur de la curieuse habitation, mais dans le ventre du terrible animal et, de ses yeux à facettes, elle pouvait voir le lévrier, la colombe et l'œuf qui, emboîtés les uns dans les autres, attendaient la

délivrance.

La fourmi pénétra dans la maison du monstre, tandis que la voix de Juan faisait disparaître l'insecte.

— Dieu est puissant à l'égal du puma, s'écria le jeune homme.

Et le puma attaqua le porc-épic. Après une terrible lutte, l'animal succomba.

De nouveau, Juan récupéra sa forme humaine et aussitôt, il se mit en devoir d'ouvrir le corps du monstre d'où s'échappa un lévrier, qui prit la fuite.

C'est alors que le jeune homme appela à l'aide son amie la levrette pour en prendre l'aspect. Celle-ci poursuivit le lévrier et le rejoignant, lui ouvrit le ventre d'où la colombe s'envola.

Juan réapparut, eut recours à son ami l'aigle. L'oiseau fondit sur la colombe, l'éventra et s'empara de l'œuf. Emportant avec lui le précieux fardeau, l'aigle s'envola vers le rancho où l'attendait la jeune captive.

Lorsque Juan, ayant repris sa forme première, retrouva la jeune fille, celle-ci lui apprit que le géant était gravement malade et ne quittait plus le lit.

Le jeune homme entra dans la chambre du tyran rendu inoffensif.

— Tu viens me rendre ma vie, vite, fais ta besogne !

Juan tenait dans sa main l'œuf où l'âme du bon gaucho Ibañez se trouvait prisonnière.

— La voici, je vais te la rendre !

En disant ces mots, il s'approcha du lit où était étendu le géant et lui frappa le front avec l'œuf. L'homme mourut sur l'heure et l'âme du gaucho s'échappa.

Juan avait délivré de son despote la jeune fille, qu'il épousa. Devenu le maître du rancho, le jeune homme assura à Rufina une vieillesse heureuse.

La force du puma, la clairvoyance de l'aigle, l'ingéniosité de la fourmi, l'agilité de la levrette sont des vertus que l'homme peut acquérir.

LA LÉGENDE DE L'HOGARAITEG

(folklore guarani)



UN VIEUX CHASSEUR Guarani avait un fils nommé Jaebé (Celui-qui-s'efforce). Chaque matin, le garçon partait à la chasse. En sortant de la hutte paternelle, il levait les yeux vers l'épais feuillage d'un *lapacho* (arbre) et poussait un grand cri.

— Ami, viens-tu avec moi ? La chasse sera bonne aujourd'hui.

Répondant à l'appel, l'oiseau, un hornero, sorte de passereau, suivait l'homme.

Un jour que le jeune Guarani cherchait du regard son compagnon ailé, Jaebé s'aperçut que le nid était désert et que l'hornero ne se tenait plus sur sa branche. Seul, un brin de paille pendait le long de la demeure. Le vieil Indien parut à la porte de la hutte et s'adressa à son fils :

— Ce soir, tu n'attendras pas que la lune te regarde pour rentrer, demain, nous nous mettrons en route !

Jaebé ne répondit pas. Le vieil Indien dit alors :

» N'es-tu pas content ? Le cacique ne te connaît pas encore, il ne sait pas que tu es le plus fort de tous les jeunes de la tribu... Notre chef te donnera bientôt la récompense que tu mérites. Eboteg (Fleur des Eaux) sera ta femme. Et, ajouta le vieillard, tu seras toi aussi cacique !

— C'est Ipona qui s'occupera de mes flèches, ce sera elle ma compagne, murmura le jeune Guarani.

Et Jaebé se dirigea vers la forêt où l'hornero l'avait précédé. La chaleur était accablante. Le jeune garçon était soucieux, en foulant les hautes herbes. Et ce matin-là, il n'éprouvait aucune joie à faire fuir les

insectes et les bêtes malfaisantes.

D'habitude, il s'amusait fort à voir sauter les serpents et à faire sortir de leur abri les araignées géantes. Tout à coup, Jaebé dressa l'oreille : une voix très douce montait vers lui ; le jeune garçon s'immobilisa et siffla longuement. Quelques instants s'écoulèrent et Ipona apparut. Tout le jour, les deux amis coururent à travers la forêt. Mais Jaebé n'attendit pas que la lune se fût levée pour prendre le chemin du retour.

Le vieux chasseur attendait son fils avec impatience.

— Demain, nous partirons, le cacique nous attend, dit-il en guise de salut. La lune aura les joues rondes, il est temps de partir !

Jaebé pénétra dans la hutte, déposa au sol ses flèches et les trois chats sauvages, produit de sa chasse...

C'est alors que l'hornero chanta. Jaebé se prit à sourire et lentement se mit en devoir de dépecer les petits fauves au pelage roux.

« Demain, pensait le vieux chasseur, l'étang se couvrira d'un soleil vainqueur, nous marcherons dans la clarté. »

« Demain, songeait Jaebé, l'ombre descendra sur moi, et tout sera triste. »

Ce soir-là, le vieil Indien veilla toute la nuit ; il attisa le feu que son fils avait allumé au centre de la hutte.

L'aube venue, le jeune Indien s'enduisit le corps d'une colle de poisson, puis il se frotta soigneusement les poignets et s'entoura les bras de bandeaux de plumes vertes. Les chevilles garnies de fibres de bambou, les reins ceints d'un pagne et la tête couverte du duvet de l'ara rouge, Jaebé était prêt à rencontrer le grand chef Tubichà.

Le père et le fils se mirent en route. Après une longue marche, les deux hommes arrivèrent sur les bords d'un lac. Et sur ces rives, la hutte du cacique brillait de tous les emblèmes accrochés à son toit.

— Enfin, nous voici, dit le vieillard en soupirant d'aise.

La tête basse et le cœur angoissé, Jaebé se dirigeait vers l'habitation du cacique.

C'était un grand jour et l'agitation régnait dans le camp, où toute la tribu se trouvait rassemblée. Des jeunes gens, au torse nu et au visage peint de couleurs vives, s'affairaient autour de leurs armes. Assis en rond, près de la tente du cacique, des notables, le corps recouvert de feuilles et les cheveux enroulés sur des bâtonnets, attendaient patiemment.

De très jeunes garçons allaient et venaient et leurs yeux se cachaient derrière de grosses crinières de raphia.

Soudain, des cris et des acclamations s'élevèrent : deux jeunes Indiennes prenaient place près du grand chef. C'étaient Eboteg, et sa

sœur.

— Vois, mon fils, dit le chasseur, comme l'aînée de notre cacique est gracieuse !

Mais Jaebé détourna la tête et se dirigea vers le grand Guarani. L'homme était vêtu d'un magnifique manteau de plumes de toucan, les poignets garnis de coquillages et d'amulettes, la poitrine couverte de canines de tigre et d'alligator.

— Je sais que tu es fils d'homme sage, mais je ne connais pas ton endurance ni ta force, dit le cacique, en s'adressant à Jaebé.

Ce fut le vieux chasseur qui répondit, le père du jeune garçon.

— Tu n'as jamais connu un chasseur aussi téméraire, un nageur aussi rapide, c'est un garçon accompli.

— Nous le verrons, répondit le cacique... Quel est ton nom ?

— Jaebé, dit celui-ci en relevant fièrement la tête.

— Tu te présenteras avec les hommes de ton clan ; je te préviens que la victoire ne sera pas facile, tu auras à vaincre beaucoup de candidats. Et Tubichà, en disant ces mots, montra du doigt les athlètes qui se tenaient debout, au milieu des anciens.

Le cacique leva la main et un notable lui tendit une hachette. C'était le signal, la fête commença.

Immobile, le regard grave, le chef recevait l'hommage de ses tribus ; les garçons au visage peint se montrèrent les premiers : ces jeunes Indiens représentaient le « clan » et ils avaient été choisis parmi les plus valeureux. C'était « la fête de la présentation » et l'événement revêtait une importance considérable. L'enjeu en valait la peine. Le vainqueur des épreuves aurait pour récompense la belle Eboteq. C'était aussi une grande faveur, le droit à la succession, la possession du titre de cacique.

La douce Ipona, qui se trouvait mêlée à la foule des femmes, n'avait d'yeux que pour Jaebé. Sur un arbre, un hornero se mit à chanter. Le son d'une trompette retentit. Aussitôt, tous les jeunes gens se réunirent. L'appel se fit entendre à nouveau. La première épreuve commença.

C'était la course de vitesse. Tous ensemble, les jeunes Indiens s'élancèrent sur la piste. Jaebé n'eut pas de mal à sortir vainqueur de cette compétition. Le Guarani se prosterna devant le cacique. Hommes et femmes poussèrent des cris de joie tandis que les enfants se mettaient à courir en essayant d'imiter leurs aînés.

Du haut de son perchoir, l'hornero siffla longuement.

Et la deuxième épreuve eut lieu.

Tous les candidats plongèrent dans le lac et nagèrent, dans un style impeccable ; les Indiens exécutaient leur « brasse » habituelle.

Jaebé fut le premier à atteindre l'autre rive. Il fut proclamé victorieux.

Aussitôt, le cacique fit claquer ses doigts et les concurrents se mirent en position de combat. Cette fois encore, tous les participants rivalisèrent de force et de courage. Jaebé montra tant de vigueur et d'adresse qu'il fut proclamé le lutteur le plus fort.

Pour clore la série des compétitions, il ne restait plus que deux épreuves, la chasse et la pêche. Jaebé triompha encore : il fut le meilleur pêcheur, le chasseur le plus adroit.

Enfin, ce fut la dernière épreuve. Celle-ci était d'importance : il s'agissait de jeûner. Durant neuf jours, les sages de la tribu Guarani s'abstenaient de manger ; ils n'avaient le droit que de boire un peu de jus de *yatay*(3). Les jeunes gens devaient également se soumettre à ce rite en ce jour de la « présentation ». Jaebé, qui était toujours affamé, appréhendait particulièrement cette épreuve.

Alors, le vieux chasseur s'approcha de son fils et lui dit à l'oreille :

— Allons, courage, vois comme Eboteg est belle ; le cacique paraît fatigué, bientôt, il aura besoin d'un successeur tel que toi !

Jaebé songeait qu'il ne reverrait peut-être plus la camarade des jours heureux. Mais le jeune homme se devait d'obéir à son père et au cacique ; docilement, il s'allongea sous l'arbre où les autres concurrents se trouvaient déjà. En levant les yeux, il aperçut l'hornero : l'oiseau volait dans la ramure et pépiait doucement.

Et la grande épreuve commença. Deux notables de la tribu avaient pour mission de surveiller la bonne ordonnance du rite. Durant les premiers jours, les concurrents montrèrent beaucoup d'endurance, mais le sixième jour, quelques garçons abandonnèrent puis le septième, il ne restait plus sous l'arbre que trois jeûneurs. Enfin, le neuvième jour arriva et Jaebé triomphait encore une fois. C'était lui le vainqueur.

Tubichà se leva et s'avança vers Jaebé. Eboteg recevait de ses suivantes les colliers de fleurs et la peau de jaguar qui devait servir de manteau au vainqueur. La jeune fille fit quelques pas vers celui qui allait devenir son compagnon.

Jaebé leva la tête comme pour chercher du secours vers l'oiseau mais l'hornero n'était plus sur sa branche.

La fille de Tubichà se dirigea vers le jeune homme ; en lui tendant le manteau et les colliers, elle souriait innocemment. Le vieux chasseur regardait son fils avec fierté et ses yeux exprimaient un grand bonheur.

Jaebé se couvrit du manteau de jaguar et il murmura :

« Me voici. » Et brusquement, il ouvrit les bras et dit à haute voix :

— Je suis ton époux !

Mais, ô frayeur, ce que vit la malheureuse fille la fit trembler de la tête aux pieds. Au contact de l'air et de la lumière, Jaebé s'était

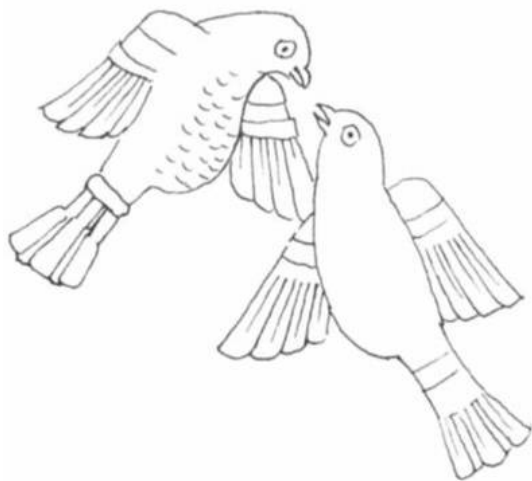
transformé en oiseau. Un bel hornero déploya ses ailes. Tous les membres de la tribu étaient muets de terreur. Le cacique n'en croyait pas ses yeux et il songeait avec tristesse au grand malheur qui le frappait : sa fille allait épouser un oiseau. Le père de Jaebé se lamentait et appelait son fils. Hélas, le jeune garçon avait perdu son apparence d'homme.

L'hornero prit son vol et vint se poser sur la tête d'Ipona. La jeune fille tendit les bras, sa tunique tomba au sol.

Ipona avait pris la même forme que son cher Jaebé. Et dans le ciel, tous les assistants purent voir un couple d'horneros qui montait vers les hauteurs.

Et c'est depuis ce jour-là, que *l'hogaraiteg* (nom indien de l'hornero) vient se poser sur les lapachos que l'on rencontre près des ranchos.

Dans la campagne argentine, Jaebé et Ipona, le couple épris d'air pur, viennent revivre le souvenir de leur passé.



LE MIRACLE DES LUCIOLES

(peuplades du Nord-Est)



UN VÉNÉRABLE GAUCHO qui ne se souvenait plus de son âge, tant il était vieux, chantait le soir, près du brasero ; s'accompagnant de sa guitare, il improvisait de vieilles complaintes. Et le vieillard baissait toujours un peu le ton lorsqu'il entamait la plus belle de ses chansons : le miracle des lucioles.

En ce temps-là, par un beau matin de printemps, la Vierge Marie promenait son enfant. Tous les deux longeaient un sentier bordé de buissons d'aubépine. Et Marie souriait. Elle regardait son fils qui jouait tout en marchant. L'enfant sautait d'un pied sur l'autre, courait de-ci de là. De sa petite main potelée, Jésus caressait une fleur, effleurait une pierre, redressait la tige d'une plante, lorsque soudain, il s'arrêta et, ses yeux se remplirent de larmes. Son beau visage exprimait une grande tristesse.

Sur une toile d'araignée tout endiamantée de rosée, une grosse araignée velue s'avavançait vers une petite mouche. Celle-ci s'était imprudemment engagée sur ce chemin dangereux ; hypnotisé, l'insecte attendait la mort, sans chercher à échapper à la tueuse. Déjà, les longues pattes de l'horrible bête atteignaient sa proie. À cet instant, le bras de Jésus s'allongea et son index toucha la petite mouche, l'écartant du grave danger qui la menaçait. Puis, délicatement, l'enfant saisit la bestiole et la déposa sur une feuille de laurier. Brusquement, la lumière naquit sur le corps de l'insecte que le fils de Dieu avait pris dans ses doigts.

Et l'insecte s'envola vers un arbuste ; ensuite, reprenant la route

aérienne qui le menait à son lieu de naissance, un gros tilleul, il voyagea longtemps.

Lorsqu'il arriva chez les siens, l'insecte était tout joyeux. Il allait de branche en branche, saluait ses amis, visitait ses parents.

— Te voilà, enfin ! s'écrièrent ses frères. Mais d'où viens-tu ?

— De très loin, vous pouvez m'en croire, j'ai échappé à la mort !

— Vraiment, répliqua son aîné, tu dois arriver d'un drôle d'endroit : n'as-tu pas vu ton corps ? Il illumine comme si tu étais une lanterne.

L'insecte fut tout surpris et, comme il ne s'était pas rendu compte de son nouvel état, légèrement inquiet il se rendit à la mare voisine. Dans le miroir de l'eau il vit que son corps émettait une lueur verdâtre... C'était donc vrai, lui, le fragile insecte était lumineux. « C'est à n'y rien comprendre », songea-t-il en revenant vers le tilleul. Il cherchait à se souvenir, mais il avait beau fouiller dans sa mémoire, il ne trouvait aucun indice qui pût le mettre sur la voie. Pourtant lorsqu'il atteignit la cime de l'arbre le miracle se produisit : l'insecte se rappela. Il revoyait l'araignée qui allait le dévorer, le doigt de l'enfant au regard si doux... Cette phosphorescence était un présent... L'enfant l'avait doté d'une clarté semblable à la sienne.

— Je sais, je sais ! cria l'insecte, en se précipitant vers l'arbre où vivaient ses parents... Je comprends pourquoi mon corps est devenu transparent !

— Et pourquoi donc ? demandèrent ses frères.

L'insecte prit un air mystérieux pour répondre.

— Hélas, je ne peux pas vous le dire, personne ne doit le savoir !

Puis, un jour de printemps, l'insecte se maria et de cette union naquit une belle et nombreuse famille. Mais quelle ne fut pas la surprise de tous de voir que les enfants avaient hérité de la verte clarté paternelle. Un tel événement avait de quoi bouleverser un insecte qui lors de sa venue au monde était terne et sans éclat. Et la chose fit grand bruit.

Depuis cette aventure l'insecte était songeur. Un matin, il prit la décision de réunir ses enfants.

— Je n'ai pas le droit de garder plus longtemps mon secret, car maintenant il s'agit de vous et de toutes les générations futures. Je vais vous raconter mon histoire et vous comprendrez ce qui est arrivé...

Et l'insecte parla de Jésus, du sentier d'aubépine, de l'araignée et du doigt dont il avait été effleuré.

C'est depuis cet événement que, durant les mois chauds, les lucioles battent la campagne à la recherche du divin Sauveur. Et les nuits s'éclairent d'une multitude d'appels lumineux qui, en s'élevant vers le ciel, glorifient le Seigneur.



LA LÉGENDE DU CRAPAUD

(région du Centre)



ETTE HISTOIRE est contée certains soirs où les éléments se déchaînent sur les régions du centre de l'Argentine.

Or, ceci est arrivé il y a bien longtemps. C'était par une nuit d'orage, le ciel s'illuminait de lueurs sinistres et le dieu du firmament apparut aux oiseaux habitant la terre. Le maître de l'immense royaume, les ayant pris en pitié, les invita à venir se réfugier chez lui. Et toute la gent ailée s'envola. Les rossignols, les fauvettes et les bergeronnettes eurent tôt fait de dépasser la zone orageuse. Puis les rapaces, les grands échassiers et les poules d'eau prirent aussi leur vol vers les régions célestes et bientôt, tous les oiseaux eurent déserté leur habitat.

Installés dans le merveilleux domaine où le calme régnait, les invités du puissant dieu se trouvaient heureux. Ils vivaient enfin un bonheur paisible.

La pie, vêtue de sa belle robe noire tachetée de blanc, murmura au corbeau, son voisin :

— Ici, il ne pleut jamais, la lumière brille continuellement. Et les hommes ne peuvent nous atteindre.

En disant ces mots, la pie risqua un œil, tout en bas, vers les régions terrestres et ce qu'elle vit la fit frissonner.

Sous une averse, un crapaud fixait le ciel d'un regard suppliant. Le pauvre cherchait tous ses amis les oiseaux, car il les avait vus fuir et se demandait comment il allait, lui aussi, abandonner la mare où il vivait.

Il pensait à sa triste situation et se lamentait. Immobile, insensible

aux éléments déchaînés, il rêvait à ce ciel qui lui était interdit.

Dans un arbre voisin, un bruit d'ailes se fit entendre. C'était un aigle, qui se disposait à partir ; ayant pris du retard, il s'affairait. Le crapaud tourna la tête et aperçut, accrochée dans les branches du chêne où vivait l'aigle, une guitare. L'aigle était un *payador* (troubadour) et jouait de cet instrument comme le plus talentueux des gauchos. Le crapaud, qui était intelligent, réalisa tout de suite le parti qu'il allait tirer de cette situation. Comprenant que l'aigle s'emparerait bientôt de sa guitare, le batracien fit un bond dans la caisse de l'instrument et ne bougea plus.

L'aigle prit sa guitare et s'envola avec elle. Le rapace montait, montait. Le crapaud, lui, avait bien un peu peur, mais comme la crainte de retomber sur la terre était plus grande encore, il se tint coi.

Enfin, le ciel paisible apparut à nos deux voyageurs. L'aigle montait toujours, et ce fut la rencontre du monde de la clarté éternelle. Puis la table du banquet apparut, ainsi que tous les oiseaux attablés. Le voyageur s'arrêta, déposa sa guitare à ses pieds et se hissa sur un siège. C'est alors que le crapaud, qui étouffait dans sa cachette, sauta hors de son refuge et atterrit sur la table. Une longue rumeur s'éleva.

Le merle siffla, les tourterelles roucoulèrent, enfin chacun émit le son qui lui était propre. Ce fut un beau concert. Le malheureux crapaud, qui ne comprenait rien à tous ces ramages, interrogea le martin-pêcheur qui, lui, parlait le langage des gens du bord des eaux.

— Que disent-ils ? demanda le crapaud.

Le martin-pêcheur répondit :

— Ils sont surpris de ta présence parmi nous et se demandent comment tu as pu monter jusqu'ici ?

Le batracien écouta la réponse en jetant un regard de mépris sur l'assistance. Gonflé d'orgueil, il s'écria :

— Eh oui, c'est moi le maître de l'eau, de la terre et de l'air ! Ne vous en déplaît, ajouta-t-il en ricanant.

Éberlué, l'aigle regardait la scène et se disait : « Quel imbécile, comment peut-il dire de telles sottises, il oublie qu'il ne sait pas voler. »

Le paon et son épouse ouvrirent le bal, les perdrix, les cailles et les pintades firent la ronde. La fête battait son plein et tous les oiseaux oublièrent la présence de l'étrange convive. Mais l'aigle veillait et regardait du coin de l'œil le crapaud. Celui-ci s'était rapproché de la guitare et, ne se croyant pas surveillé, fit un saut et atteignit le fond de l'instrument, puis de nouveau, il attendit.

L'aigle, qui avait surpris le manège, se promit de jouer un bon tour à ce prétentieux pour qui le ciel et la terre n'avaient pas de secrets.

La fête touchait à sa fin, le rapace pensa au départ. Il assujettit sa

guitare sur son dos et prit son vol. Il descendit, descendit et, arrivé en vue de la côte, il pensa à se débarrasser de l'importun, qui voyageait à si peu de frais. L'oiseau se raidit et, d'un coup sec du plat du dos, fit basculer sa charge. Le crapaud, surpris par cette secousse inattendue, perdit l'équilibre et tomba dans le vide. Le saut fut d'importance et l'animal se retrouva étendu sur un rocher. Mais il n'était que blessé. Sanglant et meurtri, il resta de longues heures entre la vie et la mort. Puis un jour, il put marcher et regagna le bord d'un étang.

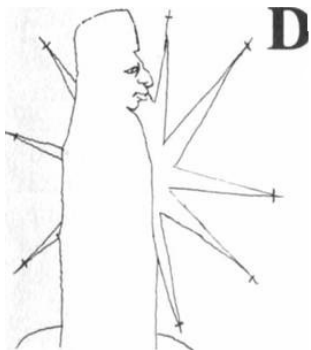
La leçon avait été profitable et le malheureux crapaud jura bien de ne plus recommencer cet exploit.

Et c'est depuis cette aventure que les crapauds portent sur leur peau des taches sombres. Ce sont les marques des blessures du lointain aïeul qui voulut faire croire aux habitants du royaume céleste que lui aussi pouvait atteindre les confins du ciel.



LA TOMBE DE L'INDIEN

(région andine centrale)



DANS UN LIEU sauvage, situé près de la vallée de « Los Molles », existe une colline couronnée d'une énorme pierre que l'on appelle « la tombe de l'Indien ». Et ce rocher donne l'impression qu'un homme fixe l'horizon, là où le soleil se lève.

Il y a très longtemps vivait dans cette région une tribu indienne. Celle-ci avait un grand-prêtre qui ne ressemblait à aucun des membres du clan. Physiquement, l'homme ne possédait aucun signe particulier pouvant le différencier de ses congénères. En revanche, il était le seul à ne pas connaître le mal et ne s'adressait à ses semblables que pour faire le bien. C'est ainsi qu'il passait son temps à converser avec les habitants de toute la région. Il parlait tellement que la nuit et le jour comblaient à peine son besoin de charité. Chaque matin, il s'enduisait le corps de poudre de couleurs différentes, car c'est en changeant les teintes de ses badigeonnages qu'il variait les lieux de ses déplacements. Lorsque le grand-prêtre se couvrait de bleu, il se dirigeait vers les pauvres qui souffraient de maladies infectieuses, le rouge le menait vers les infirmes et le vert le conduisait vers les orphelins qui mendiaient le long des routes. Il était réputé pour sa noblesse de cœur et tous les sujets appartenant à son clan l'aimaient et le vénéraient. Mais vint le jour où ses forces l'abandonnèrent. Ne pouvant plus s'occuper des malheureux et des déshérités, il comprit que sa place n'était plus parmi les hommes et se retira sur la colline. De cet endroit, il pouvait tout à loisir regarder sa hutte et tous ceux qu'il avait quittés. Le vieil homme ne pouvait plus marcher ni parler

tant il était âgé, aussi attendait-il la mort et, immobile, demandait au dieu de la clarté éternelle de l'emporter dans sa chaumière où il fait si bon vivre. Un matin, un brave père de famille, qui habitait la case voisine de celle que le grand-prêtre venait de déserté, épouillait ses enfants, lorsque soudain, jetant un regard vers le sommet de la colline, il s'immobilisa, poussa un grand cri et dit :

— Mais ce n'est pas possible, je deviens fou !

Et il se frappa le front plusieurs fois en marmonnant des paroles inintelligibles. Un jeune garçon vint à passer ; lui aussi leva le front et fixa la colline et ce fut le même étonnement qui s'empara de lui et de tous ceux dont les yeux se portèrent sur les hauteurs. En quelques instants, tous les regards des habitants de l'endroit étaient fixés sur le vieillard immobilisé. Chose extraordinaire, leur ami s'était transformé en une statue de pierre aux proportions gigantesques. Le dieu des Indiens avait éteint la lumière qui brûlait au fond de l'âme de son fils bien-aimé et fait en sorte que le corps du vieillard s'enfle et grossisse pour que tout un chacun pût le voir et l'implorer. La foule se faisait à chaque moment plus dense et une vieille femme, que l'on disait un peu sorcière, s'écria :

— C'est lui l'heureux, le très doux, maintenant il veillera sur nous pour toujours !

Puis la femme, dont les lèvres remuaient encore mais qui s'était tue, leva ses bras vers la colline et fit un geste de supplication.

Le brave père de famille, qui n'était pas encore revenu de sa stupeur, se prit à dire :

— Regardez-vous tous, notre ami devient bleu !

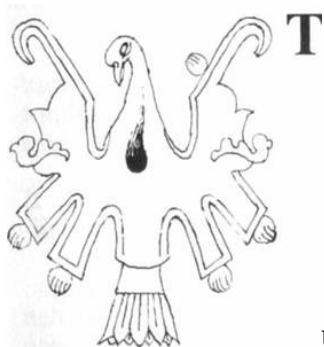
Un grand frisson passa dans la foule et ceux qui étaient atteints de maladies infectieuses sentirent l'espoir les envahir. Tout le village rassemblé se mit à prier. Le vieil homme semblait l'entendre, car du haut de son refuge, la lumière du soleil se mit à briller d'une manière inaccoutumée en changeant l'expression du visage du grand-prêtre. Converti en statue de pierre, l'homme bon et secourable allait dorénavant défier les siècles tout en veillant sur les siens.

De nos jours encore, chaque matin, comme autrefois, l'Indien pose son regard bienveillant sur les habitants du village et, se parant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, leur adresse son sourire bienveillant et débonnaire.



LA COLOMBE POIGNARDÉE

(peuplades du Littoral)



UPÀ, toi le créateur de l'univers, des animaux multicolores et des hommes à la peau sombre, ne nous abandonne pas ! criaient les Indiens en appelant leur dieu.

Tupà était un dieu protecteur, mais il avait aussi ses problèmes. Il était obsédé par un rêve : créer un être à la peau blanche. Or, dans ce domaine-là, grande était sa faiblesse. Lui qui représentait la puissance, il ne disposait d'aucune matière blanche. Et Tupà envoyait le maître de la terre, celui qui avait pu faire naître des créatures au teint pâle. Et souvent, Tupà risquait un œil en direction de ceux qui portaient la lumière sur leur front, et soupirait longuement.

Un jour qu'il regardait s'ébattre un groupe de jeunes gens et de jeunes filles et que le soleil était particulièrement brûlant, il eut l'idée de soustraire aux rayons solaires l'une des belles filles qui riaient tout en jouant sur une plage de sable doré.

Le dieu emporta donc sa prise, et tout à la joie de posséder un tel trésor, il se mit à danser.

C'est alors que la douce enfant se métamorphosa en une colombe. Tupà venait de transformer la jovencelle en un oiseau aux plumes immaculées. La pauvrette paraissait effrayée.

— Où suis-je ? dit-elle, surprise.

Le nouveau royaume était peuplé de curieux personnages. Des animaux à l'aspect terrifiant sortaient de partout, et dans la nuit de l'obscur cité tout lui inspirait de la frayeur.

Assis sur un trône d'ébène, Tupà souriait. Il suivait des yeux sa

nouvelle création et s'émerveillait de la voir si belle.

Puis la colombe prit son vol, voyagea longtemps. Elle plana au-dessus des fleuves et des lacs, des collines et de la plaine, mais ne vit pas un être paré du blanc immaculé qu'elle était seule à porter.

La colombe se mit alors à gémir longuement. Tupà, qui connaissait tous les bruits appartenant à son royaume, tendit l'oreille. Car il venait d'ouïr un son curieux, jamais entendu.

C'était la colombe, qui se lamentait sur son sort. Elle en était venue à se trouver monstrueuse, la robe blanche qu'elle portait lui semblait ridicule, tant et si bien qu'elle évitait de se regarder. C'est ainsi que, ne voulant plus se mirer dans les eaux boueuses du monde de la nuit, elle s'écoutait gémir.

Tupà, lui, s'émerveillait de ce chant nostalgique ; il le trouva si mélodieux que, songeant à l'avenir, il se promit de donner à toutes les générations de colombes la voix harmonieuse de celle-ci.

Hélas, la belle colombe dépérissait à vue d'œil et, un soir qu'elle ne pouvait plus se tenir sur ses pattes tant elle était triste, elle appela Tupà.

— Je te conjure, dieu des puissances supérieures, de la foudre et de la pluie, de me donner le plumage du corbeau ou celui de l'urutau, car ma vie est devenue un enfer !

Tupà se récria :

— Mais je te veux blanche ; je prends tant de plaisir à te voir voler dans mes jardins. Tu représentes la clarté dont j'ai besoin... Je n'aime pas la monotonie et toi, tu distrais mon regard.

La colombe ne comprit pas grand-chose à ce que venait de lui dire Tupà ; tout ce qu'elle savait, c'est que dorénavant son sort était définitif. Et dès lors, la colombe n'avait plus envie de vivre. En désespoir de cause, un matin, n'y tenant plus, elle attenta à ses jours. D'un grand coup de bec, elle se perça la poitrine. Le sang afflua et coula sur les plumes immaculées. La douleur produite fut telle que la colombe tomba comme morte. La pauvre bête n'était qu'évanouie et lorsqu'elle reprit connaissance, ce fut pour s'apercevoir qu'une tache vermeille ornait sa poitrine. C'est ainsi que la colombe se présenta de nouveau devant le dieu Tupà. Le puissant était occupé à faire tomber sur la terre des torrents d'eau.

— Que veux-tu ? s'écria-t-il.

La colombe gémit :

— Tupà, ô toi qui me veux toute seule à porter plumes blanches, vois dans quel état m'a mise le chagrin !

Et elle tendit au dieu, sa poitrine ensanglantée.

Tupà, qui était généreux, comprit la douleur de la malheureuse et eut pitié d'elle ; il tendit la main vers l'explorée et, d'un doigt, il toucha la tache, qu'il rendit indélébile.

C'est depuis ce temps lointain que les colombes de la région du littoral argentin arborent une tache rouge sur leur poitrine. Et que les habitants de ce pays, en souvenir de Tupà, lui ont donné le joli nom de colombe poignardée.



LA PIERRE QUI BOUGE

(peuplades de la Pampa)



TANDIL, existait autrefois une énorme pierre qui se tenait en équilibre sur le sommet de la montagne. Les soirs de tempête, le voyageur attardé dans ces sites pouvait entendre le bruit étrange que faisait la pierre en bougeant.

Mais le 29 février 1912, la pierre rompit soudain son équilibre et, dans un fracas épouvantable, s'abîma dans le précipice.

Ce jour-là, un vieux gaucho qui avait assisté à la scène nous conta l'histoire de la pierre branlante et du puma qui avait eu maille à partir avec l'astre du jour.

« Ceci remonte aux temps lointains où le soleil et la lune étaient unis et venaient de créer leur chef-d'œuvre : la pampa. Puis le soleil, pétrissant la terre, la modelant avec amour, avait fait apparaître les animaux et l'homme. La lune, ayant apporté l'eau aux lacs, les fleurs à la savane, souriait d'aise. Et la besogne faite, les deux astres remontèrent au ciel. Il ne restait plus au couple qu'à éclairer leur création. Le jour et la nuit se partagèrent les rayons solaires et lunaires.

Or, un matin d'hiver, le soleil perdit de son éclat et toute la nature devint terne et triste. Plus l'astre montait dans le firmament, et plus il pâlisait. Et tous de s'effrayer :

— Astres père et mère, que vous a-t-on fait ? Allez-vous nous abandonner ? Que voulez-vous de nous ?

Mais le soleil semblait ne pas entendre les cris de ses enfants, et le froid descendit sur la terre.

Un homme fixa les nues et comme il possédait un regard perçant, il vit une chose étrange.

Un puma ailé se tenait accroché à la chevelure de l'astre !

— Regardez, dit l'homme à ses congénères, voyez ce fauve qui, estimant notre pampa trop petite, n'a pas trouvé mieux que d'aller chercher fortune ailleurs !

Tous les habitants de la plaine écarquillèrent les yeux : le soleil, prisonnier d'un gigantesque animal, se mourait, étouffé.



Le Soleil, prisonnier...

Alors, celui qui le premier s'était aperçu du prodige, prit son arc et l'une de ses flèches, se mit en position de tir, puis visa l'animal. Celui-ci, touché au ventre, tomba au sol. Et le soleil reprit son apparence d'autrefois, la nature retrouva sa véritable lumière.

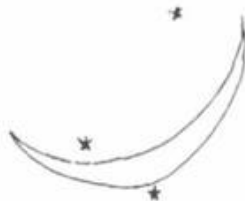
Le puma gisait à terre, une flèche lui traversant le corps. Il rugissait, geignait et faisait un tel vacarme que tout le pays s'en trouvait troublé. Aux approches du soir, le soleil se coucha et la lune apparut. Cette dernière, apercevant l'animal blessé, eut pitié de lui et, voulant mettre fin à ses souffrances, usa d'une curieuse méthode.

La reine des nuits s'empara de grosses pierres et les fit tomber sur l'agonisant qu'elle voulait achever. Et les projectiles tombèrent sur la terre en une telle abondance qu'à l'endroit où gisait le puma, une montagne se forma. C'est elle que l'on nomme « Sierra de Tandil ».

Sa besogne terminée, la lune pensa à reprendre ses occupations nocturnes : tenant en main la dernière pierre elle la jeta sur la sierra. Le projectile tomba sur la pointe de la flèche qui avait traversé le corps du puma et y resta fiché.

C'est ainsi que, depuis des millénaires, le corps du fauve est toujours enfoui sous les pierres et que la dernière est restée si longtemps en équilibre.

Toute la population habitant la région connaît la légende du puma et du soleil. Les vieux conteurs disent encore que le fauve n'est pas mort. Et qu'autrefois, lorsque les premiers rayons du soleil touchaient la montagne, le puma gémissait et se contorsionnait avec une telle vigueur que la pierre bougeait et oscillait sur la pointe de la flèche, comme si l'animal voulait encore suivre la marche du soleil.



LES GAUCHOS

EL RASTRÉADOR



A

PRÈS leur conquête, les Espagnols s'emparèrent de la pampa. La grande plaine devint le lieu de prédilection d'hommes forts et courageux que nous appelons « gauchos ». Ces derniers eurent des fils, dont la majorité étaient illettrés, mais pour lesquels la nature ne possédait pas de secrets. Tout jeune, en effet, le gaucho apprenait à reconnaître le long des pistes les traces que laissaient les bêtes sauvages.

En l'an 1800, les habitants de la pampa se trouvaient à la merci des incursions indiennes. Car il faut dire que les villages n'étaient guère défendus contre les périls d'une attaque venant des hommes ou des fauves. Le jaguar était souvent l'auteur de véritables carnages : s'introduisant dans les maisons, il tuait et égorgeait bon nombre d'hommes, de femmes et d'enfants.

Dans une petite localité, située au fin fond de la province de Buenos Aires, vivait un vieux gaucho nommé Salustino. L'homme était réputé comme l'un des meilleurs *rastréadores*(4) de toute la région. Et un soir, assis sur le pas de sa porte, Salustino prenait le frais lorsqu'il vit arriver vers lui un grand diable de gaucho.

— Bonsoir, dit le jeune homme.

— Quel bon vent t'amène ? fit le rastréador.

— Hélas, je ne suis pas porteur de bonnes nouvelles, et je crois que la nuit ne se passera pas sans dégâts, répliqua le nouveau venu.

— Le danger est imminent, dis-tu ? fit Salustino en se levant.

— Oui, dit le jeune gaucho. J'ai remarqué les traces de grosses griffes, tout près de mon ranch.

— Alors, tu penses que nous allons bientôt être attaqués ? demanda encore le vieux rastréador.

— C'est certain ; il faudrait prévenir les femmes, répondit le jeune homme.

Cela n'eut pas pour effet d'effrayer Salustino, qui en avait vu d'autres.

— Ainsi, tu crois que le jaguar viendra bientôt nous visiter ? Es-tu sûr de ce que tu avances ?

Et le jeune homme de renchérir :

— Oui, il s'agit d'un jaguar de grande taille.

Salustino, qui était un gaucho authentique, c'est à-dire qu'il possédait toutes les qualités acquises par les hommes de la pampa, sourit et répliqua :

— Traces, il y en a peut-être, mais venant d'un jaguar, ça, c'est autre chose !

Le vieux gaucho esquissa un geste de la main et, calmement, rentra dans sa maison.

Vexé de n'avoir pas été pris au sérieux par Salustino, le jeune gaucho se rendit chez les habitants du village. Avertis du péril, tous s'enfermèrent, bouchant les ouvertures de leurs habitations. Puis le jeune gaucho reprit le chemin de son ranch. Et tout en marchant, il maugréait :

« Je me suis dérangé pour rien, l'ancien ne croit pas ce que j'ai pu dire au sujet du jaguar... Pourtant, j'en suis sûr, ce sont des « traces » qui appartiennent à un animal... »

Et le garçon poursuivit sa route. La nuit passa dans l'angoisse pour ceux qui avaient écouté la voix de la peur. Mais le soleil se leva et le calme régnait parmi les villageois.

Le jour suivant, les hommes se réunirent et décidèrent d'organiser une grande battue. Seul, Salustino manquait à l'appel. Mais quelques instants après le rassemblement, le vieux gaucho apparut.

— Où allez-vous donc ? s'écria-t-il.

— Attaquer le jaguar, répliqua un grand gaillard à l'air décidé... Allons, partons, dit-il encore, il se fait tard.

Salustino hocha la tête et lança à la cantonade :

— En fait de jaguar, je crois plutôt que ce sont des Indiens !

— Des Indiens, répétèrent les hommes, tu es fou, Salustino ! Mais comment sais-tu ça ?

— Ah voilà ! répondit le vieux gaucho. Le hasard, ce matin, m'a fait prendre le chemin du vieux fort... Et tout près de la muraille, j'ai pu remarquer des traces qui ne sont pas celles d'un animal et encore moins d'un jaguar ! Ce sont des empreintes d'hommes... Le vieux gaucho se tut.

— Mais qu'as-tu vu ? demanda le plus jeune de la petite troupe.

Salustino fixa longuement celui qui venait de lui adresser la parole et murmura :

— Ce que j'ai constaté me fait comprendre que les Indiens préparent une grande incursion. Et, ajouta-t-il, certains endroits conservaient la trace des pieds nus, là où l'herbe ne poussait pas.

— C'est peut-être un énorme jaguar ? balbutia un gauchois.

— Et ça ? fit le vieux, en tirant de sa poche un petit coquillage blanc... Cela veut dire que le chef est venu lui aussi avec ses guerriers... Car je sais que ce talisman ne quitte pas la poitrine du cacique. Il reviendra. Il ne peut pas faire autrement !

— Santa Maria ! s'exclama Tércencio, l'un des compagnons de Salustino. C'est certain, ils vont venir ce soir !

Quelques femmes s'approchèrent du groupe formé par le vieux gauchois et ses amis.

Salustino dit à l'une des mères de famille qui se trouvaient là :

— Préviens les autres !

Et bientôt, tous les habitants du village sortirent de leur maison. Hommes, femmes et enfants montèrent en selle. Les armes et quelques ballots furent rapidement hissés sur les chevaux. Salustino prit la tête de la troupe et tous partirent au galop. Ils arrivèrent devant un fort occupé par des soldats serviables. Les fugitifs furent accueillis par les militaires et tous passèrent une nuit calme.

Dès l'aube, Salustino, accompagné de quelques gauchos, poussa une pointe vers le village abandonné. À leur arrivée, ce qu'ils virent les remplirent d'effroi.

Partout, dans les maisons, les écuries, les dépendances, ce n'étaient que ruines et pillages.

— Les bandits, ils ont tout saccagé, murmura Salustino.

— Tu avais raison Salustino, s'écria Tércencio, et nous qui pensions que c'était le jaguar !

— Mais comment savais-tu que les misérables viendraient nous attaquer la nuit que tu nous as indiquée ? demanda Domingo d'un air effaré.

Le vieux rastréador se tourna vers lui et répondit :

— Je vais te l'expliquer : le jour où je suis allé reconnaître les empreintes, j'ai réalisé que certaines d'entre elles paraissaient anciennes alors que d'autres me semblaient plus récentes.

— Tu veux dire que les Indiens sont venus nous espionner durant des jours et des jours ? répliqua Tércencio.

— Et aussi des nuits et des nuits, avant de passer à l'attaque, fit Salustino. Mais voilà, j'ai tout de suite compris que les bandits préparaient un grand coup poursuivit le vieux rastréador, le pire...

— Le pire, répéta Domingo ?

— Le pire, c'est que ces misérables étaient venus la veille et que cette fois-là, ils se sont avancés jusqu'à la limite que la prudence leur permettait.

L'un des hommes se gratta le front et s'exclama :

— Ah, je comprends maintenant, les scélérats... Les quelques centaines de mètres qui leur restaient à parcourir, ils les réservaient pour le lendemain, jour de l'attaque !

— Et si nous avions été tous endormis dans nos maisons, ils nous auraient massacrés... Tu nous as sauvé la vie, Salustino, répliqua Domingo d'un air entendu !

Le vieux gaúcho fit un signe de la main comme pour dire : c'est bien mes amis, je suis heureux... Puis brusquement, il sauta sur son cheval et tourna bride.

Suivi de tous ses compagnons, il galopait vers le fort où se trouvaient les femmes et les enfants.

Modeste et courageux, Salustino était un authentique gaúcho, un homme de la pampa, terre bénie du grand continent Sud-Américain.



EL CHIRIPA



A

LA FIN du siècle dernier, vivait un chef indien nommé Calfutriel. Ce cacique n'était pas farouche et ne montrait aux blancs aucune aversion. Il s'était lié d'amitié avec un *estanciero* (propriétaire d'estancia), le riche et digne Señor Don Ceferino Lezama.

Cet homme, dont le goût et l'élégance étaient connus de tous ses familiers, avait invité l'Indien à un festin. Calfutriel redoutait ces repas, les mets que l'on y servait. Car ce qui était aliment délicieux pour les chrétiens s'avérait infect pour les Indiens.

Pourtant, le bon sauvage avait accepté l'invitation de Don Ceferino et, comme il ne tenait pas à offenser l'estanciero, il se préparait à affronter l'épreuve de ce déjeuner où le plat de résistance se trouvait être une viande de bœuf grillée avec le cuir de la bête. Calfutriel préférait de beaucoup manger n'importe quelle mauvaise racine avec ses frères, plutôt que d'avalier une seule bouchée de cette chair préparée à la manière du cuisinier de Don Ceferino.

Et ce jour-là, l'Indien se rendait chez son ami. Calfutriel avait pour tout costume, un magnifique *poncho*(5) dont les franges s'arrêtaient à la hauteur d'un minuscule pagne. Cuisses et pieds nus, il montait sans selle et sans étriers, comme un véritable cavalier de la pampa. Tout en filant dans le vent, le brave cacique se demandait avec angoisse comment il allait se comporter devant le brasero où grillerait la viande.

L'Indien faisait triste figure lorsque, au détour d'un petit chemin, apparut la propriété de Don Ceferino.

Un gros cigare en bouche, l'aimable estanciero s'avancait vers son invité. Celui-ci sauta de son cheval et se dirigea vers son ami. Immobile, Calfutriel examinait avec intérêt, le *sombrero* (grand

chapeau) flambant neuf, le costume de couleur claire, la cravate de satin arborés par le blanc. Don Ceferino était si bien habillé que l'indigène eut honte de sa quasi-nudité. Il se sentait vraiment mal à l'aise en regardant ce señor mis à la dernière mode des mangeurs de viande cuite.

L'Indien n'osait plus avancer ni reculer. Près de lui, son cheval piaffait et soudain, le cavalier fut saisi d'une forte envie d'enfourcher sa monture et de fuir avec elle. Mais Don Ceferino s'adressait à lui.

D'un geste qu'il chercha à rendre théâtral, le cacique enleva le poncho de ses épaules. En un tournemain, il fit passer une partie de l'étoffe entre ses jambes et accrocha l'autre à la ceinture de son pagne. Très fier de ce nouvel accoutrement, l'Indien reprenait son assurance. Avoir les jambes couvertes mais le torse nu – ce qui pour un homme civilisé eût été considéré comme un curieux travesti – c'était pour Calfutriel être vêtu avec beaucoup de chic. Ayant pour un instant oublié l'objet de son dégoût, le plat de viande qu'il allait devoir ingurgiter, le cacique se sentait heureux.

Depuis ce jour, les indigènes portent le poncho comme le fit l'un de leurs chefs en cherchant à rivaliser d'élégance avec un Blanc.

Par la suite, le vêtement inventé par Calfutriel devint la fameuse culotte bouffante nommée *El Chiripa*, l'une des pièces caractéristiques du costume gaúcho.

SANTOS VEGAS « EL PAYADOR »



D

DANS LA PAMPA, il se trouve toujours un cavalier qui chante la complainte de Santos Vega *el payador* :

*Celui dont la renommée était si grande,
Qui est mort en chantant l'amour Comme un oiseau dans la
ramure.*

Les vieux *criollos* (créoles) parlent de lui à voix basse. Certains assurent que, lorsque le jour tombe, une ombre court le long de la plaine. Et durant les nuits où la lune éclaire la terre d'une lueur bleue, l'ombre vole vers quelque lagune déserte. C'est alors que les eaux chantent. Ce que les anciens disent encore, c'est que, pendant les jours brûlants des étés argentins, où l'air se charge de mirages, un cavalier, qui porte une guitare suspendue au côté, s'enfonce dans les eaux d'un fleuve.

L'hiver, le long des pistes glacées, il n'est pas rare de rencontrer quelques vieillards qui se signent en murmurant :

— L'âme du vieux Santos...

Santos Vega n'était pas un roi, pas un prince, ni un saint... C'était plus que cela encore. Il était celui qui maniait avec une telle dextérité les cordes d'une guitare que lorsqu'il jouait de cet instrument, il était grand entre tous. Nul mieux que lui ne lançait le lasso avec autant d'adresse. Joueur de guitare et chanteur, il était Santos Vega le magnifique, celui qui avait le pouvoir de soulever les foules. Lorsque l'Argentine, qui à cette époque luttait pour son indépendance, eut besoin de faire appel à des volontaires, Santos Vega prit le chemin de la pampa, traversant villes et villages. Il joua de la guitare avec tant

d'ardeur que les hommes abandonnèrent leur rancho et se rendirent dans la capitale pour y prendre les armes.

Un jour Santos Vega fit une curieuse rencontre, et ce qu'il en advint fut si étrange que pendant longtemps, personne n'osa en parler. L'homme qu'il avait rencontré était aussi un joueur de guitare et il avait émis le désir de se mesurer avec le payador. Celui-ci avait organisé une *payada* (compétition de chant) où de nombreux artistes devaient se produire.

Peu avant la compétition, le mystérieux personnage se présenta chez Santos Vega et lui dit :

— Santos, demain sera un grand jour, souviens-toi bien de ce que je t'annonce : cette *payada* sera la plus belle de l'année.

L'homme s'enveloppa ensuite dans sa mante noire, remonta sur son cheval et partit au galop.

Le payador ne ferma pas l'œil de la nuit : le visage de l'inconnu le poursuivait. Mais dès l'aube, Santos prit le chemin de l'estancia où allait se dérouler le concours de guitare.

Dans le patio de la rustique demeure, une nombreuse assistance attendait l'homme aux mains d'or.

Le cavalier à la mante noire se tenait près de la porte de la maison et dit à Santos Vega :

— L'heure approche.

Et un éclair passa dans ses yeux sombres.

Déjà les gauchos acclamaient frénétiquement leur idole et tous commencèrent à parier que le « payador », le grand Santos, serait le vainqueur de la journée.

Mais l'homme au regard pénétrant toucha les cordes de son instrument et le silence se fit.

Toute l'assistance écoutait, chacun retenait son souffle.

Car, de mémoire de gaucho, jamais personne n'avait entendu un tel virtuose.

Le payador était émerveillé et ne cessait de murmurer :

— Dios, Dios, est-ce possible ?

Le visage de l'artiste était transfiguré. Avec un talent sans pareil, il exécuta des *cielos* (chants folkloriques), puis ce fut le chant de la Pampa, celui de la Promesse. L'homme mystérieux joua complaintes et ballades avec un brio et une dextérité que jamais aucun guitariste n'avait encore égalés.

Et le soir tomba. Mais le musicien, insensible à la fatigue, se dépensait toujours.

Soudain, comme poussé par une force surnaturelle, Santos Vega se leva et vint se planter devant son concurrent.

— Tu m'as vaincu, c'est toi le plus fort, murmura l'idole des foules.

Et il ajouta : Qui es-tu donc ?

— Je m'appelle Juan Sin Ropa (le démon), répondit le guitariste.

Le payador balbutia :

— C'est toi le plus fort, Juan Sin Ropa !

L'homme à la mante noire exécuta son dernier morceau. Son visage s'inonda de pleurs et devint un ruisseau ardent qui se transforma en une longue flamme. Le feu se propagea à la branche la plus basse de l'arbre sous lequel se trouvait l'artiste ; la clarté merveilleuse se posa sur les mains de Juan Sin Ropa. Les doigts allaient et venaient sur les cordes que la lumière verte faisait paraître irréelles. Plongés dans l'émerveillement et l'étonnement, tous les assistants s'étaient immobilisés. Puis la clarté qui se trouvait dans l'arbre se propagea à tout le feuillage.

Juan Sin Ropa jouait toujours. Brusquement, le feu coula sur la terre et dévala comme un torrent, emportant le joueur de guitare. L'étrange personnage qui venait de disparaître n'était pas une créature terrestre... Mais le diable en personne...

Quant à Santos Vega, il avait disparu lui aussi, et nul ne le vit jamais plus.

Depuis cette extraordinaire aventure, les vieux gauchos disent souvent :

« Jeunes gens, n'abandonnez jamais votre guitare sur la margelle d'un puits, certains soirs sans lune. L'âme de Santos Vega s'emparerait d'elle et l'emporterait. »



LE GAUCHO ET LA GUITARE



J

QUEURS DE GUITARE, chanteurs et poètes, écoutez l'histoire d'un gaucho qui, par amour de la pampa, devint payador.

C'était en l'an 1778. La guerre terminée, un gaucho avait abandonné les armes et, la paix revenue, il se trouva inactif. Et comme le pauvre bougre ne se connaissait plus de famille, il prit le chemin de la pampa. Seul, quelque peu désesparé, il allait par la plaine. Mais un gaucho ne se laisse jamais abattre et celui-ci, tout en marchant, chantait pour se donner du courage. Parfois, il s'arrêtait pour prendre du repos puis repartait à l'aventure. Les habitants des *ranchos* (petites fermes) chez lesquels le chemineau entraît de temps à autre se demandait où pouvait bien courir cet inconnu. Et chacun parlait de lui comme d'un être funambulesque et étrange. Pourtant, un jour, le gaucho demanda asile à un brave père de famille, bon et compatissant, qui l'invita à prendre place à la table familiale.

— Veux-tu rester avec nous ? lui dit cet homme charitable, tu t'occuperas des chevaux.

Mais le chemineau déclina l'offre. Il fit ses adieux à ses nouveaux amis et reprit sa marche. Il avait choisi la liberté. Pourtant, il regrettait parfois son enfance, et, comme en un songe, la nostalgie du rancho natal s'emparait de lui. Un jour que la bise glaciale soufflait sur la pampa, les hasards du chemin menèrent notre homme près d'une grotte. Épuisé et transi de froid il se laissa tomber sur le sol et, hébété de fatigue, il ferma les yeux. Soudain, un bruit le fit sursauter. Un vieil homme, dont le corps était couvert d'une peau de bête et qui portait une longue barbe et des cheveux hirsutes, s'avançait vers lui. C'était un ermite.

— Je t'attendais, dit le vieillard.

Le gaucho, qui n'avait jamais vu pareille créature, répondit :

— Mais comment pouviez-vous m'attendre, puisque vous ne me connaissez pas ?

— C'est ce qui te trompe mon ami. Pénètre dans mon antre et tu comprendras pourquoi je t'ai adressé la parole !

Docilement, le gaucho se glissa dans la caverne obscure.

Et la voix du vieillard se fit entendre.

— Homme, tu n'as pas de maître et tu ne désires pas en rencontrer ; la liberté est nécessaire à la joie de ton cœur. Pourtant, tu envies parfois ceux qui sont sédentaires, tu te lamentes et tu trouves que ton sort est injuste...

— C'est vrai, dit le gaucho. Parfois, j'aimerais pouvoir m'arrêter, je voudrais vivre comme les autres, prendre femme et créer une famille. Mais quelque chose me pousse à partir. La pampa m'appelle... Mais comment sais-tu toutes ces choses ? ajouta-t-il, stupéfait.

— Je connais les secrets des hommes, c'est ici, lorsque je me trouve au fond de ma grotte, que je peux « voir ». Je possède des yeux qui ne s'ouvrent que lorsque la nuit est venue, et ce regard ne peut percevoir qu'à la faveur d'une clarté qui se trouve à l'intérieur de mon être.

Un tel discours laissa pantois le gaucho, qui ne saisissait pas très bien le sens de ces paroles énigmatiques. Il répliqua cependant :

— Si je comprends bien, c'est ici, dans ce trou noir, que tu connais les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Tu es donc devin ?

— Je le suis, dit le vieil homme, et c'est bien pour cela que je veux t'aider... Maintenant, tu dois te taire et m'écouter !

» Je vais te donner un objet, il est fait d'un morceau de bois, mais ce n'est pas un morceau de bois ordinaire, c'est un objet qui, lorsque tu le toucheras, te fera vivre des instants merveilleux !

Et, disant ces mots, le vieillard fit quelques pas vers le fond de la grotte. Puis repoussant le gaucho à l'air libre, il lui mit dans les mains l'objet promis. C'était en effet un morceau de bois dont la forme paraissait bizarre.

— Lorsque tu te sentiras seul et que la nostalgie s'emparera de toi, tu toucheras des doigts ces longs cheveux que tu vois là.

Et le vieillard lui mettait sous les yeux les fils dorés qui ornaient le curieux objet.

» Regarde, dit encore l'ermite, cet instrument possède un cœur : il se trouve dans cette cavité, à l'abri des regards. Et désormais, cet organe-là ne battra que pour toi seul. Dès que tu te sentiras las et triste, tu feras jouer ces cheveux...

Le gaucho ne comprenait pas grand-chose à tout ce que lui disait le vieil homme et il songeait : « Comment un morceau de bois peut-il avoir un cœur ? »

Pourtant, il promena timidement ses doigts sur l'instrument et sur les longs fils soyeux pareils aux cheveux d'une femme, puis il entreprit de lisser cette chevelure qui était si douce. C'est alors que des sons mélodieux s'élevèrent vers le ciel. Ils venaient de l'objet caressé par l'homme à l'âme chagrine. Le cœur ardent qui se trouvait dans la cavité de l'instrument battait. Et peu à peu, écoutant la musique harmonieuse qui venait de la belle chevelure, le gaucho se sentait revivre. Il avait fermé les yeux et cependant, il voyait, il apercevait au fond de lui-même une clarté qui ne venait pas du soleil.

— Chante gaucho, chante et prends le chemin de la pampa, le cœur ardent t'accompagne, disait une voix très douce.

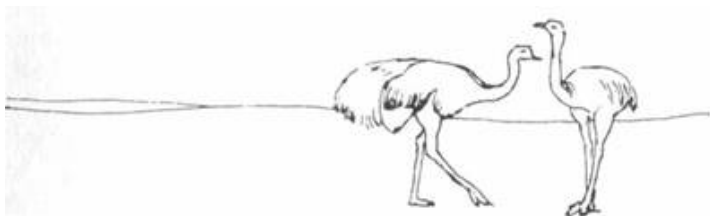


Chante, gaucho, chante et prends le chemin de la pampa...

Un homme fou de bonheur repartit vers la plaine en chantant. Il allait d'un bon pas, tout en s'accompagnant de l'instrument merveilleux.

Et depuis, dans chaque *pulpéria* (auberge-épicerie), les gauchos chantent en s'accompagnant d'une guitare. Et tous connaissent l'histoire du payador qui, un jour de grande tristesse, rencontra un ermite qui possédait la première de toutes les guitares.

Parfois, certains soirs de brume, la pampa résonne d'un long chant mélodieux. Les vieilles femmes disent que c'est l'âme du payador qui revient errer au-dessus de la plaine.



LE GAUCHO ET SON CHEVAL



ICI SE PASSAIT en terre argentine, à une époque où, bien après la conquête, les Espagnols s'étaient installés.

Et au XVIII^e siècle, le pays gaucho était en quelque sorte une immense colonie, qui se trouvait divisée en plusieurs provinces. La colonie avait pris le nom de Vice-Royaute. Or, cette histoire se passe au cœur de la province de Rio de la Plata, un certain jour où le soleil était particulièrement brûlant.

Sur la place de l'église, un homme dormait sous un arbre. La chose aurait pu paraître banale, si le dormeur n'avait pas été gaucho. Un gaucho qui sommeille à 4 heures de l'après-midi, le sombrero posé sur le front, c'est souvent chose courante, mais ce qui paraissait curieux, c'est qu'aucun cheval n'attendait le cavalier assoupi.

Un étranger vint à passer et s'arrêta devant le gaucho. Et la vue du dormeur le plongea dans de profondes réflexions.

« Ah, se disait-il, est-ce que mes gens oseraient dormir de la sorte, lorsque le travail les réclame ? Ces bougres-là sont paresseux et je comprends maintenant pourquoi leurs maîtres font venir des nègres d'Afrique, leur besogne doit être plus rentable que celle des natifs de ce pays. »

L'étranger se tenait immobile, lorsque soudain une voix pâteuse parvint jusqu'à lui et le tira de ses pensées.

— *Gringo* (étranger), n'as-tu jamais vu un homme dormir ?

Le voyageur sursauta, jeta un coup d'œil surpris vers le gaucho, et répliqua :

— Dans mon pays, à cette heure-là, on ne dort pas !

— Mon pauvre señor, fut la réponse, on voit bien que tu arrives de l'autre bout du monde. Et d'abord quel est ton roi ? Où se trouve ton

pays ?

— J'arrive de France mon ami, et mon roi se nomme Louis XV, répondit l'étranger avec beaucoup d'amabilité.

Le gauchito fit voltiger son sombrero au-dessus de sa tête et s'exclama :

— Tu as de la chance que je puisse parler !

— Et pourquoi donc ? dit le gentilhomme en sortant de son gilet de velours bleu une tabatière en or.

Le gauchito s'expliqua :

— La raison en est simple... Il y a deux heures, je me trouvais dans cette pulpería que tu vois en face... Ah, j'aime mieux me taire, fit-il en larmoyant, mais il se ravisa : Je vais tout de même te raconter cette maudite histoire...

Le gauchito leva les yeux au ciel et se tut de nouveau.

L'étranger, qui était d'un naturel curieux, s'enquit.

— Mais où se trouve ta famille ? Quel est ton maître ?

— Ah, gémissait le gauchito, je ne sais plus rien de mon passé, après ce qui vient de m'arriver !

Les gauchos sont peu communicatifs et ces gens aiment par-dessus tout vivre à leur guise, loin des gêneurs. Pour ces fils de la pampa, l'argent est chose de peu d'importance et la liberté n'est jamais assez chèrement payée.

L'étranger, lui, ignorait les mœurs de ce peuple.

— Ton négoce va mal, jeune homme ? questionna-t-il.

— Négoce, quel négoce, je n'ai jamais entendu parler de ça, répliqua l'autre, en faisant la grimace. Puis, s'étant de nouveau allongé sous l'arbre, il ajouta :

» Santa Madre, si je tenais l'individu qui m'a « laissé debout », je l'écorcherais tout vif.

— On t'a laissé debout, répéta le Français, c'est donc pour ça que tu te couches ?

— On voit bien que tu n'es pas d'ici, gringo. Je te dis qu'un méchant bonhomme m'a volé mon cheval et c'est bien pour cela que, après avoir été dépouillé de mon bien, je suis resté debout. As-tu compris ce que cela veut dire « resté debout » ? répéta le gauchito, en levant les bras au ciel.

— Alors, tu as été volé ? mais où se trouve ton ranch ?

Le gauchito paraissait ne rien comprendre à ce que lui disait ce gringo raisonneur.

— Tu vis peut-être dans un pays où tout le monde travaille, mais ce que je sais, c'est que tu ne connais rien à ce qui se passe ici.

Tout en disant ces mots, le gauchito se leva et, debout, le dos appuyé à l'arbre, s'écria :

» Sans cheval, on ne peut vivre debout, et puis tu apprendras qu'un

véritable gauchon ne possède pas de ranch !

— Ah... Mais tu es jeune et fort et tu peux marcher, répondit le voyageur.

Le gauchon sursauta, regarda le Français comme si celui-ci était devenu fou et rugit :

— Homme ignorant, je dois donc tout t'apprendre. Eh bien, écoute-moi et après, si tu m'en laisses le temps, je pourrai dormir tranquille :

» C'est arrivé dans cette pulpería de malheur. J'étais en train de parler avec des amis lorsque, profitant de mon inattention, un *tio* (type), qui était aussi rapide que la lumière, me vola mon cheval et ce gredin fila avec le tout. Quand je dis, le tout, je veux parler de mes *bolas*(6), de mon lasso, de mes manteaux ainsi que de mes étriers, de ma selle et de mes écuellés... enfin de toute ma maison... Je suis donc ruiné !

L'étranger écarquillait les yeux :

— Ah, fit-il, ton cheval, c'est ta maison ?

— Mais c'est plus que cela, répondit le gauchon, c'est mon pays, ma pampa, mon ciel, que sais-je encore !

Le gauchon fit quelques pas vers le gringo et poursuivit d'un ton plaintif :

» Pour finir, n'as-tu pas compris, fils heureux, que, sans ma monture, je suis amputé... Je n'existe plus. Comment veux-tu que je travaille, que je traverse la pampa, quand il me manque la moitié de mon corps ?

L'étranger ne trouvait rien à dire. Que pouvait-il répondre à ce discours ? Ce rustre, ce paresseux était un homme sage. Et cela, c'était l'évidence même.

Et le voyageur s'en fut, tout en songeant au sort des hommes. Comme il était contemporain de Voltaire, il eut tout le loisir de philosopher sur ce fait qui aurait paru incroyable à tout sujet de sa majesté Louis XV, roi des Français.



UN HOMME FORT



L

LE DICTATEUR Don Juan Manuel de Rosas profitait de tout ce qui pouvait servir sa propagande. Et c'est ainsi qu'il parrainait un jeu fort à l'honneur à l'époque : la corrida de la Sortija.

L'histoire se passe dans une petite ville de la province de Buenos Aires, un dimanche après-midi. Au centre de la grand place, des mâts avaient été dressés et, la *sortija*, le petit anneau de métal, pendait à l'extrémité d'une corde. La corrida allait commencer. Joyeusement, les gauchos s'interpellaient.

— Holà *amigo*, est-ce toi qui seras vainqueur ?

— Pourquoi pas, tu ne crois pas si bien dire ! Cette nuit, la chance m'est apparue.

— Comment est-elle cette fille ? jolie ?

Et les hommes échangeaient les plaisanteries et les quolibets d'usage. Le signal donné, montés sur leurs chevaux, les gauchos adroits lanceurs de lasso passaient et repassaient sous les mâts où la *sortija* se trouvait emprisonnée dans une brochette de bois. Chacun s'évertuait à s'en saisir. Avec quelle adresse les hommes lançaient le bras vers la corde de chanvre et, d'un coup sec des doigts, cherchaient à faire entrer la petite baguette qu'ils tenaient à la main dans l'anneau de métal. Beaucoup n'arrivaient pas à le toucher, d'autres le rataient de peu. C'était un véritable carrousel, une sorte de manège, où l'agilité et la dextérité des joueurs faisaient l'admiration de tous les assistants.

Après de multiples allées et venues autour des poteaux où pendait la *sortija*, l'un des gauchos parvenait à enfiler sa baguette dans le petit anneau. Le vainqueur se dressait alors sur son cheval et, dans un tonnerre d'applaudissements, montrait à la foule l'enjeu de la corrida,

la sortija. Puis, les hommes entouraient l'heureux gagnant et criaient tous ensemble.

— *Viva, viva, viva !*

Ce jour-là, le vainqueur fut Ignacio, un vieux gaucho connu pour son franc-parler et son aversion à l'égard du dictateur.

Justement, le représentant de Don Juan Manuel de Rosas interpellait Ignacio.

— C'est donc toi, dit-il d'un ton doucereux.

L'homme de main du dictateur était un personnage cauteleux et sournois, qui avait fait mettre bon nombre de gens en prison et tous ceux qui n'étaient pas de son avis avait eu à s'en plaindre. Mais le vieux gaucho ne craignait personne. Comme de coutume, le plus adroit gagnait un objet de valeur. C'était une mante indienne, ou une bague sertie de petits brillants.

— Voici la mante indienne, dit le partisan du dictateur au vieux gaucho en le fixant d'un regard pénétrant. Et il ajouta :

» C'est un présent de Don Juan Manuel de Rosas !... Aussi, je crois qu'il serait bienséant de prouver ta reconnaissance en criant très fort avec moi : Viva Don Juan Manuel de Rosas !

Le gaucho restait silencieux. Il se disait : « Si tu t'imagines que je vais hurler le nom de ce chien de Rosas, tu te trompes mon vieux. »

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? cria l'autre, exaspéré, en serrant contre lui la mante indienne.

Ignacio se taisait toujours.

— Je te préviens que si tu ne t'exécutes pas, non seulement je ne te donne pas la mante, mais je te fais arrêter sur l'heure ! « Merveilleux régime », pensa Ignacio...

Les autres concurrents de la corrida avaient suspendu leur jeu et, comprenant à quoi s'exposait leur vieux compagnon, ils s'étaient groupés non loin de l'estrade où se trouvaient les autorités locales. Déjà, deux policiers rôdaient autour de l'heureux gagnant de la sortija. Comprehant le danger, Ignacio sortit de son mutisme.

— Dites-moi donc pourquoi je dois crier « Viva Don Juan Manuel de Rosas », puisqu'il est vivant ? Et en disant ces mots, le visage du gaucho s'éclaira d'un sourire finaud.

La réponse était si pertinente que le chef ne sut que dire. Voulant éviter de perdre la face, il se contint puis brusquement, il déclara :

— Et pourquoi pas ?... Tu sais que beaucoup de gens désirent sa mort !

Ignacio ouvrit les yeux tout grands et, comme s'il venait de faire une découverte, il s'exclama :

— Quelle *barbaridad* (énormité), ne me dis pas une chose pareille ! Puis il se tapota le menton et ajouta : Et alors, si je crie « viva Don Juan Manuel de Rosas » et que l'existence du Président m'importe

peu, ne crois-tu pas que dans ces conditions, il vaut mieux ne rien dire du tout ?

Le gaucho reprenait de l'assurance en regardant ses camarades qui riaient sous cape.

Le partisan du dictateur, lui, avait perdu toute sa superbe et se demandait quelle attitude prendre. Il se savait épié et se trouvait devant un vieil homme malin comme cent mille macaques. Le maître du pays, le terrible Rosas, n'avait pas été insulté ; c'était pour lui l'essentiel et comme il ne tenait pas à paraître ridicule, il prit le parti de se taire.

C'est donc avec tous les honneurs dus à un vainqueur de la sortija que le courageux Ignacio reçut la mante indienne offerte par le tyran Don Juan Manuel de Rosas.

Puis, d'un pas tranquille, le vieux gaucho traversa la place, entra dans la pulpéria la plus proche, commanda un verre d'eau-de-vie. Loin des envieux et des bavards, il but son alcool à toutes petites gorgées.



VOYAGE DANS LA PAMPA



UN JEUNE ÉTRANGER, qui ne rêvait que d'exploration, se mit un jour en route. Ceci se passait au milieu du XVII^e siècle, à une époque où la navigation était encore assez primitive.

Jean Weber habitait la Suisse et n'avait jamais pris un bateau. La traversée de l'Océan l'enchantait, mais lorsqu'il arriva en Argentine, qui en ce temps-là s'appelait Rio de la Plata, il trouva que l'existence était par trop monotone. En revanche, sa curiosité avait été mise en éveil par les récits de voyageurs revenant de l'intérieur du pays. Le jeune homme décida donc de parcourir la campagne. Un beau matin, après avoir acheté un cheval, Jean Weber enfourcha sa monture et partit à l'aventure. Le paysage désolé de la pampa s'étendait à perte de vue. Après avoir parcouru quelques lieues dans la plaine déserte, l'étranger commençait à regretter sa folle équipée lorsque soudain, dans le lointain, il aperçut un ranch. Un rapide galop amena le jeune homme à la porte de l'habitation.

C'est alors que deux hommes apparurent, immobiles, silencieux, regardant venir l'étranger.

— Que voulez-vous ? fit l'un d'eux, en retirant poliment son large sombrero.

— Notre maison est la vôtre, dit l'autre en inclinant la tête.

Le voyageur semblait surpris par tant d'amabilité ; mais l'hospitalité, qui ailleurs n'était pas une vertu très courante, était proverbiale dans la pampa.

— Je viens de loin, je suis épuisé... Pourriez-vous m'abriter quelques heures ? dit le jeune homme d'un ton las.

— Entrez, répondirent les deux gauchos.

Et les trois hommes pénétrèrent dans une grande pièce toute nue, dont le sol était de terre battue et le toit de chaume. Les deux gauchos s'assirent sur le sol, l'étranger les imita. Le silence s'installa parmi eux. Et le temps passa...

Le voyageur, qui commençait à trouver le temps long, se mit à parler et comme il était assez embarrassé pour alimenter tout seul la conversation, il s'adressa à l'un des hommes :

— Mais que faites-vous donc toute l'année ici ? Le travail ne doit pas vous manquer ?

Le gauchio soupira longuement, puis, d'une main leste, il saisit son sombrero, le fit virevolter au-dessus de sa tête :

— Ah, pour ça, mon ami, je ne peux absolument rien faire jusqu'à... et il se tut...

« La glace est difficile à rompre », pensa l'étranger en se tournant vers l'autre compère.

— Ce n'est certainement pas pareil pour vous ? dit Jean Weber.

— Moi, c'est ce qui vous trompe. Je ne peux rien faire jusqu'à... et il se tut...

« Bon, j'ai compris, pensa le voyageur. Je vois que je ne tirerai rien de ces deux loustics-là... »

Les deux hommes se levèrent, se dirigèrent lentement vers la porte et sortirent du ranch, laissant leur hôte.

Le voyageur ne se sentait plus du tout fatigué et, l'œil bien ouvert, attendait le retour des deux gauchos.

Puis, silencieusement, comme ils étaient partis, les deux hommes revinrent.

C'est alors que, n'y pouvant plus tenir, l'étranger, dont la curiosité était de plus en plus aiguësée, posa de nouveau la question :

— Mais jusqu'à quand resterez-vous à ne rien faire ?

— Pas avant que la lune entre dans son quatrième quartier, dit en hésitant celui qui était coiffé du large sombrero. Et il ajouta :

» Sinon, on ne peut rien faire, car tout ce que l'on entreprend pendant ce temps-là « tourne mal ».

Quant au gauchio vêtu d'un poncho, il hocha la tête et dit tristement :

— On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'un été ici, avec des jours qui n'en finissent pas et comme il faut travailler durant toute la clarté ? C'est impossible... La fatigue me terrasserait !

« Vraiment, se dit le voyageur, j'ai affaire à de drôles de gens. » Il se leva pour prendre congé, remonta sur son cheval et s'en fut au galop. Après avoir parcouru une bonne lieue, l'étranger retourna sur ses pas, revint vers le ranch. Sans crier gare, Jean Weber risqua un œil par l'une des ouvertures de la maison. Et ce qu'il vit le remplit de stupéfaction...

Immobiles, le regard fixe, les deux gauchos se trouvaient assis dans la même position que celle qu'ils avaient prise une heure auparavant.

« Vraiment, ces êtres-là sont étranges songea le cavalier en remontant sur son cheval. Ailleurs, les gens seront peut-être moins extravagants. » Et il pressa sa monture. Après un long parcours, le cavalier mit pied à terre devant un autre ranch. Celui-ci était plutôt un « ranchito », car il était plus petit que le précédent. Mais comme il y avait loin d'une habitation à une autre, le voyageur décida de faire une halte dans cette deuxième maison.

— Salut, bonnes gens, dit-il dans un mauvais castillan.

Mais la pièce dans laquelle il était entré se trouvait vide de tout occupant. Soudain, une voix de femme se fit entendre :

— *Ave Maria purisima, sin pecado concebida* psamoldiait-elle.

Une porte s'ouvrit et une jeune femme apparut ; elle tenait dans ses bras un jeune enfant à l'air éveillé.

— Puis-je me reposer chez vous quelques instants seulement ? demanda le voyageur.

— Si c'est Dieu qui vous envoie ici, prenez place répondit-elle en lui montrant l'unique tabouret de la pièce.

Trois enfants, suivis d'un chien famélique, firent irruption. Puis, un coq vint se cogner dans les jambes de l'étranger en lançant un retentissant cocorico.

Les murs de terre séchée s'ornaient d'une collection d'os cloutés, d'étriers, de freins et de mors.

L'étranger s'enhardissait et, tout en regardant les enfants, il s'informait :

— Les vaches donnent-elles assez de lait pour nourrir tout ce petit monde ?

La jeune femme haussa les épaules et rétorqua :

— Du lait, pourquoi du lait ? On peut boire de l'eau !

Le jeune homme sursauta et répliqua :

— Mais pour grandir, les enfants ont besoin de lait.

La jeune mère ouvrit tout grands ses yeux noirs et s'écria :

— Qui a pu dire une chose pareille ? Moi j'ai grandi sans boire de lait et mes petits poussent très bien sans en prendre. Je les ai tous allaités et « basta ».

Le voyageur, qui supposait que ces gens étaient trop pauvres pour acheter du lait, offrit de l'argent.

D'un air digne, la femme refusa.

— *Gracias*, nous avons tout ce qu'il nous faut... Je ne veux pas accepter de l'argent... Puis, baissant les paupières, elle murmura :

» Ce serait donner un vice aux enfants !

— Mais voyons, répliqua Jean Weber, le lait est une denrée

nécessaire.

La femme s'entêtait et rétorqua :

— Non, non, c'est inutile.

Soudain, sa voix s'échauffa et elle déclara d'un air altier :

» Si vous vous imaginez que je vais courir la campagne à la recherche de lait, vous vous trompez. D'ailleurs, pour trouver le ranch qui vend du lait, ce n'est pas facile, et puis les maisons sont loin les unes des autres, et si ce n'était que ça, mais il faut traire la vache, revenir jusqu'ici avec le lait... C'est beaucoup trop de travail. Les enfants doivent s'endormir. Ils doivent apprendre à devenir de véritables gauchos !

Jean Weber remonta à cheval. Il songeait aux deux gauchos flegmatiques dont la philosophie, assez peu en rapport avec la sienne, lui semblait curieuse. Puis il revoyait la mère de famille et ses enfants. Ceux-ci, durement éduqués, un peu comme on élevait les jeunes Spartiates, étaient bien portants. Tout ce qu'il avait vu l'étonnait et l'enchantait tout à la fois. Le jeune homme comprenait que son voyage lui avait été profitable puisqu'il lui avait fait rencontrer des êtres peu communs.



CHANO, LE JEUNE GAUCHO



HANO était le fils d'un gaucho, père d'une nombreuse famille habitant le nord du littoral argentin. Or Chano, l'aîné des six enfants, devait se rendre deux fois par semaine à la pulpéria. La mère du petit garçon le chargeait des achats. La commande ne variait jamais : un demi-kilo de sucre, quelques salades, un morceau de savon, un demi-boisseau de maïs et deux boîtes d'allumettes.

Un matin de décembre, alors qu'il revenait du magasin, Chano éprouva le besoin de se reposer. Le soleil était brûlant, l'été battait son plein en Argentine, car dans ce pays les saisons sont inversées. Le sac chargé de provisions pesait lourd aux bras du petit gaucho âgé de sept ans. Le chemin était rocailleux et le ranch familial se trouvait encore loin de l'endroit où l'enfant venait de s'arrêter. En s'allongeant sous un arbre, il songeait :

« Ah, dire qu'il me faut attendre encore un an avant d'avoir mon cheval, papa m'a promis qu'il m'en achèterait un, qu'il serait noir... C'est bien triste de ne pas posséder son *pingo* (cheval) et d'aller à l'école à pied. »

Et Chano comptait sur ses doigts les mois qui le séparaient de cet heureux jour, son anniversaire. Le petit commissionnaire songea un instant à sa mère et se souvint de la recommandation qu'elle lui avait faite : « Surtout ne t'arrête pas en route ! »

Le chant des cigales était agréable à entendre, une douce paresse s'emparait de Chano et il s'installa pour dormir. C'est-à-dire qu'il retira son petit chapeau et le posa sur sa figure ; ainsi, il pouvait tout à loisir faire un petit somme et, avant de fermer les yeux, il aimait à fixer du regard les dessins formés par les brins de paille de son

chapeau que le vannier avait si joliment tressés.

Chano s'était donc endormi, et dans la chaleur les cigales chantaient.

Tout à coup, le *guri* (enfant) se réveilla en sursaut et s'écria épouvanté :

« Maman, maman, ne me bats pas, je n'ai rien fait de mal ! » Et il regarda tout alentour ; il était seul. Étonné de ne pas voir sa mère, tout en se frottant la joue, il murmura : « Ça alors, j'ai pourtant reçu une gifle ! »

Les cigales chantaient toujours et rien ne lui permettait de croire que quelqu'un était passé près de lui. Seul témoin de la scène, un lézard effrayé s'enfuyait. Chano retira la main de son visage, regarda ses doigts et il s'aperçut qu'ils étaient tachés de sang. Le jeune garçon pensa qu'un vampire, qui avait pris le jour pour la nuit, l'avait peut-être attaqué durant son sommeil, mais aucune chauve-souris ne se montrait alentour. Il se demandait qui avait bien pu lui donner ce soufflet ?

Chano n'avait plus du tout envie de dormir et, reprenant son sac à provisions, il se hâta vers le ranch. L'enfant était inquiet : qu'allait-il dire à sa mère ? Il avait désobéi et s'était endormi, il serait puni. La joue brûlante, le petit garçon se demandait si la marque de sa blessure resterait sur son visage. Et tout en essayant de comprendre ce qui lui était arrivé, il pressait le pas. Dès qu'il eut pénétré dans la maison où l'attendait sa mère, il déposa son sac, courut se laver le visage et alla s'asseoir devant la table où ses frères et sœurs commençaient à manger. Chano se sentait mal à l'aise et dut faire un effort pour soutenir le regard maternel.

— Je suis sûre que tu t'es encore battu dit la mère, et elle ajouta : ta joue est toute meurtrie !

Chano baissa les paupières pour mentir :

— Non, maman, un charretier est passé près de moi et, sans le faire exprès, en voulant fouetter ses chevaux, il a cinglé ma joue avec la lanière de cuir de son fouet !

Deux jours après, Chano reprenait le chemin du magasin où il faisait ses achats. Les emplettes terminées, il s'en retourna à l'endroit où il s'était arrêté l'avant-veille. Là, Chano s'allongea sous le même arbre. Il allait sombrer dans le sommeil, lorsqu'un bruit ressemblant à celui qu'il avait entendu la première fois retentit de nouveau et qu'une petite secousse fit bouger le chapeau qui lui couvrait la face. L'enfant se leva d'un bond et regarda autour de lui. Un gros lézard, dont la queue était dressée droite comme un « I », le fixait de ses petits yeux noirs. Chano fit quelques pas en avant et aperçut un essaim d'abeilles

qui était tombé de l'arbre sous lequel il se trouvait. Les insectes tournoyaient au-dessus de leur habitat désormais inutilisable. Le lézard se retourna et entreprit de se lécher la queue. Chano était ébahi, il regardait la bestiole avec ravissement, car jamais il n'avait vu une chose pareille : un lézard savourant du miel.

— Ah, c'était donc toi qui, l'autre jour, as pris mon chapeau pour un essaim d'abeilles ? s'écria-t-il.

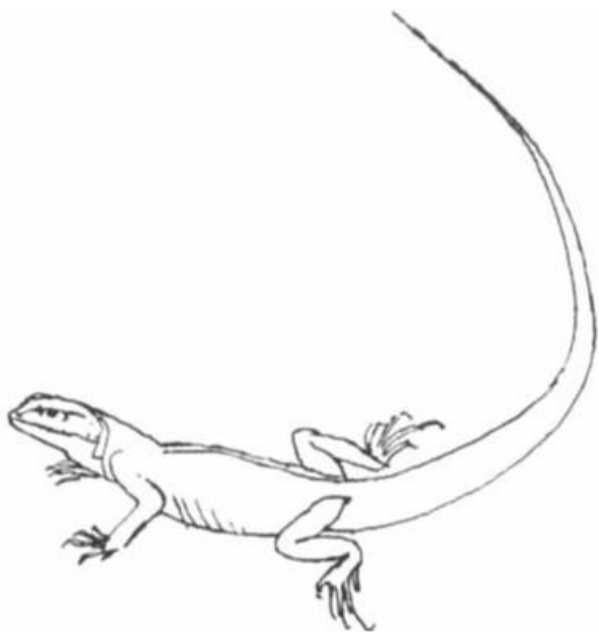
L'affamé se léchait toujours la queue et n'avait cure de ce que pouvait penser Chano. Mais celui-ci s'exclamait :

» Naturellement, tu m'as frappé à la joue croyant que ma tête était pleine de miel et que tu allais te régaler avec ?

Et ce jour-là, Chano rentra tout joyeux à la maison. Lorsqu'il se retrouva à table entouré de sa mère et de toute sa famille, il conta ce qui lui était arrivé, parla de sa découverte, du lézard qui mangeait du miel.

La femme du gaucho regarda son aîné et, avec cet air d'ironie que savent prendre les gens de la campagne argentine, elle lui dit :

— Et tu viens seulement d'apprendre cela ? Mais ce que tu peux être ignorant, tout le monde le sait, mon fils !



« GAUCHO FINO »



LE VIEUX Rillo était un gaucho qui se vantait de n'appartenir à aucun maître. Le travail était pour lui une véritable punition. Et dans les ranchos où il trouvait à s'engager pour quelque temps, il était connu pour un brave homme que la besogne effrayait.

Un matin d'automne, le vieux journalier, qui cheminait à travers la pampa, se dirigeait vers une estancia – une ferme – où il savait trouver une dame compréhensive.

En entrant dans la pièce où se tenait la femme du régisseur, le gaucho souleva son sombrero, fit claquer sa langue et s'écria d'une voix claire :

— *Buenos dias* (bonjour), je suis à votre disposition. Doña !

Rillo s'assit sur le large tabouret de cuir qui se trouvait devant l'âtre, s'adossa au mur et lentement sortit de sa poche quelques feuilles de tabac qu'il se mit en devoir de rouler consciencieusement. Puis il porta à ses narines le cigarillo qu'il venait de confectionner, le huma et, toujours très lentement, il ouvrit la bouche, sortit une langue pointue qu'il passa sur le tabac artistement roulé.

Et le temps passa...

Soudain, la *capatasa* (femme du régisseur) toussa et, se tournant vers le vieux, elle lui dit :

— Eh bien, Rillo, tu es venu travailler n'est-ce pas ?

— C'est certain, répondit-il, d'un ton assuré.

— Il serait peut-être temps d'aller chercher de l'eau, j'en ai besoin pour rincer mon linge.

D'un doigt, le vieux lissait le cigarillo et, sans lever la tête, répliqua :

— Comment donc, Doña, j'y vais tout de suite.

Et il se carra sur le tabouret. Une mouche qui s'était posée sur sa

chaussure retenait son regard.

Et le temps passa.

Se retournant à nouveau, la femme fut toute surprise de voir que le vieux Rillo se trouvait toujours à la même place. C'est alors qu'elle s'écria :

— C'est pour quand, cette eau ?

Il alluma son cigarillo et balbutia :

— Ne vous agitez pas, Doña, j'y vais immédiatement ! Il aspira la fumée de son cigarillo et la rejeta avec une lenteur toute calculée. Ensuite, il reprit sa pose et s'immobilisa. La capatasa s'était remise à l'ouvrage.

Et le temps passa.

La femme attendait toujours l'eau pour le rinçage de son linge, et elle se trouvait bien embarrassée pour la demander une troisième fois à ce gauchon qui n'avait pas bougé d'un pouce.

— C'est comme ça que tu vas chercher mon eau, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? dit-elle enfin d'un ton las.

Le vieux Rillo sourit et, très respectueusement, répondit :

— Mais j'y vais, j'y vais tout de suite !

La femme haussa les épaules, ouvrit une armoire, rangea quelques ustensiles de ménage qui se trouvaient sur une étagère, puis sortit de la pièce.

Et le temps passa.

Délicatement, Don Rillo éteignit après l'un de ses étriers son cigarillo, puis, lentement, le jeta dans l'âtre. Reprenant sa position première, il lança un coup d'œil sur sa chaussure.

Il remarqua que la mouche s'était enfuie et, levant la tête, il retrouva l'insecte posé sur un vieil os.

Et le temps passa.

Le gauchon semblait absent ; les yeux perdus dans le vague, il rêvait. Brusquement, la porte s'ouvrit et la dame apparut. Constatant que le gauchon n'avait pas remué le petit doigt depuis qu'elle était partie, elle s'exclama en levant les bras au ciel :

— Encore là, tu te moques de moi... J'ai compris ! Et elle se précipita dehors, appela un autre gauchon à qui elle demanda les deux seaux d'eau et revint dans la pièce où Rillo n'avait toujours pas bougé.

L'os qui se trouvait sur la table s'ornait d'une seconde mouche. Le vieux gauchon soliloquait :

« Vous voilà deux maintenant, c'est tout de même mieux que de trouver des distractions sur la chaussure d'un pauvre besogneux comme moi. »

La brave femme se remit au travail et ne s'occupa pas plus de Rillo que la mouche qui s'était posée sur la chaussure du gauchon.

Et lorsqu'elle raconta cette histoire à ses maîtres, elle leur dit pour

conclure :

— Ma parole, c'est un gaucho pas comme les autres celui-là, un véritable « gaucho fino », rien ne le frappe. Il ne doute de rien.

Époque bénie, où les gauchos étaient parfois traités comme des seigneurs même quand ces pauvres bougres étaient de fieffés paresseux !

DOLORÈS LUNA, L'HOMME DE LA PLAINE



DOLORÈS LUNA vivait à une époque où la pampa résonnait du chant des gauchos, du bruit de leurs chevauchées et des récits de leurs fastueuses aventures. Ce qui ne veut pas dire, aujourd'hui, que la plaine se soit tue et que les petits-fils de ces hommes de la fin du XVIII^e siècle ne connaissent plus la vaillance. Ceux-ci ont hérité des traditions qui leur permettent de maintenir ce qui fut pour leurs ancêtres un grand passé.

Au temps où les Français voyaient naître leur futur empereur Napoléon 1^{er}, les Argentins apprenaient l'existence de nouveaux héros, les gauchos. Une grande épopée commençait.

C'était en effet une extraordinaire période que celle qui permit à certains *peones* de développer les qualités de courage, de persévérance et de loyauté qui devinrent par la suite les vertus d'une nation tout entière.

Or donc, ce récit se situe en pampa, en cette fin de siècle où le vent de la Liberté venait de souffler sur l'Europe : son personnage principal se trouve être Dolorès Luna. Ce nom pourrait faire supposer que sous cette identité se cache une femme, mais il n'en est rien. Souvent, des prénoms féminins étaient donnés à des sujets du sexe masculin et personne ne s'offusquait de ces particularités puisque, à l'époque, c'était l'usage.

Dolorès Luna, en l'occurrence, était un solide gaucho dont le visage énergique exprimait une grande bonté et une intelligence très vive. Aussi tous l'aimaient et les fermiers qui habitaient la région de Buenos Aires le citaient en exemple. Dolorès Luna était beau de visage et bien fait de sa personne. Il faut dire aussi qu'il n'avait pas son pareil pour

le dressage des bêtes et que l'habileté dont il faisait preuve alors forçait l'admiration.



L'habileté dont il faisait preuve forçait l'admiration...

Mais c'était aussi un métier car les propriétaires de grandes estancias employaient des ouvriers à temps compté. Dolorès Luna était un travailleur libre et n'appartenait pas à l'équipe des hommes qui habitaient à longueur d'année le lieu de leur travail.

En ce mois de novembre étouffant, un cavalier qui n'était autre que Dolorès Luna se dirigeait vers l'estancia de Don Narciso Mendez.

— Holà, Négrito, dit le gaucho à sa monture, pas si vite, tu vas te fatiguer... doucement. Hochant la tête, l'homme caressa l'encolure de l'animal.

» Négrito, toi qui es mon ami et qui connais des choses que nous ignorons, sais-tu quand nous aurons de la pluie ?

Le cheval noir leva les oreilles, fit entendre un léger hennissement et s'arrêta.

» Ah, je vois que tu reconnais la demeure de Don Narciso et que tu sais que la bonne litière t'attend, aussi le temps t'importe peu ! s'écria le journalier en éclatant de rire.

Dolorès Luna sauta de son cheval et devint grave.

» Que Dieu nous garde de ce satané soleil, il va nous faire mourir de soif, murmura-t-il en retirant son sombrero.

L'estancia de Don Narciso

Don Narciso était un grand gaillard bâti en force, l'œil clair, la mine réjouie, et portant la barbe. Il avait la réputation d'être bon et généreux, mais il avait un défaut, il était terriblement bavard, ce qui, pour un habitant de la plaine, semble surprenant. Mais l'entourage de Don Narciso, ses interlocuteurs se trouvaient être flegmatiques et peu loquaces, aussi les choses allaient toujours très bien entre maître et serveurs.

Ce jour-là, le patio de l'estancia était désert. Dolorès Luna tira son cheval par la bride, attacha Négrito à la palissade et murmura : « Un peu de patience mon vieux, tu auras bientôt ta litière. »

Et le gaucho se dirigea vers l'endroit où il savait rencontrer le maître du logis. Ce ne fut pas un homme qu'il vit, mais au moins dix, qui se tenaient dans la grande salle servant de cuisine au señor Don Narciso et à ses peones. Les gauchos buvaient leur maté tout en écoutant le propriétaire de la « Colombia ». Ils hochaient la tête et prenaient des airs entendus. Dolorès Luna entra et tous les regards se posèrent sur lui.

— Vous me semblez bien tristes, quelle est donc l'objet de cette nostalgie ? dit le nouveau venu d'une voix calme. Et il ajouta : je parie que c'est une histoire de pluie !

— C'est ça même, répondit Don Narciso en tirant sur sa barbe... Je

donnerais bien ma meilleure monture à qui pourra me dire quand nous aurons de la pluie. Les bêtes vont toutes crever, la terre est dure comme de la pierre et le maïs va être inutilisable.

Dolorès Luna, qui aimait particulièrement le bel animal que possédait Don Narciso, répliqua :

— En pampa, un homme qui donne son cheval favori, ça ne se sera jamais vu !

Le journalier fit un clin d'œil en direction de Don Narciso comme pour dire : c'est une plaisanterie, mais je ne suis pas dupe ! L'estanciero sourit et s'écria :

— Mettons que c'était pour dire quelque chose et n'en parlons plus !

Et Don Narciso se lança dans une longue conversation où il faisait les demandes et les réponses. Les hommes étaient silencieux lorsqu'un bruit de galop se fit entendre. Un gaucho à la mine hilare descendit de sa monture, entra dans la pièce et, sans même saluer, s'écria :

— Il va pleuvoir !

Don Narciso sursauta et tous les assistants se regardèrent d'un air médusé.

— Qui a pu dire une chose pareille ? fit l'estanciero abasourdi.

Dolorès Luna tendit le maté au porteur de la bonne nouvelle et demanda :

— Serais-tu bien avec le bon Dieu ? La chose vaut la peine d'être écoutée !

— Amigos, connaissez-vous l'étable des Rios ? répondit l'homme.

Tous inclinèrent la tête sans mot dire.

Le paysan, tout à sa joie, poursuivait :

— C'est que j'ai vu le taureau de cette étable qui ruait comme un cheval !

Don Narciso se frappa la cuisse et s'exclama :

— Mais c'est vrai ce que tu chantes là ?

— Bien sûr, foi de gaucho, répliqua le paysan à la mine réjouie.

Dolorès posa son regard sur l'estanciero puis, se tournant vers ses camarades, il conclut :

— Croyons-le sur parole, puisqu'il nous annonce un heureux événement !

Tous les peones savaient que, lorsque le taureau se mettait à ruer comme s'il avait été un cheval, la pluie ne tardait pas à tomber !

Le brave gaucho qui venait d'assurer que tout ce qu'il avait dit était l'expression de la vérité avala son maté et se tint coi !

Alors un gauchito, qui se tenait debout dans le coin de la pièce et qui n'avait pas encore pris part à la conversation, se leva et demanda la parole.

— C'est toi, petit, qui apprends à manier le lasso avec ton frère, je t'ai vu l'autre jour chez Don Renato, tu es déjà très fort, dit Dolorès

Luna.

— C'est que je dois, moi aussi, vous annoncer une bonne nouvelle... Je ne sais pas si vous allez me croire, pourtant, j'ai vu... Et le jeune garçon baissa la tête.

— Qu'as-tu vu ? demanda Dolorès Luna d'un air intéressé.

Don Narciso, qui était si bavard, en avait perdu l'usage de la parole et, la bouche ouverte, fixait le gauchito.

Mais le jeune homme, dont l'enthousiasme faisait plaisir à voir, s'écria :

— Dans le ranch de ma *mama*, j'ai vu un chien noir qui dormait les pattes en l'air !

Dolorès Luna sourit et, prenant le ton de la confidence, déclara à ses compagnons.

— Amigos, si je m'y connais bien, c'est un signe de pluie ça aussi !

Don Narciso se demandait, s'il devait se fâcher ou bien rire.

Il pencha pour la deuxième solution, qui était d'attendre en restant serein, puis aussi de croire et d'espérer. Les récoltes seraient sauvées et les bêtes ne mourraient pas de soif car la pluie c'était, pour tout ce qui existait sur la terre, la vie.

À la « Colombia », ce soir-là, on fêta l'annonce de la pluie avec force eau-de-vie.

Dolorès Luna était content ; il songeait que la semaine allait commencer sous de bons auspices et se réjouissait en pensant aux poulains qu'il allait dompter.

Et, comme les optimistes sont souvent récompensés, quarante-huit heures après cette mémorable soirée, la pluie tomba en abondance.

Était-ce le hasard ? Ou bien les animaux qui vivaient dans la grande plaine étaient-ils vraiment les annonciateurs des événements célestes et terrestres, les bêtes avaient-elles été créées pour faire comprendre aux hommes des secrets que ces derniers ne pouvaient pas pressentir ? C'était un mystère comme il y en a tant dans le monde.

Mais les gauchos, eux, ne doutent jamais du langage de leurs bêtes ; les paysans savent que ces compagnons-là sont doués d'un instinct que les humains ne possèdent pas.

Dolorès Luna était heureux, mais c'était un bonheur dont il ne parlait à personne et qu'il gardait jalousement pour lui seul.

Et le lendemain matin du jour où la pluie était tombée, le gaucho se dirigea vers le corral, l'enclos où se trouvaient enfermés les quinze poulains derniers-nés de l'estancia de Don Narciso.

Le cœur de Dolorès Luna battait bien un peu en pensant à ce dressage qu'il allait commencer. Arrivé devant la palissade, il vit les chevaux qui s'ébattaient. Le gaucho s'immobilisa et regarda la progéniture des juments qu'il avait domptées, il admira les croupes solides des futurs étalons, les belles têtes des pouliches ; furtivement,

Dolorès Luna essuya une larme qui perlait à sa paupière.

En route vers l'estancia « La Colorada »

Dolorès Luna remonta à cheval, caressa les flancs de Négrito et murmura :

— Tu as été un brave garçon, le patron a été content de nous !

Don Narciso parut sur le pas de la porte, ayant entendu ce que le gaucho venait de dire à l'étalon.

— En effet, tu as fait un excellent travail, j'ai pu constater que les derniers poulains se tiennent déjà comme des grands... ils seront forts très longtemps... Gracias et bonne chance ! Dolorès Luna sourit, leva la main en guise de salut et répliqua :

— À bientôt, la prochaine fois ce n'est pas de quinze bêtes que je veux m'occuper, mais de trente...

Homme et monture partirent au galop. Dolorès Luna mit un long après-midi à parcourir les kilomètres qui le séparaient de l'estancia « La Colorada ». Négrito filait vite ; naseaux ouverts, crinière déployée, il menait bon train.

Pendant que l'animal poursuivait son chemin, le maître monologuait :

« Allons, allons, Négrito, ménage-toi, ne t'emballe pas, nous avons le temps, tu dois ménager ton cœur... Oh, je sais bien que tu es trop courageux pour penser à ta santé... tu n'as plus l'âge des gros efforts... Il faut un temps pour tout, c'est la loi, et la tienne, comme la mienne, a été écrite par le Seigneur.

Dolorès Luna venait à peine de terminer son petit discours que « La Colorada » apparut.

— Holà, dit le gaucho à son coursier, arrête-toi et prenons un peu de répit. Négrito obéit et s'immobilisa. Dolorès Luna regardait la grande maison qui allait l'abriter durant quelque temps. Il aimait ces instants où, avant de pénétrer chez le maître, il avait le loisir d'imaginer tout à son aise la joie des retrouvailles. Ce n'était pas aux hommes qu'allaient ses pensées, mais à la troupe de chevaux, à ses amis qui l'attendaient dans l'écurie de « La Colorada » : à Pépita qui mangeait dans sa main, à Blanco, l'étalon, qui hennissait doucement, à la bonne pouliche, Esmeralda, dont le regard était si doux. Immobile, tenant la bride de son cheval, Dolorès Luna rêvait.

C'est alors que la pampa tout entière lui appartenait et aucune fortune n'aurait pu lui apporter tant de félicité.

Au-dessus de la pampa, le soleil venait de se lever et Dolorès Luna sortit de l'estancia. Frais et dispos, il se dirigeait vers la cuisine où les hommes l'attendaient. Les gauchos se tenaient prêts à partir pour les travaux des champs. En apercevant Dolorès Luna, ils se levèrent tous, car à « La Colorada », le nouvel arrivant était aimé et respecté.

— Tu arrives bien Luna, aujourd'hui la tâche ne sera pas facile, dit l'un des gauchos. Puis, silencieusement quelques-uns des hommes donnèrent le signal du départ et ils se dirigèrent vers l'écurie où piaffaient soixante bêtes, des étalons sauvages qu'il s'agissait de convoyer à travers la plaine. Bientôt, les bêtes s'élancèrent vers la campagne. Le chemin était parsemé d'arbres et de souches mal équarries que les animaux évitaient, tout en galopant : ils allaient droit devant eux poursuivis par les cavaliers.

Dolorès Luna et ses compagnons de « La Colorada » étaient chargés d'accompagner la troupe et tous filaient comme le vent dans une chevauchée endiablée. Brusquement, un ordre bref fut lancé par Dolorès Luna.

— Halte !

Tous se trouvaient devant un large fossé rempli d'eau et, malgré la vitesse acquise de chacune de leurs montures, les gauchos firent sauter leurs coursiers au-dessus de l'obstacle. Puis, dans un style impeccable, ils reprirent leur course à travers la plaine. Un seul cheval s'était arrêté et n'avait pas obéi à l'ordre de poursuivre la route. Celui-ci s'était séparé des autres étalons et s'était mis à galoper dans une autre direction.

Remarquant cet incident, un jeune gaucho nouvellement engagé à « La Colorada », tourna bride et cria à ses compagnons :

— Je pars le chercher, je vous rejoindrai...

— Non, avait hurlé Dolorès Luna, tu ne peux pas t'en occuper, celui-là c'est le... et sa voix s'était perdue dans le vent. Les cavaliers stimulaient leurs pur-sang, ils allaient, le visage tendu, le torse cambré, tels des dieux partant à la conquête de la pampa, terre des hommes libres et des cœurs fidèles.

Le jeune gaucho veut élucider le mystère

De retour à l'estancia « La Colorada », les cavaliers se reposaient de leur longue chevauchée et tous, réunis dans la cuisine, rassemblés autour du fourneau, ils prenaient leur maté amer, lorsque le jeune gaucho qui avait tenté de rejoindre le cheval indompté s'adressa à Dolorès Luna.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que je prenne en chasse la bête qui s'est échappée ?

— Ah, ceci est une histoire que nous connaissons tous... Mais toi, tu es un nouveau venu ; pourtant, tu as dû remarquer qu'aucun de nous ne cherchait à partir à la recherche de l'animal qui s'est séparé des autres, répliqua Dolorès Luna.

— En effet, dit le jeune homme, je n'ai pas très bien compris pourquoi vous laissiez filer une si belle bête.

— C'est que tu ignores l'histoire « d'El Solo » ; je sais que lorsque tu sauras ce qui s'est passé, toi aussi tu te comporteras comme nous.

— Peux-tu me raconter cette histoire ? Qui était El Solo ? dit le gauchito, d'un air intéressé.

— Bien sûr, la voici comme je l'ai entendue, il y a pas mal de temps ; j'avais peut-être ton âge et je m'en souviens comme si c'était hier.

C'est alors que le silence se fit parmi les hommes et que tous écoutèrent le récit.

El Solo, le péon inconsolable

Il y a de très nombreuses années vivait dans la pampa un pauvre péon que l'on nommait le solitaire, « El Solo ». Ce malheureux avait perdu toute sa famille. Pourtant, il partageait son toit avec un cheval qu'il affectionnait. La bête était très attachée à son maître car il ne la quittait que la nuit pour dormir. Un jour que l'animal broutait près d'un fossé rempli d'eau et que le brave vieux se reposait au pied d'un arbre, un orage survint et la foudre tomba sur le cheval qui mourut sur-le-champ. L'affliction du péon faisait peine à voir et il dépérit à vue d'œil. Hagard, il allait par les chemins, s'arrêtant chez les uns et les autres et ne cessant de répéter :

« Mon pauvre cheval a disparu ! »

Nul n'avait entendu le vieux tant parler, car depuis son malheur, il se lamentait et geignait continuellement tout en répétant :

« Je n'avais qu'un seul ami, lui, et maintenant je ne l'ai plus. Pauvre de moi ! »

Le péon, que tous avaient surnommé « El Solo » (le solitaire) depuis qu'il avait perdu son cheval, avait abandonné le travail et errait comme un pauvre insensé. Il s'était dit : « Puisque je n'ai plus mon ami, j'irai le chercher ; en marchant sans cesse je risque de le rencontrer. »

El Solo avait perdu la raison et il s'obstinait, allant répétant :

« Je vais le chercher, je sais qu'il m'attend, il ne peut m'avoir abandonné ! »

Tous les gauchos comprenaient la douleur du péon, mais pour ces hommes qui ne pouvaient se passer de leurs montures, c'était folie que

de marcher comme le faisait le malheureux vieillard en quête de son fidèle compagnon.

Enfin, un matin, le bruit courut que celui que l'on avait surnommé « El Solo » avait disparu et depuis nul ne l'a revu.

S'adressant au jeune gaicho, Dolorès Luna ajouta :

— Maintenant tu comprends pourquoi nous avons laissé partir le cheval qui n'a pas voulu nous suivre ?

— Je ne vois pas très bien ce que tu veux dire, répliqua le garçon.

— Tu apprendras que, depuis la disparition d'« El Solo », chaque fois que nous traversons la pampa et que, accompagnés d'une troupe de chevaux, nous arrivons à l'endroit où la monture du vieux péon a été foudroyée, l'une des bêtes que nous convoyons s'enfuit de la même manière que celle que tu as vue se détacher de notre troupe...

Dolorès Luna se tut, puis, après quelques instants de silence, il ajouta :

» Il est vrai que beaucoup de ces fuyards reviennent à l'écurie, mais parfois ils disparaissent à jamais... Qui peut affirmer que le vieux gaicho est mort, personne ne le sait, mais ce qui est certain, c'est que les bêtes qui s'échappent sont appelées par « El Solo ». Et là où le péon se trouve, peut-être a-t-il le pouvoir de détourner de leur chemin tous les coursiers qui vivent dans la plaine.

Le conteur regarda son assistance et tous ceux qui l'avaient écouté étaient graves.

C'est ainsi que cette histoire fut narrée à un gauchito qui n'avait pas beaucoup d'expérience. Celui-ci méditait en son cœur l'aventure arrivée à un péon devenu fou pour avoir perdu un ami, qui n'était pas un homme mais un cheval.

Comment un fils d'estanciero s'initie à la vie de la pampa

Dolorès Luna venait de quitter l'estancia « La Colorada ». Le cœur heureux, il chantait tout en faisant galoper son cheval. Le gaicho allait de nouveau s'engager chez un autre maître, un homme qu'il tenait en haute estime. L'estanciero s'appelait le señor Garmendia. C'était toujours avec beaucoup de joie que Dolorès Luna s'entretenait avec le propriétaire de « La Chispa » ; il s'y connaissait bien en tout et surtout en chevaux. Mais lorsque le gaicho arriva à l'estancia, ce fut le *capataz* (régisseur) qui le reçut. Don Garmendia était absent ; parti en voyage pour quelques mois, il avait laissé la direction de sa propriété à Alberto. Et ce jour-là, Dolorès Luna apprit aussi que le fils de l'estanciero, élève d'un collège de Buenos Aires, s'était mis en route pour « La Chispa » où il venait passer ses vacances. Le gaicho aimait

bien ce jeune garçon qu'il avait connu tout enfant. Quelques jours se passèrent dans l'attente du *chico* (gamin) et un matin que le journalier sortait du corral, un jeune homme l'interpella :

— Ne me reconnais-tu pas Dolorès ? dit le garçon. Mais le gaúcho avait du mal à mettre un nom sur le visage de ce blanc-bec. Il est vrai que ce señorito portait un poncho tout neuf, des bombachas qui sortaient de chez le grand faiseur, enfin il manœuvrait son *boleadoras* (lasso à boules) qu'il tenait en main.

— Hé hé, dit Dolorès, qui venait de reconnaître dans ce fantoche Luciano, le fils de l'estancier.

Un groupe de gaúchos assis au pied d'un arbre regardait l'élégant garçon et il paraissait tout surpris de ce qu'il voyait.

Le fils de leur maître s'était déguisé ! Pour ces hommes rudes et simples, la vue de ce mannequin attifé de la sorte les mettait mal à l'aise. Mais le fils de Don Garmendia n'en avait cure et il se pavanait tel un jeune paon.

S'adressant au jeune Luciano, Dolorès Luna s'écria :

— Alors, *hijo* (fils), te voilà bien habillé... Tu vas chasser l'autruche ?

Luciano rougit et comprit qu'il n'imposait pas le respect. Mais, bombant le torse, il leva le visage vers Dolorès Luna et répliqua :

— Bien sûr que je pars chasser et avec mon *boleadoras*, je suis capable de tuer toutes les autruches de la pampa !

Dolorès sourit et ne répondit pas ; les autres gaúchos, qui suivaient la scène d'un regard moqueur, se levèrent.

Quant à Luciano, il était un tantinet vexé, mais ne perdant pas sa superbe, il se dirigea vers les écuries et détacha son cheval. Puis, après avoir sauté en croupe, il partit au galop. Dolorès Luna et quelques-uns des hommes qui avaient assisté au départ du jeune fanfaron sautèrent eux aussi en selle et le suivirent.

Luciano, qui allait bon train, entendit le bruit de la chevauchée ; il comprit qu'il était suivi et qu'il ne lui restait plus qu'à démontrer son habileté à la chasse. Et le jeune homme murmura :

« Vous allez voir ce que je sais faire, mon père est peut-être un estancier, mais il est aussi un grand gaúcho et moi je le suis également ; ce n'est pas parce que j'ai été élevé à la ville que je dois être ignorant des choses de la pampa. »

Dolorès Luna, qui filait derrière Luciano, se mit à rire, car il venait d'apercevoir une autruche ; l'animal se dirigeait vers le jeune cavalier et le gaúcho ne se tenait plus d'aise ; pour mieux voir ce qui allait se passer, il stoppa sa monture et sauta à terre. Puis, se cachant derrière un buisson, il attendit. C'est alors que le jeune homme se trouva nez à nez avec l'autruche. Le gaúchito prit son *boleadoras* et, d'un geste qu'il voulait adroit et spectaculaire, il lança l'une des plus grosses

boules de son arme en direction de l'animal tout en retenant la plus petite dans sa main. Très sûr de lui, le chasseur se redressa pour suivre la trajectoire effectuée par la boule. Hélas, ce fut une catastrophe ! un arbre venait de recevoir le projectile tandis que l'autre boule s'était échappée de sa main et avait heurté le sol. Comble de malchance, les liens qui retenant les masses sphériques s'étaient enroulés autour de la patte du cheval. L'animal, peu habitué à un pareil traitement, montra aussitôt son mécontentement et se mit à ruer. Ce qui eut pour résultat d'envoyer au sol l'apprenti chasseur.

Dolorès, qui n'avait pas perdu de vue le jeune homme un seul instant, s'élança vers Luciano et s'écria :

— C'est bien la première fois que je vois un homme qui se chasse lui-même !

Le pauvre garçon était confus et ne savait plus quelle attitude prendre. Mais Luciano connaissait Dolorès Luna et savait qu'il était indulgent.

Les autres gauchos avaient distancé Dolorès Luna, mais le sachant en arrière, ils étaient revenus sur leurs pas.

— Te voilà bien arrangé, dit l'un des cavaliers en s'approchant du gauchito. Puis l'homme éclata de rire et ajouta : Quelle belle autruche tu fais !

— Laisse-le tranquille, dit Dolorès à celui qui venait d'interpeller le jeune homme.

Remontant en selle, les hommes saluèrent de la main et partirent au galop vers l'estancia.

Et Dolorès Luna, qui était la bonté même, parla au fils de son maître et lui fit comprendre que pour devenir un véritable gaucho, il ne suffisait pas de porter un beau costume, que l'habileté ne s'apprenait pas en un jour, mais qu'il fallait regarder vivre les hommes et essayer d'imiter ceux qui ont acquis les qualités que doit avoir un homme de la pampa. Luciano avait compris et, tout penaud, réalisait son erreur.

Dolorès Luna poursuivait :

— Tu vois bien que ton bel habit ne t'a servi à rien. Et il ajouta d'un ton sentencieux : « L'habit ne fait pas le moine ! »

Plus tard, Luciano succéda à son père et prit la direction de « La Chispa » ; il devint un grand estanciero auquel il ne manquait aucune des vertus qui font d'un homme de la plaine un grand gaucho.

**Comment Dolorès Luna
apprend la terrible aventure
arrivée à son ami Eustaquio**

— Ah, amigo, ce n'est pas croyable, j'en tremble encore, dit Eustaquio à son compagnon, le gaucho Dolorès Luna.

Assis l'un près de l'autre, les deux hommes semblaient heureux de s'être retrouvés. Mais Eustaquio s'animait et parlait nerveusement, ce qui pour un gaucho est tout à fait inhabituel. La mémoire toute fraîche de l'événement, il se mit à raconter ce qui lui était arrivé. Il s'agissait d'un « malon » et un malon en pampa, c'était, à cette époque-là, un terrible fléau : une attaque qui venait des Indiens, le pillage par ces indigènes, la mort des hommes et des bêtes, enfin une sorte de calamité plus horrible que la peste.

— Mais toi qui connais les dangers que représentent les Indiens, pourquoi as-tu été te mettre dans leurs jambes, fit Dolorès Luna d'un air surpris ? Et il ajouta : On m'a dit que tu te promenais dans la plaine près d'un endroit où se trouvent ces bandits !

— Je revenais de rendre visite à Lucia, ma jeune sœur qui travaille comme cuisinière chez les Figueroas et, ce soir-là, la lune ne s'était pas encore montrée, la nuit était obscure. Malgré tout, je pouvais distinguer ce qui se passait à dix mètres et c'est ainsi que, tout à coup, j'aperçus quelque chose de suspect. Eustaquio regarda son ami et se tut...

— Et alors, dit Dolorès Luna, cette chose suspecte c'était... ? Eustaquio se gratta la tête, plissa ses paupières et répliqua :

— Un nuage de poussière !

Voir un nuage de poussière en pleine pampa est un indice que quelque chose d'anormal va se passer, c'est-à-dire que dans ces grandes étendues désertes, c'est souvent l'annonce de présences inconnues et parfois dangereuses.

— Je ne vois pas encore où tu veux en venir avec ce nuage, dit Dolorès Luna, en souriant.

Eustaquio prit un air offensé pour répondre :

— On voit bien que tu ne sais pas ce qui s'est passé après le passage de ce nuage de poussière !

» Ne m'interromps pas toujours, ajouta le conteur, comment veux-tu que je place un mot si tu parles sans arrêt.

Le vieux gaucho prit un temps et poursuivit :

» Un troupeau d'autruches fuyait et les bêtes paraissaient effrayées à un tel point que mon cheval prit le galop ; je me demandais bien pourquoi ces animaux étaient terrorisés et je regardais effaré le nuage de poussière soulevé par ces pauvres autruches qui partaient à la débandade. J'essayais de calmer Fuego, mais rien n'y faisait ; il se cabra et brusquement il s'arrêta, comme lorsqu'il sent la présence d'un serpent. Soudain, un cri guttural ébranla l'air et le galop d'une chevauchée infernale se fit entendre. Je n'eus que le temps de sauter à terre et de m'abriter sous un rocher, qui se trouvait heureusement non

loin de moi. Pour que Fuego ne prenne pas la fantaisie de hennir, j'enroulai sa tête dans mon poncho, et vivement je poussai mon cheval dans l'anfractuosité du roc et j'attendis. Bien m'en a pris car je venais à peine de m'immobiliser que je vis une troupe de chevaux montés par des Indiens : le cacique se trouvait en tête et poussait son cri de guerre. La bouche ouverte, il y portait la main en lui assénant des petits coups, ce qui avait pour but de scander la clameur. Les hommes qui suivaient leur chef paraissaient aussi excités que celui qui les encourageait. Tous menaient bon train et tenaient à bout de bras leurs armes, une lance de *tacuara*(7) et des piques acérées... C'était terrible... Que pouvais-je faire ? Prévenir le village vers lequel les guerriers se dirigeaient ? C'était trop tard, me disais-je. J'étais impuissant et je ne pouvais bouger... Tout à coup, je pensai à Lucia, ma sœur, à l'estancia que je venais de quitter, car c'était là, à n'en pas douter que les scélérats allaient faire du vilain... Il ne me restait plus qu'à invoquer le nom de mon saint patron, Antonio... Et la troupe passa près de moi sans me voir.

Dolorès Luna s'exclama :

— Tu as dû passer une nuit terrible, mais comment as-tu fait pour t'en sortir ?

— Brusquement, j'eus une idée... Je me disais : « Je vais prendre le chemin qui borde la rivière ce qui me fera atteindre l'estancia avant eux. » Je libérai la tête de Fuego, je sautai en selle, et je fonçai vers la maison des Figueroas. J'arrivai essoufflé près du pont qui enjambe la rivière là où les eaux sont profondes, et c'est alors qu'une autre idée me vint en tête. Rapidement, je m'emparai de quatre grosses pierres que je déterrai, j'arrachai quelques branches à un arbre et je recouvris l'obstacle que je venais de fabriquer, puis je m'empressai de déguerpir car les forcenés n'étaient plus très loin et je me cachai de nouveau pour jouir de l'effet produit. C'est le cœur battant que je vis arriver les Indiens... Ah ce fut une belle débandade ! Le cacique, qui menait toujours un train d'enfer, en atteignant le pont et les quatre grosses pierres culbuta de sa monture qui, elle, alla tomber dans l'eau. Bien entendu, les autres cavaliers furent désarçonnés de la même manière et j'entendis des cris et des imprécations. Et les rescapés qui purent se relever s'enfuirent épouvantés. Cette nuit-là, l'attaque n'eut pas lieu chez les Figueroas. Profitant de la confusion, je repris le chemin de l'estancia où j'arrivai plus mort que vif. Et ce soir-là, ma sœur fut toute surprise de mon retour inopiné. Mais lorsque je lui appris ce qui s'était passé elle s'écria : « Je ne savais pas que j'avais un frère si rusé ! »

La fin d'un grand gauchou

Dolorès Luna était un homme libre, car du fait d'avoir beaucoup de maîtres il n'en avait aucun. Mais l'âge venant, le bon gaucho tomba malade et devint impotent. Il était pauvre, se trouvait sans abri et c'est avec émotion qu'il accepta l'hospitalité offerte par un estanciero... Alfredo Vieira habitait la pampa en un lieu que l'on appelle Pehuajo. Or, cet endroit avait été le théâtre du sauvetage du jeune Vieira, époque où Dolorès Luna était journalier dans la province de Buenos Aires.

Un matin d'hiver, alors que, monté sur Négrito, Dolorès Luna galopait dans la plaine, un bruit d'enfer se fit entendre et une diligence apparut au détour de la route. Le gaucho vint à croiser le véhicule tandis qu'un jeune voyageur en descendait. Le cavalier immobilisa sa monture tout en suivant du regard le señorito qui se dirigeait vers l'estancia « El Sol » puis, détournant la tête, Dolorès Luna vit arriver une charrette traînée par deux bœufs débouchant du chemin de traverse emprunté par le jeune homme. Et soudain, avant que le charretier ait pu s'apercevoir de la présence du piéton qui marchait tête baissée vers l'attelage, le garçon tombait à terre. Le sabot de l'une des bêtes allait se poser sur le visage du malheureux évanoui, lorsque le gaucho s'élança au secours de l'accidenté. Du haut de son coursier, il se baissa, saisit d'un bras vigoureux le jeune homme puis se redressant, il déposa sa prise en travers de son cheval. Et c'est ainsi que le journalier Dolorès Luna sauva d'une mort certaine le fils cadet d'Alfredo Vieira.

Les années passèrent et jamais la famille Vieira n'oublia le bon gaucho ; pour lui prouver sa reconnaissance, elle l'hébergea à l'estancia « El Sol » lorsque le dresseur de chevaux se trouva incapable de travailler.

Chaque matin, Dolorès Luna se faisait transporter devant le *corral* (enclos). Assis dans son fauteuil, il pouvait suivre les évolutions des jeunes gauchos qui prenaient part au dressage des chevaux. Et le vieillard était heureux. Ayant perdu l'usage de ses membres, il avait gardé sa belle lucidité, et c'était merveille que d'entendre le vieux gaucho donner de la voix et commander aux jeunes gens inexpérimentés les manœuvres nécessaires à un bon travail de dressage.

Mais un jour, Dolorès Luna ne parut pas devant le corral, il avait rendu son âme à Dieu. Et, ce matin-là, le cheval du bon gaucho avait henni longuement et son regard s'était voilé lorsque le cercueil où se trouvait son maître était passé devant lui. L'animal était triste, il avait perdu celui qui l'avait aimé et choyé ; lorsque d'autres gauchos voulurent le monter il fallut le dresser de nouveau, mais jamais personne n'en vint à bout. Et le coursier termina sa vie en solitaire, car aucun homme pour lui n'avait pu remplacer Dolorès Luna,

l'incomparable ami.



RÉCITS HISTORIQUES

LA CONQUÊTE

I

Maman Carmen



A RÉVOLUTION s'était installée en Argentine et tous les forts qui se trouvaient aux alentours de la capitale s'étaient vidés de leurs effectifs. Chefs et soldats s'étaient mis en marche pour Buenos Aires.

En ces premiers jours d'émeutes, seules les femmes étaient restées. C'est ainsi que le Fort Luna, situé non loin de la grande ville où se déroulaient les fâcheux événements, s'était retrouvé nanti d'un bataillon de femmes. Profitant du désarroi général, une forte négresse que tous appelaient « maman Carmen » avait pris le commandement. La vaillante créature avait la voix sonore d'un grenadier et les bras puissants d'un gaucho. Il faut dire que l'héroïne était courageuse comme trente-six militaires de carrière et, ce qui ne gâtait pas les choses, elle n'avait peur de rien. « Maman Carmen » avait pris le grade de 1^{er} Sergent du deuxième régiment de cavalerie ; elle en était très fière et souvent faisait suivre son nom de sa fonction. En ces temps troublés, le chef en jupon s'était trouvé une autre charge « Gouverneur de la frontière ». Bien entendu, ce dernier honneur n'était qu'accidentel, mais « Maman Carmen » ne doutait de rien, la vie des camps lui avait fait perdre la tête, et elle s'était jurée de remplacer les

hommes et de faire la guerre à leur place.

« Maman Carmen » prenait son rôle au sérieux. La vigoureuse négresse cria :

« Rassemblement, face à moi, toutes ! » Et, l'on vit cette chose étonnante et jamais arrivée : jeunes filles effarouchées, femmes à la mine timide et vieilles dames dévotes qui se mirent en rang, obéissant au 1^{er} Sergent du deuxième régiment de cavalerie, Gouverneur de la frontière. Toutes les recrues suivaient leur chef au doigt et à l'œil. Puis, les volontaires partirent pour le campement où se trouvaient les uniformes. En un instant les boucles brunes, blondes et blanches disparurent dans les calots, les tenues furent prestement revêtues. C'était un curieux spectacle que la vue de ces personnes du sexe faible qui, d'habitude, maniaient le balai et berçaient les enfants, portant le fusil et faisant l'exercice. La négresse soumettait sa troupe à un dur entraînement, car elle connaissait toutes les embûches et les pièges de la guérilla à laquelle se livraient les Indiens. Maman Carmen n'ignorait pas que les forts abandonnés allaient bientôt être visités par les rebelles, et c'est pourquoi elle avait fait en sorte que le fort soit gardé de nuit comme de jour.

Un après-midi, alors que le 1^{er} Sergent du deuxième régiment de cavalerie faisait sa ronde et que d'un regard méfiant elle examinait un buisson, la guetteuse qui se trouvait dans le fort jeta un cri d'alarme.

— Les Indiens, les Indiens, ils viennent par ici !

Maman Carmen fit un bond en avant et, sans perdre son sang-froid, elle se lança vers le fort en hurlant :

— Qu'ils viennent, nous les attendons !

Les rebelles étaient loin de se douter qu'un bataillon de femmes blanches faisait le guet et que ces douces créatures allaient jouer de la carabine.

La voix de « Maman Carmen » se fit tonitruante :

— À vos postes !

En quelques enjambées, le chef de la petite troupe fut dans la tour où l'alerte avait été donnée. En un instant, la défense s'organisa et les combattantes se trouvèrent à leur poste. Et c'est sous le tir des carabines de ces dames que les assaillants firent leur apparition. Ceux-ci, qui ne s'attendaient pas à une telle réception s'enfuirent épouvantés. Pendant ce temps, Maman Carmen n'épargnait pas sa peine et malgré la déroute de l'ennemi ordonna d'autres tirs. Descendant les quelques marches qui menaient à la cour où se trouvaient les chevaux, la forte fille sauta sur l'un d'eux et se mit à la poursuite des fuyards. Tout en faisant galoper sa monture, la femme tirait à la carabine sur les Indiens. Le visage luisant de sueur, la terrible cavalière allait de l'avant sans se préoccuper d'un retour des rebelles vers le fort. Mais les Indiens étaient loin de songer à une telle

conjoncture : horrifiés, ils prenaient la fuite.

Ce que voyant, Maman Carmen arrêta son coursier, fit monter en croupe deux fuyards blessés qui ne pouvaient plus marcher et les transporta vers le fort. Aussi, quel triomphe lorsque la négresse retrouva son bataillon et que, poussant devant elle les prisonniers, elle s'écria :

— Allons, mes petits agneaux, maintenant vous resterez ici et vous attendrez le retour du Colonel et de ses hommes. Tout en parlant, « Maman Carmen » se mettait en devoir d'attacher les captifs aux barreaux des ouvertures où se trouvaient les tireuses. Puis, ayant terminé sa tâche, elle se redressa et fièrement dit à ses femmes :

» Ça leur apprendra à jouer aux petits soldats !

Les deux Indiens serraient les dents et gémissaient, au désespoir. Eux, fils indomptés de la pampa, avaient été joués par de faibles créatures. La perspective de la torture ou de la mort ne les effrayait pas, mais que des femmes se soient emparées de leurs personnes, cela, ils ne pouvaient le supporter et ils souffraient affreusement dans leurs cœurs.



II

Llosumbe et les chiens qui parlent

Ce jour-là, adossé contre la hutte familiale, Llosumbe regardait travailler son père. L'Indien transportait sur son dos de lourdes pierres tandis que près de lui, un Espagnol criait, gesticulait et de temps en temps frappait le travailleur. Le petit garçon était triste et regrettait l'existence paisible que lui et tous les siens menaient avant l'arrivée des Blancs. Llosumbe détestait ces horribles barbus qui réduisaient les tribus indigènes à l'impuissance. Mais l'enfant n'était âgé que de six ans et il ne comprenait pas encore très bien pourquoi ces inconnus venus de la mer s'ingéniaient à bouleverser sa vie. Malgré sa frayeur et le dégoût que lui inspiraient les « conquistadores », Llosumbe ne se lassait pas d'admirer les belles bêtes sur lesquelles ils caracolaient. C'étaient des chevaux, animaux que personne ne connaissait avant l'invasion étrangère.

Soudain, Llosumbe sursauta et son visage devint presque blanc. Don Pedro de Mendoza, grand seigneur espagnol, se dirigeait vers lui : ce personnage redouté de tous, cruel et menteur était le représentant d'un roi puissant qui habitait de l'autre côté de l'Océan. Le chef blanc marchait à grands pas, il était vêtu d'habits somptueux et sa face blême exprimait la mauvaise humeur.

Le conquérant portait une arme, un instrument bizarre qui crache le feu. Et Llosumbe avait entendu dire que ce feu tuait.

Don Pedro de Mendoza s'arrêta, se mit à frapper du pied et plusieurs hommes vinrent à sa rencontre.

Le jeune garçon eut très peur et s'en fut à toutes jambes vers un taillis où il se cacha. De cet endroit où il voyait sans être vu, il suivait les allées et venues des étrangers et des chiens qui les accompagnaient. Llosumbe avait remarqué que ces animaux parlaient avec leurs maîtres, mangeaient dans la main des hommes. Et cela émerveillait le jeune indigène, car les quadrupèdes appartenant aux Indiens n'étaient l'objet d'aucune marque d'amitié ; les malheureuses bêtes n'émettaient aucun son et s'enfuyaient à l'approche des humains, qui s'emparaient d'elles pour servir de plat de viande aux membres de la tribu.

Llosumbe, lui, rêvait d'apprivoiser ces pauvres chiens. Et ce jour-là, le petit Indien sortit de son refuge bien résolu à agir.

Llosumbe vivait dans une grande hutte, où depuis l'arrivée des Espagnols femmes et enfants se tenaient calfeutrés. Chacun vivait dans la crainte et le jeune Indien était obligé de rester enfermé avec les siens. En attendant de mettre son plan à exécution, il rêvait à son futur dressage, aux chiens avec qui les ennemis de sa tribu s'entendaient si bien.

Enfin, un jour, le père de Llosumbe et ses frères d'armes partirent pour une incursion. Et la nuit suivante, le petit garçon s'échappa de la hutte et se mit en route. Il marchait d'un bon pas et il eut vite fait d'atteindre les maisons espagnoles qui se trouvaient réunies en un seul endroit : c'était l'agglomération de Santa-Maria de Buenos Aires.

L'enfant se hâtait et tout en cheminant, il murmurait « Perro, perro », ce qui voulait dire en langage étranger : chien.

Les soldats ne s'étonnèrent pas de la présence du jeune indigène qui, sans faire de bruit, s'installa près d'eux. Llosumbe trouva asile dans une vieille cabane où les Espagnols entreposaient le fourrage pour leurs chevaux. C'est ainsi que l'enfant put prendre part à la vie des Blancs.

Après quelque temps de ce séjour, il s'entraînait à imiter les fameux chiens qui conversaient avec les hommes. Un jour, un Espagnol, qui était toujours accompagné d'un des quadrupèdes chers à l'enfant, avait été intrigué du manège auquel ce dernier se livrait, car n'avait-il pas entendu l'enfant chercher à saisir les sons émis par les animaux et à les répéter. Le soldat, qui était un brave homme, fut touché par l'attitude de l'enfant vis-à-vis des bêtes et lui apprit à se faire comprendre d'elles.

Un après-midi que Llosumbe entretenait une grande conversation avec le chien de son nouvel ami, un grand vacarme le fit sursauter.

C'était une troupe de chevaux qui avait pris la clef des champs et galopait vers la campagne.

Le vieux soldat levait les bras au ciel tandis que ses compagnons donnaient l'alarme. Cet incident eut pour conséquence de suggérer à Llosumbe l'idée d'un autre apprentissage. Et c'est ainsi que, chaque matin, il suivait le vieil Espagnol, qui se rendait dans les écuries où se trouvait un important contingent de chevaux. Sous le regard admiratif de l'enfant, le soldat pensait les bêtes et leur donnait à manger et à boire, puis les flattant de la main et de la voix, il les appelait par leur nom. Llosumbe était heureux et sa plus grande joie était de monter l'un des beaux coursiers dont s'occupait l'Espagnol... Le soir, lorsque tous les soldats se reposaient, le petit Indien apprenait à sauter en croupe, à galoper et à se tenir debout sur sa monture. Le soldat était très fier de son élève et l'entente régnait entre eux.

Mais un jour, Llosumbe s'ennuya des siens et songea à revenir au village où vivait la tribu de son père. Le soldat souhaita bonne chance à son protégé et l'enfant s'en fut. Monté sur un cheval qu'il affectionnait particulièrement Llosumbe galopa jusqu'à l'agglomération où vivait la gent indienne. Et arrivé là, quelle ne fut pas sa stupeur... Une troupe de chevaux s'ébattait sous ses yeux. Et le cœur de l'enfant battit très fort à la vue de jeunes poulains qui gambadaient près de leurs mères. C'étaient, à n'en pas douter, les bêtes qui s'étaient enfuies des écuries espagnoles en se multipliant ailleurs.

Sous les yeux de sa famille, Llosumbe fit une entrée triomphale dans son village natal. Faisant caracoler sa monture, le petit garçon semblait faire corps avec elle. Le père du jeune Indien regardait ce spectacle avec une grande fierté, car l'indigène comparait son fils à un dieu qui pouvait tout à la fois fouler le sol comme une divinité terrestre et filer dans le vent comme un oiseau.

C'est depuis cet exploit que les Indiens ont appris à domestiquer les chiens et qu'ils ont adopté les chevaux en faisant d'eux des amis.

Et c'est ainsi que les gauchos ont hérité des Indiens cette vertu, celle d'avoir su aimer les chevaux et d'avoir fait de cet animal leur plus belle conquête.

III

Le saint musicien

En l'an 1570, les Indiens se trouvaient constamment en révolte contre les Espagnols.

La province de Tucuman avait à sa tête un évêque qui semblait tout connaître et tout savoir. Ce dernier avait lancé ses meilleurs missionnaires sur les traces des rebelles avec l'intention de les évangéliser. Mais le prince de l'Église se lamentait, car les méthodes espagnoles n'étaient pas faites pour l'aider dans sa tâche. Il s'agissait de calmer ces pauvres indigènes, et surtout de leur faire abandonner leurs croyances païennes.

Hélas, les « conquistadores », les soldats du très catholique roi d'Espagne, rudoyaient les malheureux Indiens et ne faisaient que les irriter.

Un jour, un franciscain nommé Francisco Solano, dont la bonté était devenue légendaire, se mit en route. Le moine caressait un grand projet. Il voulait pacifier les tribus guerrières de ce pays nouvellement découvert. Le religieux cheminait et, tout en récitant *Ave* et *Pater*, songeait à ces pauvres gens dont la seule faute était d'ignorer l'existence d'un Dieu clément. Et le cœur de Francisco Solano se serrait de tristesse. L'homme, n'avait emporté pour tout bagage qu'un violon, et pour protéger son instrument de musique, Francisco l'avait soigneusement enveloppé dans un linge, avait glissé le paquet sous sa robe de bure et l'avait attaché au tissu rugueux de son sous-vêtement. La poussière du chemin pouvait voler tout alentour, le religieux n'en avait cure. Il se hâtait vers le petit village indigène où il savait rencontrer de malheureux païens.

Soudain, le bruit d'une flèche attira l'attention de Francisco, puis une deuxième passa tout près de lui.

« Sainte mère, faites que j'arrive à bon port, que je puisse rencontrer vos autres fils, car ces sauvages-là, ce sont vos enfants aussi », se disait le moine. Le religieux garda le sourire et continua sa route tout en monologuant : « Bien entendu, ce sont des bandits, mais le bon larron et le mauvais larron étaient aussi des voleurs et ils étaient les frères du Christ. » Une troisième flèche passa si près de lui que le moine en fut tout saisi et que la crainte du danger mit fin à ses réflexions. Ce n'est pas qu'il eût peur, mais il tenait à conserver intact son violon.

L'instrument était le seul souvenir lui restant de son père, un luthier expert en son art. L'alerte passée, Francisco reprit son chemin et arriva au village. C'est alors qu'il se demanda comment il allait entrer en contact avec les rebelles, dont certains étaient cannibales.

La musique adoucit les mœurs, dit-on, eh bien, le moine allait voir si ce dicton était vrai.

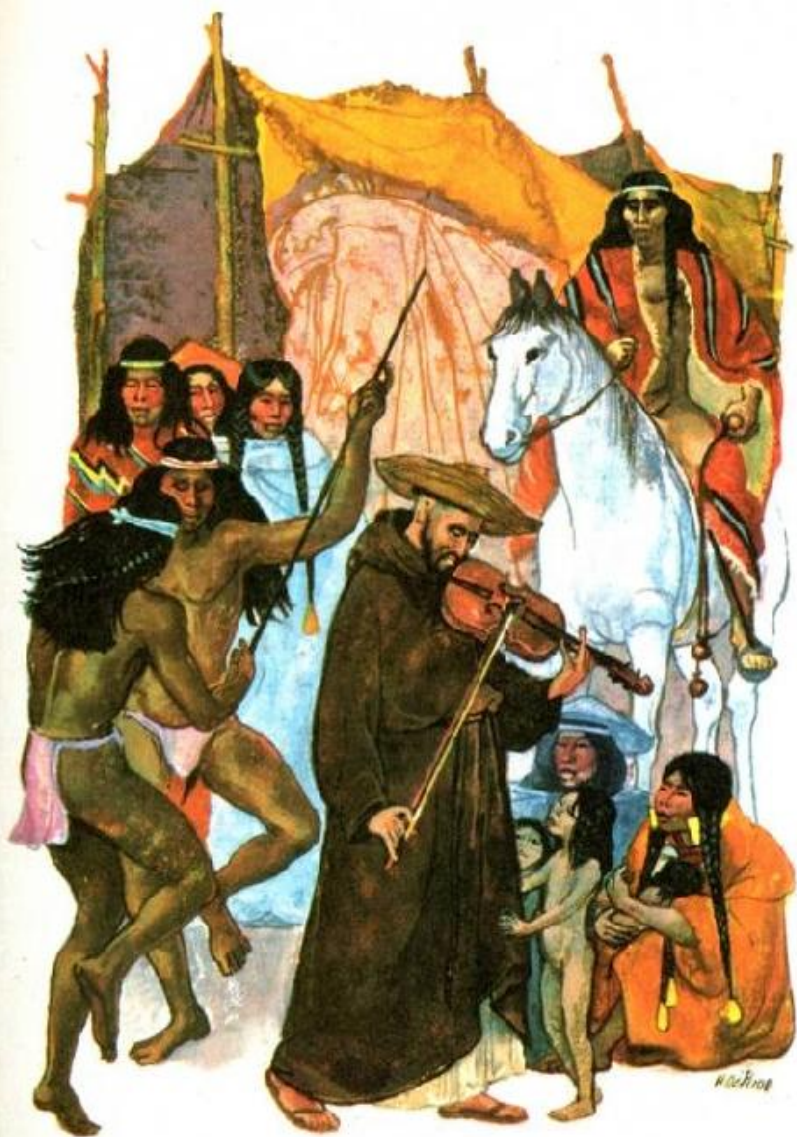
Les soldats espagnols, qui, la veille, s'étaient battus avec des Indiens, avaient fui et Francisco Solano comprit qu'il se trouvait seul avec les sauvages.

Tout à coup, des cris parvinrent jusqu'à lui. En un instant, le moine fut entouré d'une horde de tireurs à l'arc, de femmes et d'enfants gesticulants.

— Mon Dieu, murmura-t-il, ce n'est pas le moment que vous devez choisir pour m'abandonner, ma misérable personne n'est pas en jeu, croyez-moi, mais il s'agit de ramener vers vous ces gens sans foi ni loi... Aidez-moi, je vous en conjure !

Après avoir lancé vers le ciel cette prière, il sourit à la tribu indienne qui s'était mise à danser autour de lui. Demi-nus, la tête couverte de plumes multicolores, le nez orné d'anneaux et la lèvre traversée de brindilles de bois, les hommes poussaient des cris de guerre.

Voyant cela, le moine se mit aussi à sauter sur place et ce faisant, en deux temps, trois mouvements, tout en se trémoussant, il sortit son violon de dessous sa robe. Puis il prit son archet, qu'il avait pendu à sa ceinture, et commença à jouer.



Il commença à jouer...

L'effet fut immédiat. Les Indiens s'immobilisèrent comme frappés par la foudre. Francisco jouait et les sons mélodieux s'élevaient vers le ciel comme une merveilleuse prière vers Dieu. Mais pour les rebelles, c'étaient aussi le chant des oiseaux, le bruit du vent dans les feuillages. C'était encore le son des conques que, chaque soir, le chef faisait entendre à sa tribu.

Les enfants s'approchaient de Francisco et effleuraient de leurs petits doigts sales la robe de bure du moine. Le cacique s'avança vers le religieux et vint toucher la croix que celui-ci portait sur sa poitrine. L'Indien avait reconnu l'objet que les missionnaires exhibaient souvent. Mais cet homme qui savait faire parler des instruments étranges ne se mêlait pas des affaires d'autrui. L'indigène appréciait fort ce Blanc qui ne pensait qu'à les divertir, sans rien demander en échange.

Francisco Solano jouait. Tout à sa musique, il ne voyait rien d'autre que son violon et son archet.

Lorsque la nuit tomba, le moine jouait toujours.

C'est alors que l'on vit cette chose extraordinaire. Quelques femmes s'étaient endormies en tenant contre elles leurs enfants. D'autres, immobiles, écoutaient, et leurs visages exprimaient une véritable extase. Quant au chef et ses hommes, ils avaient déposés flèches et arcs aux pieds du musicien, en signe de soumission.

Francisco était devenu le sorcier blanc. C'est ainsi que Solano commença d'évangéliser les tribus païennes, sans violence et sans cris, avec pour seule arme son violon.

Plus tard, l'Église Catholique Romaine canonisa Francisco Solano. Le moine musicien devenait un saint, mais il restait pour les indigènes le sorcier blanc.



DON MARTIN MIGUEL GUEMES

I

Le rêve d'un adolescent



L

LE 7 février 1785 naissait à Salta, petite cité du nord de l'Argentine, Martin Miguel Güemes, le futur héros gaucho.

L'enfant était issu par son père d'une brillante lignée d'hommes de grand savoir, et par sa mère, d'une famille d'aristocrates, les de Goyechea y la Corte.

Dès sa plus tendre enfance, Martin Miguel montra un tel goût pour les chevaux qu'il obtint de ses parents la permission de monter étalon et pouliche et devint très vite un cavalier émérite.

C'était merveille que de voir l'enfant galoper ; il allait bon train pour parcourir les terres de la propriété familiale. Pour choisir ses montures, nul n'était plus expert. Il n'avait pas encore 12 ans lorsqu'un jour, entrant dans l'écurie, il désigna du doigt un cheval et dit :

— Celui-là paraît rétif, je vais le monter ; c'est un bel animal, il a le poitrail large ; dressé, il sera un spécimen de choix !

Une autre fois, Martin Miguel demanda au majordome de son père de lui donner un alezan brûlé :

— Il est de bonne race, la croupe solide, il sera pour moi, fit l'enfant.

Son amour pour les chevaux était si grand que, dès l'âge de 13 ans, il avait dressé ses propres bêtes et possédait la meilleure troupe de l'hacienda.

À 14 ans, Martin Miguel était un adolescent courageux, formé à la dure école des gauchos.

À cette époque, l'étranger occupait le pays et le jeune garçon s'engagea à Buenos Aires dans un régiment d'infanterie dont un détachement se trouvait à Salta.

Les hasards de la guerre trouvèrent Martin Miguel à Montevideo, où le chef militaire de Liniers(8) s'appêtait à regrouper ses troupes en vue de la reconquête de la capitale, alors aux mains des Anglais.

Et ce fut le retour triomphal vers la ville, la déroute des Anglais qui réembarquèrent pour leur pays.

Dans Buenos Aires délivrée, les rues résonnaient du son des guitares et des castagnettes. On dansait, on buvait à la santé des vainqueurs et on vouait les marins vaincus à tous les diables de la perfide Albion. On parlait de la paix retrouvée.

Mais le général en chef de Liniers, lui, n'en était pas si sûr. Aussi, du haut du fort où il se tenait, lunette fixée à l'œil, il veillait sur la cité. Soudain, il tressaillit. Il venait d'apercevoir, le long du fleuve de la Plata, un bateau anglais.

Et de Liniers de dire tout haut :

— Un dernier nid de résistance ?... Est-ce la brusque baisse du vent qui a fait échouer là ce bâtiment ? Dangereux, à cet endroit !

Martin Miguel qui se trouvait près de son chef sursauta. L'adolescent, qui pour fait d'armes avait été nommé lieutenant, s'exaltait et pensa tout haut, lui aussi.

— Ah, si ces bougres-là pouvaient tomber dans mes mains... J'exigerais la reddition du bateau et je m'emparerais de ce maudit capitaine que j'attacherais par la ceinture à la tour de la forteresse !

Et, comme si ces paroles s'adressaient à lui, de Liniers répondit à son jeune officier :

— Eh bien, voilà un beau rêve... On m'a dit que, tout enfant, tu montais à cheval. Puisque tu es un si bon cavalier, préviens Pueyrredon et dis-lui qu'il donne l'ordre à la cavalerie de s'emparer de ce bateau et de son équipage !

Heureux de pouvoir servir, Martin Miguel enfourcha sa monture et, ce jour-là, il crut que son cheval, tel Pégase, avait des ailes. Pourtant, le lieutenant n'était pas complètement satisfait et regrettait de ne pouvoir courir au port, monter à bord du bateau anglais et faire prisonnier son capitaine.

Après avoir transmis l'ordre à Pueyrredon, le jeune homme attendit la sortie de la troupe et, comme si la chose avait été préalablement entendue, il suivit les hommes qui partaient livrer combat à l'ennemi

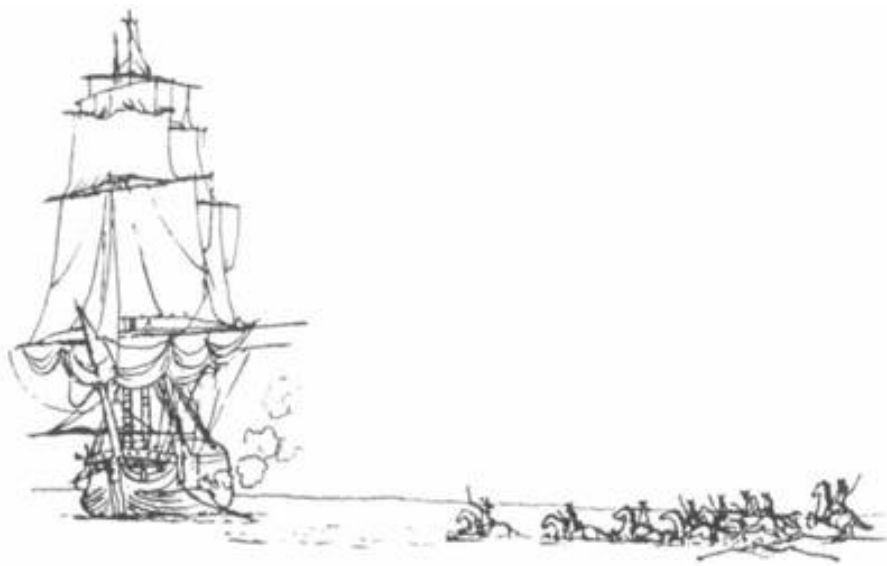
récalcitrant.

Martin Miguel avait tant pressé sa monture que celle du commandant se trouvait seulement à une tête d'avance de la sienne. Arrivés au bord de la Plata, et au commandement « Tous à l'eau ! », chevaux et cavaliers entrèrent dans le grand fleuve. Les marins ennemis avaient tenté de repousser l'attaque mais les soldats de Pueyrredon montèrent à l'abordage. Martin Miguel les précédait et sauta sur le pont. Un matelot chercha à ceinturer le jeune homme, mais agile et vif, il se dégagea, le frappa et l'étendit au sol ; puis un deuxième attaquant se présenta, auquel il réserva le même sort. Enfin, la chance lui souriant, le fougueux lieutenant se trouva soudain en face du capitaine qui, surpris, leva les bras, tout en criant à l'aide. Voilà Martin Miguel entouré de nombreux hommes. Il croit sa dernière heure arrivée ; mais les renforts sont déjà près de lui, ils viennent à la rescousse.

Quelques instants plus tard, escortés par deux officiers et le jeune lieutenant à travers les rues de la ville, le capitaine anglais et son équipage étaient prisonniers des cavaliers de Pueyrredon.

Lorsque, par la suite, de Liniers complimenta le jeune Martin Miguel, celui-ci murmura ;

« Ce n'était pas tout à fait un rêve, puisqu'il s'est en partie réalisé ! »



II

Le jeune homme

Le lieutenant des Grenadiers de sa Majesté, le roi Fernand d'Espagne, Martin Miguel Güemes se trouvait à Salta, lorsqu'un de ses émissaires vint lui annoncer que la Révolution avait éclaté à Buenos Aires.

Bouleversé par la nouvelle, le jeune homme s'était précipité chez ses amis, des jeunes gens qui, comme lui, aspiraient à un même idéal. Et ce soir-là, accompagné de José Ignacio Corriti, d'Eustaquio Moldes et de Juan Antonio, il se rendit chez le colonel Puch.

En entrant chez l'officier, animé d'une fougue toute patriotique, tous s'écrièrent.

— C'est la guerre civile... Un grand jour se prépare !

Bien qu'un peu éberlué par cette bruyante arrivée, le colonel se mit vite au diapason :

— Vous voulez dire que nous marchons vers la liberté ; que Dieu vous entende ! fit-il.

Cet homme aimable et bon souffrait lui aussi de la domination exercée par les Espagnols sur son pays. Manuel, son fils, qui était très lié avec Martin Miguel et ses amis, partageait ses opinions. Cette nuit-là, il ne fut question que de l'événement, de la révolution, de l'avenir qui semblait s'éclairer.

José Ignacio parlait beaucoup et se lançait dans de grandes diatribes. Soudain, baissant le ton, il posa cette question :

— Que nous réserve cette révolution, si nos hommes ne peuvent pas vaincre ces maudits Espagnols ? Qu'arrivera-t-il ?

Martin Miguel bondit et s'écria :

— Les despotes partiront, il le faut !

— Ne nous réjouissons pas trop vite, ce mouvement avortera peut-être, répliqua le colonel.

— Je sais que depuis quelque temps les criollos préparent un soulèvement ; l'armée s'agite, vous ne l'ignorez pas, mon colonel, fit Martin Miguel.

— Mon frère et moi, dit Moldes, avons été élevés en Espagne et je puis vous assurer que nous ne nous trouvons pas devant une simple révolte ; le mouvement me semble important, car il englobe tout le continent et c'est à Madrid que tout s'est préparé !

Gorriti parut surpris et s'exclama :

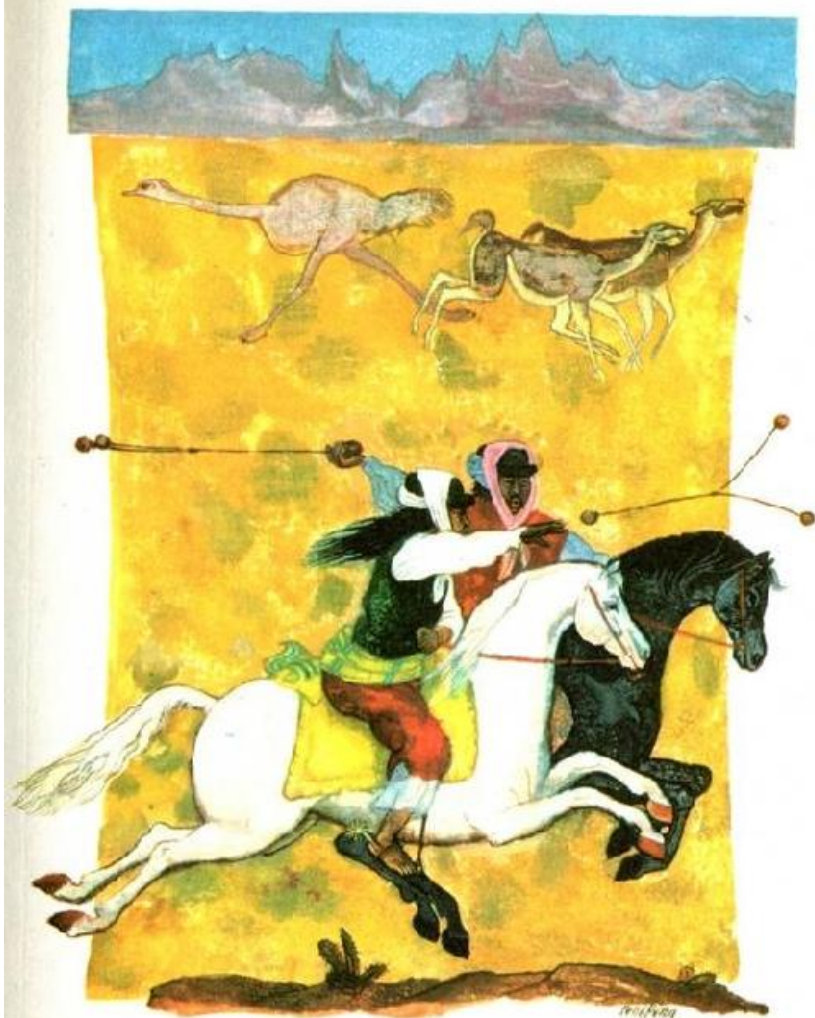
— D'après vous, cette révolution aurait été provoquée et le siège en serait l'Espagne ?

— Cela ne fait aucun doute, répliqua Moldes, la situation est difficile en Argentine, mais elle l'est dans toute l'Amérique, qui désire son indépendance, et même si le sang doit couler, nous devons lutter pour notre liberté !

Et à cet instant, le jeune Manuel, n'écoutant que sa passion, s'écria :

— Nous l'aurons, et le sang coulera !

Cette nuit-là, les jeunes gens parlèrent fort tard car ils avaient pris une grande décision. Comprenant que pour eux, l'heure était venue d'agir, ces jeunes patriotes avaient décidé de se mettre sous les ordres de ceux qui luttaient pour leur indépendance. Le fameux corps du régiment des Gauchos venait d'être créé, dont Martin Miguel Güemes allait devenir le chef.



Ils joueront de leurs boleadoras

C'est ainsi que les gauchos, s'étant mis au service des armées criollas, se couvriront de gloire. Du haut de leurs montures, couteau en main, ils joueront du lasso et de leurs boléadoras, comme lorsqu'ils chassaient dans la grande pampa.



III

La trahison

C'était près de Salta que Martin Miguel Güemes avait établi le campement de Chamical.

Un jour, sa sœur Magdalena, curieusement dénommée Macacha, lui rendit visite ; inquiète et effrayée, elle venait avertir son frère d'un danger. N'avait-elle pas appris que les troupes de l'armée des Réalistas se trouvaient cantonnées sur les hauteurs de Yacones et qu'elles s'apprêtaient à attaquer le chef gaucho ?

Martin Miguel était sceptique ; il crut que sa sœur, qu'il chérissait particulièrement, s'inquiétait à tort, et que cette nouvelle n'était qu'un faux bruit. Aussi s'exclama-t-il :

— Mais tout cela me paraît improbable, les Réalistas ne connaissent pas nos positions... Et moi, je sais où se trouvent ces lourdauds et comme ils ne sont pas des condors, ils ne peuvent pas, comme tu le dis, fondre sur nous !

— Et si ces lourdauds, comme tu les appelles, avaient trouvé un appui auprès d'hommes sans scrupules ? Avec de l'argent, on peut acquérir beaucoup de choses, la haine est souvent mauvaise conseillère... Je te supplie, Martin, de prendre tes précautions, répliqua Macacha, d'un ton implorant.

Le gaucho tenta en vain de tranquilliser la bonne Macacha. Pourtant, inquiet malgré lui, il sauta sans perdre de temps sur Negro, sa monture préférée, et galopa vers la grande place de Salta. Peu avant d'y parvenir, l'attention du cavalier fut attirée par le bruit d'une décharge de pistolets qu'il attribua à quelques adversaires isolés. Se dirigeant vers le point d'où était partie la fusillade, il fut soudain arrêté par une voix jaillissant des ténèbres.

— Qui vive ?

Le général Martin Miguel Güemes répondit :

— La Patrie !

En ce même instant, il avait perçu le reflet des armes appartenant à l'ennemi.

Fouettant Negro, qui, rendu furieux, piétine quelques soldats espagnols, et profitant de leur stupeur, le chef gaucho prend la fuite. Hélas, quelques hommes restés en arrière le visent et tirent. Atteint d'une balle dans la colonne vertébrale, cramponné à son cheval, il

rentre cependant au camp de Chamical. Blessé grièvement, mais ayant conservé toute sa lucidité, il serre les dents pour ne pas gémir.

Au camp, ses officiers et ses hommes sont atterrés. Allongé sous un arbre sur une couche improvisée, Martin Miguel perd son sang en abondance. Le médecin, Antonio Castellanos, accourt, lui donne les premiers soins, mais comprend que son vieil ami n'a plus que quelques heures à vivre.

Martin Miguel Güemes, toujours vêtu de son uniforme de gaucho qu'il ne veut pas quitter, s'adresse à Castellanos.

— Qui nous a trahis ? Je veux le savoir ?

Ses officiers ont du mal à cacher leur peine : ils savent quelle grande perte va être la leur ; ils entourent le moribond et murmurent les noms des traîtres. Trois des leurs, les commandants Zavala, Zerda et Benitez ont rejoint les rangs des Réalistas.

— La haine, la jalousie, balbutia le général, tu le craignais ma chère Macacha !

Le grand soldat, conscient de son état, lucide jusqu'au bout, se mit alors à donner des ordres en vue de la poursuite de la lutte qui allait rendre à l'Argentine son indépendance.



IV

La mort d'un héros

Martin Miguel Güemes, mortellement blessé, n'avait plus que quelques heures à vivre et, entouré de ses officiers, attendait la mort.

C'est alors qu'une délégation se présenta au camp de Chamental. C'étaient les parlementaires de l'armée ennemie, les Réalistas, qui venaient s'enquérir de l'état du grand blessé.

Avec beaucoup de courtoisie, les militaires espagnols, malgré le ressentiment qu'ils éprouvaient pour leur ennemi, lui offrirent leurs services et lui proposèrent de lui envoyer un médecin. Mais l'agonisant, qui n'avait perdu ni sa lucidité ni la parole, gardait le silence.

Le général Olaneta, chef des Réalistas, se pencha vers Martin Miguel et lui dit :

— Excellence, permettez-moi de vous assurer de notre admiration ; sachez que, lorsque vous serez rétabli, vous aurez droit à de grands honneurs, bien sûr après notre victoire, et...

Mais Martin Miguel ne le laissa pas conclure. Se tendant vers son second, réunissant ses dernières forces, il donna toute sa voix pour crier :

— Widt, colonel Widt !

Contenant sa douleur, Widt, en qui le chef gaucho mettait toutes ses espérances, se pencha vers lui.

— Jure-moi, lui dit Martin Miguel, que lorsque je serai mort, tu continueras à combattre jusqu'au dernier de nos hommes !

D'une voix solennelle, Widt répondit :

— Je le jure, mon Général.

Les Espagnols ne purent que s'incliner devant un homme dont la force de caractère était si grande. En se retirant, chacun d'eux murmurait :

— Nous ne le vaincrons jamais !

Et, dans le maquis de Chamental, le 17 juin 1821, le clairon sonna. Don Martin Miguel Güemes venait de rendre le dernier soupir.

La terre criolla était en deuil, le héros gaucho entraînait dans l'éternité et prenait place dans le Panthéon des gloires du Nord de l'Argentine.



LA LIBÉRATION

I

Un grenadier nommé Cabral



A CAMPAGNE de la libération de l'Argentine, qui devait faire de Don José de San Martín l'un des grands héros de l'Amérique du Sud, fut une glorieuse époque, digne d'entrer dans l'histoire du continent découvert par les compagnons de Christophe Colomb. Il faut dire que le régiment commandé par San Martín était une troupe composée de cent vingt grenadiers et que ceux-ci contribuèrent grandement à la réussite de l'entreprise.

Un matin, le régiment du colonel San Martín se mit en route. Sous le commandement de leur chef, les grenadiers allaient bon train. Et, suivant les rives du fleuve Parana, ils se dirigeaient vers un lieu où ils savaient rencontrer l'escadron de l'armée ennemie, « les Réalistas » (Espagnols). L'enjeu en valait la peine. C'étaient les pleins pouvoirs que les troupes espagnoles désiraient reprendre aux Argentins. Après une longue chevauchée, les grenadiers arrivèrent devant les ravins de San Lorenzo qu'ils tournèrent. Un monastère de Franciscains apparut. L'église du couvent, nouvellement construite, s'ornait d'un clocher où se balançait une grosse cloche. Le colonel fit à ses hommes un geste de la main et dit à l'un de ses officiers :

— Voici notre affaire ! Et, sans plus attendre, le chef des grenadiers

sauta de son cheval et frappa à la porte de l'abbaye. Un frère, à la figure rubiconde et à la grosse bedaine, vint ouvrir le petit judas par lequel le portier parlait aux visiteurs.

— Que voulez-vous ? dit le moine d'un ton rogne.

— Je n'ai pas d'explication à te donner, répondit le militaire ; tout ce que je veux, c'est que tu m'ouvres ! J'installe mes hommes dans le clocher et toi, tu feras en sorte de ne pas gêner les manœuvres ! Compris...

— Mais, c'est que... je... c'est défendu, répliqua le moine, en tremblant.

— J'ai dit ! cria San Martin en s'impatiant.

Leste comme un chat, l'officier grimpa les degrés qui menaient à la tour et, arrivant au faite, il observa le panorama. Le temps était clair, la campagne se détachait sur un ciel limpide. San Martin, qui était un grand stratège, comprit immédiatement le parti qu'il allait tirer de cette magnifique situation. Soudain, avec toute la fougue qui le caractérisait, il s'écria :

— Je vous aurai, tout « Réalistas » que vous êtes !

Une chauve-souris qui sommeillait dans le clocher ouvrit ses ailes et s'enfuit en poussant un drôle de cri.

Dans le lointain, un gros point noir grossissait. San Martin serra les poings et murmura :

— Ce sont eux, ils avancent...

Et, sans plus tarder, le colonel dégringola de l'échelle, pour se retrouver près de sa troupe.

— En avant, plus de temps à perdre, dit-il en se redressant. Puis, prenant le ton du commandement, il organisa la défense. Les cent vingt grenadiers se mirent en position de combat et envahirent le jardin du monastère. Les moines, qui s'étaient réfugiés dans l'église, priaient tout en tremblant de terreur.

Du haut de son cheval San Martin avait l'œil à tout, et c'est dans un ordre parfait que les fils de la liberté s'avancèrent vers l'ennemi. Au son des fifres et des tambours, les troupes espagnoles marchaient au trot, le drapeau de la péninsule ibérique claquant au vent. San Martin regardait venir son adversaire, le chef de l'armée des « Réalistas ». Mais ce dernier était loin de se douter que l'ennemi se trouvait à quelques pas de lui.

Soudain, le colonel cria : « En avant ! »

Et les deux chefs furent face à face. Les prières des braves franciscains parvenaient jusqu'aux oreilles du colonel San Martin, puis des cris retentirent et le cheval du colonel s'affaissa sous lui, un éclat d'obus venait de l'atteindre. Le cavalier se retrouva à terre, les deux jambes prises sous l'animal qui venait d'être tué. « À moi ! » s'écria San Martin.

Déjà la baïonnette d'un soldat espagnol était pointée vers le chef argentin. La mitraille tombait de tous côtés, la bataille faisait rage. Luttant comme des lions, les grenadiers essayaient d'isoler leur chef prisonnier de sa monture. D'un coup de lance, un Argentin nommé Baigorria fit dévier l'arme qui devait tuer le héros. Le brave soldat s'en saisit et la plongea dans la poitrine de l'assaillant.

Les tempes de San Martin battaient à tout rompre ; le visage violacé, le colonel allait perdre connaissance lorsqu'un Correntino (natif de la province de Correntes), un solide grenadier, se porta à son secours et, bravant la mort, réussit à dégager son chef de dessous son coursier.

Pour Cabral, dont le nom est resté à jamais célèbre, c'était un acte téméraire, car le soldat venait de sacrifier sa vie pour sauver celle de son chef. Remis debout, le colonel enfourcha un autre cheval et reprit le commandement. Les Espagnols surpris battirent en retraite. Ce jour-là, le destin de l'Argentine entraînait dans une phase heureuse. Au crépuscule de cette mémorable journée, le grenadier Cabral, blessé à mort, expirait en murmurant :

« Je meurs heureux, nous avons battu l'ennemi. »



II

La mansuétude d'un général

Un soir que le général Don José San Martin veillait dans son bureau, quelqu'un frappa à sa porte. Le général sursauta.

— Qui diable peut venir à cette heure ? murmura-t-il en levant la tête.

Le général était craint de ses hommes, mais il en était aussi très aimé. Sous la dure écorce du chef, un cœur sensible et bon se cachait.

— Entrez ! hurla-t-il à l'importun.

Un officier se trouva devant lui ; il paraissait mal à l'aise. Les yeux injectés de sang, le visage blême, il se tenait au garde-à-vous.

— Mon Général, je...

— Repos ! cria San Martin. Et il enchaîna : Alors, que lui veux-tu à ton général ?

— C'est-à-dire, répondit l'officier, que je voudrais parler à l'homme et non à mon chef.

— Si je comprends bien, répliqua San Martin, tu ne voudrais parler qu'au Señor José et pas à celui que l'on appelle le général San Martin. Le héros se prit à sourire et ajouta : J'ignorais que j'avais un double...

— Oui, c'est cela, répliqua le visiteur qui n'avait pas prêté attention à la boutade de son chef. Je veux parler au Señor José, c'est à lui seul que je veux me confier...

San Martin, qui jouait avec un coupe-papier, s'immobilisa et fixa l'officier.

— Je t'écoute, dit-il d'une voix sèche.

Au fur et à mesure que l'officier parlait, le visage du général exprimait de la stupeur, puis de la colère. Mais il attendit que l'homme eut terminé de conter son aventure, car il s'agissait d'une histoire assez malencontreuse.

— Si je comprends bien, tu t'es lancé dans une histoire qui pourrait te coûter cher, dit Don José, puis il poursuivit : Tu as perdu au jeu une partie des fonds qui se trouvaient dans la caisse de la compagnie ?... Tu as volé... voilà qui est clair !

Don José ponctuait chacune de ses phrases d'un violent coup de poing sur la table. Puis il se leva et ajouta d'un ton sentencieux :

» Sais-tu que tu privas tes camarades de leur nécessaire ? Le jeu t'a fait oublier que nous sommes en campagne et que les communications

sont difficiles.

Et le silence s'installa entre les deux hommes. Puis, brusquement, le général s'écria :

— Tu ignores peut-être que ce délit dont tu t'es rendu coupable est passible de la peine de mort ?

L'officier baissa la tête :

— Je ne l'ignore pas, murmura-t-il contrit.

— Ta mère vit-elle encore ? questionna Don José.

— Oui, balbutia-t-il.

— Et tu as osé t'aventurer dans ce guêpier... le jeu, ce véritable fléau... dit encore San Martin.

Puis, le général San Martin se leva, ouvrit le tiroir de son bureau, en sortit une poignée de pièces d'or et murmura.

— Pour une mère... pour une mère ! Et il remit l'argent au fautif :

» Ceci comblera le trou que tu as fait dans la caisse. Et il ajouta : À une condition, c'est que tu ne révèles jamais ce qui s'est passé ce soir.

Puis, prenant son coupe-papier, il le planta dans la table et prit une voix forte pour conclure : » Le général San Martin est un homme qui ne badine pas avec le règlement et s'il apprenait que tu as parlé, il te ferait fusiller, séance tenante.



III

Un attentat manqué

Un soir que le général San Martin se reposait dans sa maison de Mendoza, on frappa à la porte de la demeure du héros. La nuit était fraîche et la Cordillère des Andes se découpait sur un ciel d'un bleu profond.

Remedios, la jeune épouse du Général, s'effraya :

— Qui peut venir à cette heure ? Il est si tard !

— Mais voyons, mon amie, calmez-vous, un employé de Cuyo, peut-être un pli urgent, répliqua le général, d'une voix douce... De quoi avez-vous peur ?

— Je crains tout pour vous, murmura la jeune femme. Nous sommes trop près du Chili, ajouta-t-elle en frissonnant.

— Chérie, vous êtes nerveuse... Je vous assure que je me sens en pleine forme pour lutter contre d'éventuels ennemis !

San Martin se leva, sortit de la chambre, appela son valet. Celui-ci avait déjà introduit le visiteur qui se trouvait être un intime de la maison.

Un homme jeune encore attendait dans le salon et San Martin, qui venait d'entrer dans la pièce, reconnut l'un de ses meilleurs amis.

— Qu'y a-t-il ? Quelque chose de grave se passerait donc près de chez moi sans que je le sache ? dit le maître de céans en serrant la main du visiteur.

— Tu as compris, répondit l'autre dans un souffle.

— Eh bien, parle, dit San Martin en baissant le ton.

— On veut t'assassiner répliqua le nouveau venu, tu comprends que malgré l'heure tardive, il était de mon devoir de venir t'avertir...

— Mais qui veut se charger de ma mort ? rétorqua San Martin sans sourciller.

— Un homme que tu connais bien, il s'agit de José Garcia !

— C'est beaucoup mieux ainsi, murmura le général et il ajouta : Il est toujours bon de connaître le nom de ses ennemis. Le combat à visage découvert me plaît assez !

— Que vas-tu faire ? demanda l'ami. Je pense que tu dois partir d'ici !

— Certainement pas, s'écria le général, ce triste señor doit me laisser le temps de... et il se tut.

L'ami balbutia :

— Ce José Garcia est un raté, il te voue une haine féroce, il pense que l'échec qu'il vient d'essayer à la dernière élection est arrivé par ta faute !

— Bêtises tout ça, répondit le général. Puis, prenant les mains de son ami dans les siennes, il lui dit : Merci, je n'oublierai jamais !

Et, ce soir-là, après avoir rassuré sa femme, San Martin s'endormit paisiblement.

Le lendemain, le général demandait à voir le chef de la police de Mendoza et lui donna l'ordre d'expulser de la ville le señor José Garcia.

Puis, sans perdre plus de temps, le héros se consacra au plan de campagne qu'il mûrissait depuis longtemps. C'était en effet une nouvelle conquête que le général voulait ajouter à celles qu'il avait déjà à son actif. L'affaire était d'importance : il ne s'agissait de rien moins que de libérer le Chili qui souffrait de l'oppression exercée par les Espagnols... Et le temps passa...

Et un jour, José Garcia écrivit au général San Martin. Le traître désirait rentrer à Mendoza et il l'assurait de toute son amitié, le suppliant d'accéder à sa demande. Magnanime, San Martin accepta ce retour en grâce et, apposant sa signature sur la lettre qui permettait à Garcia de revenir chez lui, il ajouta ces mots. « Mon caractère ne se complaît pas dans la vengeance. »

Quelque temps après, le Chili fut libéré par le héros argentin, l'homme au cœur pur qui ne connaissait pas la haine.

IV

Une courageuse ingénue

Au début de l'an 1791, de graves événements se préparaient en France, la Révolution était en marche.

En Argentine, le peuple opprimé cherchait à se libérer du joug espagnol et s'intéressait à tout ce qui se passait de l'autre côté de l'Océan.

À cette époque vivait à Buenos Aires un aristocrate français qui s'appelait le comte de Liniers. Et malgré ses nobles origines, séduit par les idées pro-révolutionnaires qui agitaient les esprits du temps, le gentilhomme militait en leur faveur.

Dans sa *quinta* (maison de campagne), jolie propriété située dans les environs de Buenos Aires, le comte, aidé par des Argentins mécontents de leur sort, faisait traduire en espagnol des périodiques français. Ces feuilles étaient distribuées à travers le pays et parvenaient à atteindre les sujets habitant les régions les plus éloignées du vice-royaume.

Bien entendu, les autorités espagnoles recherchaient les propagateurs des dangereuses nouvelles, mais la police était impuissante à mettre la main sur leur chef. Celui-ci n'était autre que le comte. Intelligent et actif, de Liniers prenait mille précautions et usait de nombreux subterfuges pour échapper aux investigations policières. C'est ainsi qu'il parvint à poursuivre ses activités, sa principale tâche étant de réunir les nouvelles relatives aux événements qui avaient lieu en France. Pour se faire, le gentilhomme avait souvent recours à des voyageurs qui se rendaient en Europe.

Un jour, une toute jeune fille se présenta chez lui.

— Un ami commun m'a demandé de venir vous voir, dit-elle en s'avançant vers le comte.

C'était une criolla, fille d'une excellente famille *porteña* (habitant Buenos Aires), qui venait se mettre au service du Français.

De Liniers était perplexe, l'envoyée lui paraissant bien jeune et fragile. La mission dont il aurait voulu charger cette inconnue était importante et il craignait de confier à l'adolescente une tâche qui serait au-dessus de ses forces. Mais Belgrano lui avait parlé d'une jeune fille courageuse, en qui il pouvait avoir confiance et dont il recevrait la visite. Les paroles de l'ardent défenseur des esclaves ne pouvaient être mises en doute.

— Mes parents et moi partons pour la France, fit-elle, en souriant ;

— Irez-vous à Paris ? demanda le comte.

Sans répondre, la jeune fille inclina la tête.

» Vous connaissez les risques ? ils sont grands, dit-il encore.

— Je les connais, mais ce que je n'ignore pas c'est qu'ici, des hommes souffrent ; enchaînés comme des animaux, ils sont traités comme tels. Et elle ajouta : Les Français risquent bien plus que nous en ce moment ! Puis, baissant les yeux, elle murmura : Qui dois-je voir à Paris ?

— Un ami vous remettra une assez grande quantité de feuilles manuscrites qui sont pour nous de la plus haute importance.

Ayant compris que la jeune personne qui se trouvait devant lui serait à même d'accomplir sa mission, le comte ajouta :

» Ces papiers dont vous aurez la charge sont très compromettants. Gardez-vous donc de parler à quiconque de tout ce que je vous ai dit et soyez très prudente !...

La jeune fille souriait et, prenant un air angélique, répondit :

— Mais personne ne se méfie d'une petite jeune fille de quinze ans !

À Paris, la jeune Argentine s'était rendue à l'adresse indiquée par le comte où lui avaient été remis les précieux documents.

Et la caravelle qui la ramenait vers son pays marchait trop lentement au gré de Lucia : les vents avaient été contraires à la course du bateau et le voyage s'éternisait.

Enfin, un matin brumeux, le port de Buenos Aires apparut et Lucia, vêtue à la dernière mode de Paris, descendit à terre et pénétra dans l'endroit où s'affairaient douaniers et policiers. Lucia trembla bien un peu lorsqu'un grand gaillard à l'œil mauvais lui demanda d'ouvrir la petite mallette qu'elle portait à bout de bras. Mais, souriante, la jeune fille tapota sa robe que gonflaient de nombreux jupons amidonnés et dit, d'un air ingénu :

— Vous savez, une étudiante ne transporte pas grand-chose : mes livres de classe ! Vous voulez les voir ?

Le douanier parut se désintéresser de la jeune enfant et s'adressa au père de Lucia.

— Ouvrez vos valises Monsieur ; vous, vous n'êtes plus étudiant.

Et l'homme se mit à fouiller les valises appartenant au père et à la mère de Lucia.

La jeune fille souriait toujours, mais son cœur battait à tout rompre. Cousus dans ses jupons, les dangereux papiers l'engonçaient et lui rendaient les mouvements difficiles. Cachés dans le fichu Marie-Antoinette, les feuillets où s'inscrivaient, résumés, les différents articles de la Déclaration des Droits de l'Homme et des libelles « Sur la nécessité de l'Indépendance des peuples » lui chatouillaient la nuque,

mais Lucia n'en avait cure. Elle remonta le fichu sur son cou, un éclair de malice passa dans ses yeux sombres et, s'adressant à sa mère, elle murmura :

— Vraiment nos gens sont bien aimables, quel plaisir de nous retrouver chez nous !

En se dirigeant vers la sortie, la jeune ingénue marchait à pas comptés et souriait aux anges.

« Mission accomplie, Comte ! » murmura-t-elle.

Les parents de Lucia donnaient un grand bal. Et ce soir-là, c'était fête pour la jeunesse de la bonne société de la ville. L'ambiance était joyeuse et la jeune fille de la maison accueillait ses amis lorsqu'elle vit entrer un homme au regard grave. C'était Manuel Belgrano.

Tout en le saluant, la jeune hôtesse entraîna le nouveau venu vers le jardin.

— J'attendais de Liniers, dit-elle, en baissant la voix.

— Il est étroitement surveillé, il n'a pu venir, balbutia-t-il. Avez-vous réussi ? ajouta-t-il anxieux.

Sans mot dire, elle fit signe à l'homme de la suivre, puis, arrivée devant un petit hangar, elle se mit en devoir de déplacer quelques caisses et d'ouvrir une trappe. Lucia descendit les quelques échelons qui la séparaient du réduit où se trouvait un coffre qui renfermait les précieux papiers. La nuit résonnait du bruit des insectes et le son des guitares et des castagnettes s'élevait dans l'air. Belgrano attendait ; il leva les yeux vers le ciel et, fixant la constellation de la Croix du Sud, songea à ses frères malheureux, à l'aide que la jeune fille allait leur apporter.

Déjà Lucia revenait et lui remettait un volumineux paquet.

La jeune ingénue s'en retourna vers le salon où ses amis dansaient et, souriante, elle entra dans la ronde pour une pavane endiablée.



La baguette

Facundo Quiroga, *caudillo* (gouverneur) de La Rioja, province du Nord de l'Argentine, commandait alors une compagnie de gauchos.

C'était en 1800 et en ce début de siècle, la discipline et l'obéissance étaient des qualités indispensables au prestige de l'armée. L'indépendance avait été proclamée, et le pays devait se maintenir dans une véritable paix. Or un matin, tout le quartier où Facundo Quiroga exerçait ses fonctions de général avait été mis en émoi.

Un gaucho, qui ne portait pour tout vêtement qu'une chemise, s'était précipité dehors et, tout en gesticulant, avait crié : « Au voleur ! » Le soldat, qui, semblait avoir perdu la raison, avait été appréhendé par son caporal. Apprenant le scandale, Facundo Quiroga demanda une explication.

— Mon Général, répondit le caporal qui s'était emparé du malheureux, il s'agit d'une montre, un souvenir de famille, dont l'un de vos hommes a été délesté durant son sommeil.

Quiroga fit appeler ses soldats et leur tint ce discours :

— L'un de vous a commis un larcin, et il ne sera pas dit que le coupable restera impuni. Que celui qui a volé se dénonce immédiatement.

Un silence de mort plana sur la troupe de gauchos ; personne ne répondit à l'injonction du chef.

» Très bien, dit le général qui, furieux de ce refus d'obéissance, se demandait comment il allait punir le coupable. Facundo Quiroga était fort perplexe. Punir, c'était facile, mais faire avouer un voleur, cela n'était pas chose aisée.

» Je vois que vous avez la tête dure, aussi je n'insisterai pas, je n'ai pas de temps à perdre avec des lascars de votre espèce.

Faisant mine de s'éloigner, Quiroga se dirigea vers le quartier mais, se ravisant, il revint sur ses pas.

— Sergent, ordonna le général devant tous ses hommes, ce soir, vous ferez distribuer à chacun de ces drôles une baguette, et veillez bien à ce qu'elles soient toutes de même longueur !

Facundo Quiroga se tut quelques instants puis, s'adressant toujours au sous-officier, il ajouta :

» J'oubliais de vous le préciser : la baguette qui demain sera la plus

longue sera celle du voleur. J'ai dit ! hurla-t-il en fixant le gauchon d'un regard pénétrant.

Enfin, le général claqua les talons et s'en alla.

Le jour suivant, la troupe au grand complet se retrouva dans la cour du quartier. Le sergent qui, la veille, avait été chargé de la distribution des baguettes se mit à vérifier toutes celles qui venaient de lui être remises par les soldats.

Et, quelle ne fut pas sa stupeur de constater qu'une seule des baguettes était *plus courte* que les autres.

La scène se passait sous l'œil inquisiteur de Facundo Quiroga. Le général promena son regard sur ses hommes, puis d'une voix terrible demanda :

— Quel est le misérable à qui appartient cette baguette ?

Tout à coup, un gauchon sortit du rang ; sa trogne était rougeaude et il avait l'air hébété.

» Ah, scélérat, c'est donc toi ! s'écria le général, toi qui es l'auteur du vol !

Le gauchon ne répondit pas. Il faisait mine de ne rien comprendre à ce que disait son chef.

» Eh bien, pourquoi ne réponds-tu pas ? dit encore le général, frappant le sol du pied. Hier, j'ai parlé d'une baguette plus longue que les autres comme étant celle du voleur ; je n'ai pas dit qu'elle devait être plus courte.

Et comme le gauchon se taisait, Facundo Quiroga fit cingler sa badine.

» Parleras-tu ? cria-t-il.

C'est alors que le coupable répondit :

— C'est bien pour ça, mon Général ; j'avais pensé que la baguette pousserait pendant la nuit... aussi je l'ai coupée pour qu'elle soit de la même longueur que les autres.

Le voleur était bel et bien démasqué.

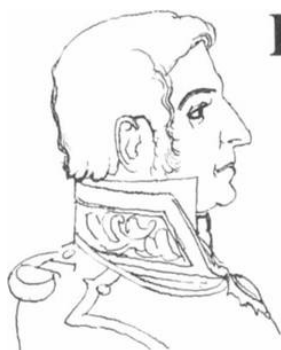
Le général Facundo Quiroga ne s'était pas trompé en usant de cette ruse ; elle lui avait permis de confondre le coupable.



DON JUAN MANUEL DE ROSAS

I

Un paysan astucieux



E

N l'an 1830, l'Argentine avait à sa tête un dictateur, le riche estanciero Juan Manuel de Rosas. L'homme avait su s'entourer de partisans et d'amis ; parmi eux se trouvait un militaire ambitieux et dénué de scrupules, le général Facundo Quiroga.

Or, depuis que Facundo Quiroga avait pris le titre de caudillo d'une des provinces, les choses allaient mal pour la population de Tucuman. Les paysans et les gens des villes se plaignaient de pillages et de violences que les soldats de Facundo Quiroga leur faisaient subir.

Un jour que le caudillo était de fort méchante humeur et qu'il descendait les marches du perron de sa demeure, des éclats de voix parvinrent jusqu'à lui. Curieux de nature, Quiroga s'avança vers l'endroit d'où venait le bruit. C'est alors qu'il aperçut un paysan. L'homme était aux prises avec deux de ses soldats. Le malheureux n'avait pas la fière allure d'un riche gaucho, car son pantalon retombait sur de misérables savates, sa chemise était d'un blanc douteux et le mouchoir à carreaux qui lui entourait le cou ressemblait plutôt à un chiffon.

Le général s'était immobilisé et observait la scène qui se déroulait non loin de lui. Le visage du caudillo s'était crispé et il semblait

réfléchir à la manière dont il allait punir l'intrus qui venait ainsi troubler son calme.

Soudain, le gaucho se mit à crier :

— Je veux voir le señor Général, et je ne sortirai pas d'ici, avant de lui avoir parlé !

— Personne ne peut voir le señor Général sans en avoir la permission ; tu aurais dû demander un sauf-conduit, maugréa le soldat.

— Mais tu ne comprends pas, je ne veux lui dire que deux mots, répliqua le paysan d'un ton larmoyant.

— Imbécile, l'illustrissimo Général n'a que faire de tes deux mots, tu peux les garder pour toi... Allez, ouste, fiche-moi le camp, répliqua l'autre, excédé.

Le général, ne pouvant en entendre davantage, se dirigea vers le groupe formé par le quémandeur et ses soldats. S'adressant à ses hommes, il leur dit :

— Faites entrer ce malappris dans mon bureau.

Puis, se penchant vers le gaucho, il hurla :

» Ce n'est pas deux mots que je veux entendre, mais quatre !

Et, très digne, Facundo Quiroga reprit le chemin de sa demeure.

L'air arrogant, la lèvre mauvaise, le général attendait le gaucho d'un pied ferme.

Le paysan s'avança vers le caudillo et, se campant devant lui prononça :

— Ma...

— Tu sais, dit le général, en l'interrompant, que tu n'as droit qu'à quatre mots et, si tu t'avises d'en dire plus, tu seras fusillé !

En entendant ces terribles paroles, l'homme ne sourcilla pas et, songeant aussitôt qu'un gaucho doit se montrer à la hauteur de n'importe quelle circonstance, c'est en affermissant sa voix, qu'il répliqua vivement :

— Ma femme et moi...

Les quatre mots étaient lancés. Dans le bureau de Quiroga, on aurait pu entendre voler une mouche.

Le maître de Tucuman s'impatientait.

— Te voilà bien avancé ; maintenant tu sais ce qui t'attend.

Le paysan triturait entre ses doigts son large sombrero. Soudain, comme si le malheureux avait trouvé le moyen de sortir de la fâcheuse situation dans laquelle il s'était mis, sa face s'éclaira d'un large sourire. Il ouvrit la bouche et y introduisit son pouce en faisant claquer son ongle contre les dents de sa mâchoire supérieure, geste qui signifie pour n'importe qui : « Ma femme et moi... nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent. »

Facundo Quiroga savait que la veille il avait ordonné à sa troupe le

pillage d'un village voisin et que ce paysan venait se plaindre des agissements de ses soldats.

Il ne répondit pas tout de suite au paysan. L'illustrissimo señor général avait été tellement surpris par le comportement de ce pauvre diable, qu'il en avait le souffle coupé.

Quiroga était peut-être un tyran, mais il passait pour un militaire intelligent.

Le paysan attendait calmement la sentence.

— Tu ne manques pas d'audace, dit enfin le général. Pourtant, j'aime ta réaction courageuse et ton esprit de repartie me plaît ; tu peux donc rentrer chez toi sans crainte, tu sauras bientôt ce qu'il t'advientra !

Le gaucho rentra en possession de ses biens et le caudillo ordonna à ses hommes de faire en sorte que le malheureux reçoive le double de tout ce qui lui avait été volé.

II

Le dictateur et l'enfant

Don Juan Manuel de Rosas était un homme devant lequel toute l'Argentine tremblait. Car chacun savait que le caudillo pouvait envoyer un homme à la mort avec autant de désinvolture qu'un gaucho lance son lasso. Le dictateur avait décidé que les exercices militaires seraient précédés d'une canonnade, et leur fin annoncée par un tir semblable. Quant au travail dans les abattoirs, ponctué de plusieurs coups de canon, personne ne pouvait en ignorer les horaires et il n'était pas jusqu'au carnaval, qui n'eût droit au vacarme réglementaire. Mais ce n'était pas tout. Le maître de la nation avait ordonné que tous les soirs, à cinq heures, l'horloge de la Maison municipale fût remise à l'heure, à l'heure de Don Juan Manuel de Rosas, bien entendu. Et chaque jour, dans le cabinet de travail du tyran, une cérémonie se déroulait. Un peu avant le temps fixé, le secrétaire particulier de Don Juan Manuel venait s'enquérir de l'heure exacte.

Un après-midi d'un bel été, après une *siesta*, Don Juan Manuel de Rosas se réveilla et immédiatement consulta sa montre. Puis, se levant d'un bond, il se mit à hurler :

— Manuelita, Manuelita, quelle heure est-il ?

Mais la fille du dictateur était absente. Seule, la cuisinière accourut. Devant l'air ahuri de sa domestique, il haussa les épaules et tourna les talons.

« Hier au soir, j'ai remonté ma montre », se disait-il. Lui qui était si ponctuel et enclin à une certaine minutie touchant parfois à la manie, il se trouvait au désespoir. Il songeait à la grande horloge de la place principale de Buenos Aires, sur laquelle toutes les pendules du pays se mettaient à l'heure légale.

« Comment vais-je faire ? » pensait-il, angoissé. Car il n'était plus en mesure d'indiquer l'heure exacte à son secrétaire. Et c'était, pour cet être froid et rigide, une véritable tragédie. D'autant plus que les canons devaient bientôt entrer en action avec l'inauguration du Carnaval. Le dictateur sortit rapidement de sa résidence et jeta un coup d'œil anxieux au soleil qui poursuivait sa route dans le ciel. Sous un arbre, un bambin jouait tout seul. Don Juan Manuel de Rosas s'approcha de lui. Le petit garçon, qui ne devait pas avoir plus de cinq

ans, était le fils d'une esclave noire. Il leva les yeux sur l'inconnu qui venait troubler ses jeux, puis, très à l'aise, il continua à s'amuser malgré la présence de celui qui était la terreur du pays. Car il était bien trop jeune pour savoir que l'accès au jardin du dictateur était interdit aux fils d'esclaves ; si le gamin avait pris conscience de ce crime de lèse-majesté, l'effroi se serait vite emparé de lui.

Don Juan Manuel se pencha vers le petit garçon et, faisant un effort pour paraître aimable, lui dit :

— Que fais-tu ici ?

Tranquillement, l'enfant répondit :

— Vous voyez bien, je m'amuse !

Le dictateur s'inclina plus avant et, prenant sur le tas de graviers une pierre semblable à celle que le marmot tenait dans sa main, il fit semblant de l'examiner tout en demandant :

— Et ta mère, où est-elle ?

— Ma mère lave du linge au bord du fleuve, et après ça, elle viendra me chercher.

— Tous les jours ? demanda encore Rosas.

— Pas tous les jours, ça dépend du temps qu'il fait ; aujourd'hui, il y avait trop de soleil et je suis resté ici...

Don Juan Manuel l'interrompit :

— À quelle heure vient ta mère ?

— À cinq heures, c'est toujours à cinq heures, répéta l'enfant en faisant la moue. Puis, levant les yeux vers l'arbre, il ajouta : Ce n'est pas encore pour tout de suite. Lentement, l'innocent se baissa, ramassa une poignée de graviers qu'il fit couler entre ses doigts.

— Et comment sais-tu qu'il n'est pas encore cinq heures ? demanda avec intérêt le dictateur.

L'enfant sourit, d'un geste de la main désigna l'arbre sous lequel il se trouvait, et répondit :

— Quand ces feuilles-là seront toutes dans le soleil et que cette fourmilière que tu vois ici se couvrira d'ombre, alors ce sera l'heure.

Juan Manuel de Rosas fixa les branches de l'arbre qui s'illuminaient, puis ses yeux se dirigèrent vers le sol, où l'ombre s'amorçait sur la fourmilière...

Le dictateur fit volte-face et se dirigea vers ses appartements. Entrant dans son bureau, il se précipita vers la fenêtre et, immobile, le regard posé sur l'arbre sous lequel jouait le petit garçon, il attendit. Quelqu'un frappa à la porte. C'était le secrétaire qui venait pour l'habituelle cérémonie.

— Excellence, l'heure de l'Argentine attend... Pouvez-vous m'indiquer *votre* heure ? Et, comme chaque jour, Juan Manuel de Rosas baissa les yeux, regarda sa montre qui se trouvait toujours arrêtée, et donna l'heure.

En cet après-midi d'été, le pays allait bénéficier de l'heure exacte, parce qu'un fils d'esclave avait innocemment adopté celle que le soleil lui avait indiquée. La grande horloge de la Maison municipale fut avancée de cinq minutes parce que la montre de Son Excellence marquait cinq heures juste et non cinq heures moins cinq.

C'est ainsi qu'à cinq heures précises le canon se mit à tonner et que le roi Carnaval entra dans une ville en liesse. Assis devant son bureau, Don Juan Manuel de Rosas entendit la première détonation et un sourire erra sur ses lèvres minces.

III

Le voleur de bétail

Ce jour-là, Don Juan Manuel de Rosas se trouvait dans son estancia que l'on appelait « El Pino ». Assis sous les arbres, en compagnie de quelques amis, le maître du domaine conversait, lorsque soudain, il se tut, fixa l'horizon, se leva, fit un signe de la main à ses invités. Puis, sans détourner la tête, Don Juan Manuel courut vers l'endroit où se trouvait attaché son cheval et l'ayant libéré, il l'enfourcha. Passant au galop devant la petite assemblée, le cavalier cria à la cantonade.

— Excusez-moi, mes amis, je reviens !

Don Juan Manuel ne lâchait pas du regard un petit nuage de poussière qui, quelques instants auparavant, lui avait fait prendre la poudre d'escampette. « Curieux, se disait-il, plus j'avance et plus cette chose insolite semble s'éloigner. Je n'ai pas la berlue pourtant. Qu'est-ce que ça peut bien être ? » Au fur et à mesure que le cheval avançait, la vision se précisait.

Tout à coup, une tête hirsute apparut : c'était celle d'un homme. Le nuage de poussière volait toujours, mais il se trouvait qu'il était soulevé par un veau. Du haut de son cheval, un gaucho traînait l'animal qu'il avait pris au lasso.

— Ah, coquin, tu me le paieras ! cria Rosas en fronçant les sourcils.

Le fautif, qui se trouvait ainsi pris en flagrant délit, faisait triste figure.

— Je t'y prends, misérable ! s'exclama Don Juan Manuel.

Le gaucho, qui venait de reconnaître le personnage redouté de tous les employés de l'estancia, murmura : « *Caray* (ce qui voulait dire zut), maintenant ça va aller très mal ! »

Le voleur connaissait la cruauté du maître, il n'ignorait pas aussi que le tyran était un cavalier émérite. Mais son air qui faisait peine à voir n'apitoyait nullement celui qui venait de le surprendre. À terre, le veau se débattait, puis, profitant de ce que le nœud coulant s'était relâché, la bête s'échappa.

Le cheval du voleur de bétail fit un saut en arrière et lança une ruade. Le gaucho, qui ne s'attendait pas à cette brusque attaque, perdit l'équilibre et tomba au sol. Don Juan Manuel sauta de sa monture, prit de la main droite la bride de son coursier ; de l'autre, il saisit l'oreille

du chenapan et, le soulevant, lui dit :

— Ah, paysan, tu as compris maintenant ? Tu dois apprendre que pour être un bon voleur, il est nécessaire d'être un bon gaucho et de savoir se tenir en selle !

Don Juan Manuel remonta à cheval, tenant devant lui le voleur de bétail, et reprit le chemin de sa demeure.

Durant tout le trajet, le mauvais cavalier crut sa dernière heure arrivée et, honteux d'avoir été pris, songeait avec amertume à son triste sort. Pourtant, malgré l'aversion qu'il nourrissait pour Don Juan Manuel, il ne pouvait se défendre de ressentir une certaine admiration à l'égard de celui qui venait de lui donner une bonne leçon en lui montrant comment doit se comporter un véritable gaucho.

Don Juan Manuel de Rosas franchit les quelques centaines de mètres qui le séparaient de sa maison et cria :

— Holà, Pedro, cinquante coups de bâton à cet imbécile !

Entendant la voix de Don Manuel, le contremaître accourut au-devant du cavalier.

Tranquillement, délesté de son voleur, Don Juan Manuel retourna vers ses amis. Et, s'asseyant près d'eux, il leur demanda :

— Bon, bon, vous disiez ?

Et la conversation reprit sur un ton animé et allègre.

L'INDÉPENDANCE

I

Sur les bords du fleuve Uruguay



TOUT le monde disait de lui : « Ah, quel être extraordinaire que le général Don Justo ! »

Le général Don Justo José de Urquiza était en effet un homme exceptionnel. Gouverneur de la province de Entre Rios, il était doué d'énormes qualités. Sa forte personnalité et son intelligence supérieure faisaient de lui un grand chef. Et, ce qui ne gâtait rien, il était bon et généreux. Quiconque pouvait lui demander un entretien sans crainte d'être éconduit. Enfin, le général se préoccupait beaucoup de l'instruction de ses compatriotes.

En parlant du peuple, qui dans l'ensemble était illettré, il disait : « Ces braves gens ne savent peut-être pas lire, mais ils ne manquent pas d'esprit ! Et ils savent bien compter ! »

Hélas, l'instruction n'était pas obligatoire, car à l'époque le pays était dénué de ressources. Mais le général Don Justo s'était mis courageusement à la tâche. Tout en essayant d'améliorer le niveau de vie des besogneux, il avait augmenté le nombre des écoles et créé à Concepción del Uruguay un grand collège. Faisant à grands frais venir des professeurs de France, il avait fait de cet établissement un modèle du genre. Mais, si pour les enfants des villes la fréquentation des

écoles était chose facile, pour ceux de l'intérieur du pays les autorités se heurtaient à mille difficultés.

Le général Don Justo José de Urquiza, un jour qu'il était de fort bonne humeur, reçut la visite d'un jeune homme.

— Mon Général, dit celui-ci, je viens d'être nommé maître d'école de la ville de Parana et je suis venu me mettre à votre disposition.

Le général sourit et répliqua :

— C'est très bien, mon ami, mais que voulez-vous faire pour moi ?

— C'est que, devant prendre mon poste dans quelques mois, je dispose donc de temps... J'ai pensé que je pourrais être utile... Je sais que, sur les bords du fleuve Uruguay, lors des crues, les enfants ne peuvent se rendre à la ville et sont incapables de rien apprendre...

— Si je comprends bien, dit le gouverneur, tu veux t'occuper de ces pauvres chicos... Ton attitude me plaît mon garçon, et je te donne toutes les autorisations que tu désires, ainsi que tous mes appuis... Bonne chance et bon courage, ajouta Don Justo en tendant la main au maître d'école.

Le lendemain, le jeune homme se rendit aux portes de la ville et se dirigea vers le fleuve, qui se trouvait en période de crue. Les habitants, dont les baraques étaient bâties sur pilotis, ne circulaient plus qu'en barque. La misère était grande chez ces pauvres gens ; ces demeures lacustres ne pouvaient contenir que trois ou quatre personnes, mais en réalité, c'étaient huit ou neuf qui s'entassaient dans ces misérables bicoques.

Le jeune homme se demandait comment il allait apprendre à lire à des enfants qui ne pouvaient mettre pied à terre.

« Ah, se disait-il, quelle âme charitable viendra à mon secours ? Et où vais-je aller maintenant ? » À force de réfléchir, le courageux garçon, qui était ingénieux, eut une idée. C'est ainsi qu'il décida de louer une barque et de l'aménager en salle de classe.

Le jour suivant, une embarcation munie de bâches était mise à la disposition du jeune maître d'école. Celui-ci monta dans la barque et se rendit chez ses élèves. Quatre enfants descendaient chacun de sa maison respective et s'installaient dans la barque. Pendant une heure, la voix de l'enseignant s'élevait vers les hauteurs où les parents pouvaient l'écouter puisqu'ils se trouvaient dans leur maison. Puis les élèves remontaient chez eux et le jeune maître repartait vers d'autres pilotis. C'étaient de nouveau quatre petits écoliers qui prenaient alors place dans la salle de classe improvisée. Après quelque temps de cet enseignement, les résultats s'avérèrent étonnants : les chicos apprenaient vite et adoraient leur professeur. Les choses en étaient là, lorsque le bon garçon vit affluer les élèves à une telle cadence qu'il comprit qu'il ne pourrait suffire. Levé dès l'aube, le jeune homme montait dans sa classe flottante et, allant de case en case, faisait

descendre les petits. Et c'était ainsi tout le jour. Le soir, le pauvre garçon se sentait très fatigué, mais il était heureux et ne songeait pas trop à sa lassitude. Pourtant un matin, lorsqu'il arriva sur les bords du fleuve, il aperçut une vingtaine d'enfants qui l'attendaient.

— Buenos dias (bonjour), dirent les nouveaux venus en souriant, nous venons apprendre à lire avec vous puisque vous faites la classe !

Une petite fille à l'air déluré déclara :

— Demain, nos cousins et des petits amis arrivent ; ils sont trente ; eux aussi veulent savoir toutes les choses que vous dites à vos élèves !

Le pauvre garçon n'en croyait pas ses oreilles et songeait à l'excédent de travail qu'il allait avoir et qu'il ne pourrait assumer. Comprenant son impuissance devant un tel état de choses, il décida de reprendre le chemin du palais San José et de revoir le général.

Le gouverneur écouta tout ce que lui disait le jeune homme et lui répondit :

— Hélas, je connais la situation de ces malheureux !

Urquiza semblait réfléchir, puis s'écria soudain :

— Dis-moi, mon ami, es-tu sûr que tu ne peux pas t'installer dans quelque *tapéra*(9) ?

— Mon Général, répliqua le jeune maître, il n'y a rien, rien que du sable qui émerge par endroits !

Urquiza semblait de nouveau songeur.

— Bien, je comprends, mais dis-moi, ce sable est-il mouvant ?

— Non, mon Général, répondit encore, le jeune visiteur, on peut le fouler.

— Eh bien, répliqua Urquiza, puisque ce sable est accessible il sera facile de s'en servir... Le jeune homme ne comprenait pas très bien où il voulait en venir et faisait triste figure.

» Allons, poursuivit Don Justo, éclatant de rire et donnant une bonne bourrade sur le dos du maître d'école, tu as ce sable, mais c'est une merveilleuse ardoise. Tu peux écrire dessus à volonté. Tu traceras des lettres et tu les effaceras pour y inscrire, du doigt, des chiffres.

Le jeune professeur remercia et, satisfait de la solution, se préparait à prendre congé du général mais celui-ci paraissait pensif. D'un geste de la main, il fit comprendre au jeune homme qu'il avait encore à lui parler :

» Avant de commencer tes leçons, tu peux faire courir tes élèves sur ce sable qui te servira ensuite de tableau noir. Et les enfants seront alors en meilleure forme physique pour apprendre. Courage, mon ami, tu vas contribuer à donner à ces jeunes une meilleure santé et de l'instruction.

C'est ainsi qu'en 1840, des hommes courageux s'installaient dans l'indépendance et que la jeune génération assoiffée de savoir travaillait pour une plus grande Argentine.



II

Le grand cacique Calfucura

En ce XIX^e siècle, l'Argentine vivait un temps de gloire. Sarmiento, élu président de la République en 1868, put à cette époque donner libre cours à son génie. Ce grand homme, qui possédait les qualités et les défauts propres aux êtres supérieurs, était violent et vindicatif, mais aussi doué d'une mémoire étonnante, sévère et magnanime.

Les Indiens acceptaient mal de se soumettre à un nouveau gouvernement et, de même qu'ils n'avaient pas voulu obéir au roi d'Espagne, les indigènes refusaient l'autorité d'un président de la République. Entre les troupes de l'armée argentine et les tribus indiennes, c'étaient de continuelles luttes et des guérillas meurtrières. Les rebelles répondaient aux brimades des membres du gouvernement par de terribles incursions. Cette situation créait dans le pays un grand malaise.

Un jour, l'un des caciques, chef indien qui aujourd'hui fait partie de l'histoire de l'Amérique latine, demanda à rencontrer le président Sarmiento. Accompagné de quelques guerriers, le rebelle se présenta au palais. L'homme était d'une grande beauté ; le port altier et de haute stature, il avait fière allure. Calfucura, tel était son nom, portait une grande mante sous laquelle on pouvait apercevoir une tunique de fibre. Et lorsque la porte de la demeure présidentielle s'ouvrit, le cacique fit signe à l'un de ses combattants. Sur ses bras tendus, celui-ci portait des flèches et des arcs. Calfucura était peut-être entré en révolte contre l'autorité du pays, mais il pénétrait chez ses adversaires les mains nues. La garde personnelle du président Sarmiento s'était rassemblée dans le jardin de la résidence. C'était l'hiver, et la température était loin d'être clémente. Entouré de ses collaborateurs, le président Don Domingo Faustino Sarmiento fixait l'Indien. Calfucura s'inclina légèrement ; son salut n'avait rien d'obséquieux, car le cacique était pour les siens ce que son ennemi était pour les Blancs : un grand chef.

Un petit homme au teint basané se tenait près de Sarmiento. C'était l'interprète habituel qui allait servir de truchement aux deux rivaux. Mais le premier Argentin ne disait mot. Tout à coup, il fronça le sourcil, fit une grimace et, se tournant vers l'un des valets, ordonna d'ouvrir les fenêtres toutes grandes. Calfucura en fut tout intrigué. En

homme qui connaissait les mœurs de « l'étranger », il savait que durant la saison froide, les pauvres Blancs avaient grand besoin de chaleur et de maisons bien fermées. Aussi le chef indien avait-il du mal à comprendre ce qui venait de se passer. Le cacique se pencha vers l'interprète et lui demanda de transmettre ce qu'il allait lui dire.

— Je prie l'illustrissimo Señor Président de refermer les fenêtres.

Un sourire méprisant glissa sur les lèvres de Sarmiento, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique, il répondit.

— L'odeur de l'Indien déplaît fort aux chrétiens !

Calfucura se raidit ; le visage dur, il répliqua du tac au tac :

Les chrétiens sentent la vache, et, nous aussi, nous avons du mal à supporter cela !

L'interprète était si ému qu'il bredouilla :

— Les chrétiens sentent la vache... et... Puis, assurant sa voix, il traduisit les paroles impertinentes du chef de la tribu.

Le président, impassible et d'une voix morne, ordonna de refermer les fenêtres. L'insulte ne paraissait pas l'avoir atteint. Sarmiento savait user de diplomatie et préférait supporter l'odeur exhalée par les Indiens plutôt que de provoquer un incident qui aurait pu devenir regrettable.

Les yeux posés sur le grand lustre de cristal de la salle du Conseil, le cacique attendait. Puis, brusquement, il se dirigea vers les grandes baies et ouvrit de nouveau les fenêtres.

Don Domingo Faustino Sarmiento sourit et fit signe à son chambellan que la séance était ouverte.

C'est alors que le président, qui était un grand orateur, parla. Calfucura écoutait attentivement l'interprète qui lui traduisait les paroles du blanc. Il était question d'obéissance, de soumission, de patrie et de grande nation.

Ce jour-là, le chef indien était resté silencieux et n'avait éprouvé aucun désir de répondre aux mots d'ordre qui venaient de lui être donnés : l'indigène n'ignorait pas qu'il ne détenait plus la puissance.

Lorsque, l'entrevue terminée, le cacique prit congé du président, il montra du doigt la fenêtre ouverte et dit, d'un ton rogue :

— C'était mieux comme cela : vous n'avez pas été incommodé par notre odeur et nous par la vôtre !

Le chef blanc leva le sourcil et prit un temps pour déclarer :

— Dis-toi bien que, fenêtres fermées ou ouvertes, vous serez bien obligés de nous supporter !

Le cacique ne broncha pas, tourna les talons et, accompagné de ses guerriers, traversa le salon d'honneur et sortit.

Mais il est certain que tout au long de sa vie, Sarmiento eut de l'estime pour le chef rebelle, car la noblesse des sentiments de Calfucura et son intelligence éveillée forçaient l'admiration de tous

ceux qui connaissaient le grand Indien.

III

Le général Mitre et le nègre Santos

Le nègre Santos était l'homme de confiance du général Mitre. Jamais ce militaire n'avait eu serviteur plus fidèle et soldat plus courageux. Aussi, Santos était-il devenu un personnage célèbre parmi les hommes de la troupe. C'était lui qui, au combat, montait à la charge en hurlant ; lui encore qui n'aurait pas cédé un pouce de terrain en pays conquis. Mais en temps de paix, il prenait plaisir à rendre service à quiconque s'adressait à lui.

Hélas, Santos avait un vice ! il aimait boire, et ivre, il menait grand tapage. À jeun, c'était l'homme le plus paisible qui soit. Taillé en force, musclé comme un athlète, c'était un beau gaillard que le nègre Santos, vouant au général Mitre un véritable culte, ainsi qu'à l'armée, qu'il servait loyalement. Lorsque Santos se trouvait en bonne compagnie, il parlait souvent de son enfance et racontait à qui voulait l'entendre qu'il était né pour être soldat, car la vie militaire l'avait toujours fasciné.

Santos n'était pas seulement un bon soldat, il avait aussi de l'esprit et ses reparties étaient toujours pleines d'humeur. Et lorsque quelque quidam lui demandait son âge, il répondait :

— Eh bien, additionnez donc, si ça vous chante, les années de trois mille flacons de genièvre et vous aurez le compte !

Un jour que le général Mitre allait passer en revue le régiment, Santos se présenta devant son maître :

— Mon Général, pouvez-vous me dire quand vous lèverez l'interdiction de fumer dont toute la troupe a été frappée ?

Devant le mutisme de Mitre, le Noir comprit qu'il aurait été de mauvais goût d'insister. Mais la sanction durait depuis deux mois et les soldats maugréaient. Quant à Santos, il n'appréciait pas du tout cette méchante plaisanterie et se lamentait continuellement.

L'heure de la revue arriva et le général Mitre, un gros cigare entre les lèvres, s'avança vers ses hommes. Ceux-ci, tous en ligne, immobiles, ne pouvaient que suivre des yeux leur supérieur qui fumait le havane. Oubliant qu'il se trouvait dans les rangs de la troupe, Santos s'écria :

« Je ne peux pas voir ça ! » Puis, d'un ton larmoyant, il ajouta :

— Donne-moi la permission de tirer de ton cigare quelques bouffées et après ça, tu pourras me faire donner cent coups de fouet, si tu le veux !

Imperturbable, le général parut ne pas avoir entendu. Le visage du nègre exprimait un tel désappointement que, pour mieux jouir de sa mine déconfite, Mitre revint sur ses pas, s'arrêta devant Santos puis, lentement, retira son cigare de sa bouche et le laissa tomber à terre.

Plus rapide qu'une flèche, et avant que le général fût revenu de sa surprise, Santos se baissa, ramassa ce qui restait du havane et cria aux soldats :

« Demi-tour à droite, Santos fume ! »

Le grand gaillard mit alors le cigare tant convoité dans sa bouche et, tout en prenant son temps, l'air béat, il en tira une bouffée.



IV

« De nuit et de jour »

En l'an 1877, l'armée argentine était souvent en butte aux guérillas. Car le pays comptait encore beaucoup de tribus indiennes qui n'avaient pas voulu se soumettre à l'autorité gouvernementale.

À cette époque, les hommes s'enrôlaient très jeunes. Les troupes étaient sans cesse à la recherche de nouveaux effectifs et engageaient tous ceux qui désiraient combattre aux côtés des armées régulières.

Or, un matin, un tout jeune garçon se présenta à la caserne d'une des villes proches de Buenos Aires. C'était un gaillard au regard franc et au visage ouvert. La sentinelle dévisagea ce garçonnet à la démarche décidée et le laissa passer. La tête haute, il se dirigeait vers le bureau de recrutement.

— Comment t'appelles-tu ? lui dit sans ambages le lieutenant qui se tenait sur le pas de la porte.

Le jeune garçon ne s'attendait pas à tant de célérité et en fut tout saisi, mais il ne montra pas son trouble et salua militairement en répondant :

— Prado !

— Quel âge as-tu ? poursuivait l'autre d'un ton rogue.

— Quatorze ans.

— Accomplis ? dit encore l'interlocuteur en fronçant les sourcils.

— Non, señor, accomplis en juillet !

L'officier regardait l'enfant avec stupeur. Et après un instant de silence, il s'adressa à Prado.

— Mais quel est le diable d'homme qui t'a mis dans la tête de venir jusqu'ici ?

L'enfant se prit à sourire.

— C'est mon père...

— Eh bien, ton père est un sauvage. A-t-on idée d'envoyer à la guerre un gamin ? Tu ignores peut-être que les régiments qui se battent sont à la frontière ?

Prado battit des cils et ne dit mot.

» Ce que tu ne sais pas non plus, c'est que si tu entres ici, ce sera immédiatement l'entraînement et, tout de suite après, tu partiras là-bas !

Le pauvre petit écoutait et ne trouvait rien à dire...

» Bon, fit l'officier, je vois ce que c'est, tu veux absolument partir ; c'est donc entendu, tu seras du prochain effectif.

Prado plissa son front et ne put qu'acquiescer d'un signe de tête.

L'autre ajouta :

» Je vais te présenter à ton caporal et à ton sergent... moi, je m'appelle Lorenzo Requejo... Je te nomme aspirant.

La nouvelle recrue ouvrit la bouche, songea à son père et se dit que ses affaires prenaient bonne tournure. De simple chico (gamin), n'était-il pas devenu aspirant ?

L'officier, dont la voix s'échauffait, lui dit d'un ton bourru.

» Les aspirants qui veulent devenir des chefs doivent savoir monter à cheval... Sais-tu te tenir à cheval ?

— Un peu...

— Un peu, cela ne suffit pas...

Et soudain, posant son regard sur l'enfant, il lui demanda :

» Maintenant, est-ce la nuit, ou le jour ?

— Le jour, répliqua l'autre, surpris, en fixant un rayon de soleil qui entrait dans la pièce.

L'officier insista :

— Bon, et si je veux que ce soit la nuit !

— Eh bien, je vous dirais que vous vous trompez ?

Lorenzo Requejo tapa du pied et riposta :

— Je te ferais mettre de planton...

— Je répéteraï que c'est le jour.

Le militaire serra les poings.

— Ce serait une bonne bastonnade !

— Mais ce serait encore le jour !

— Tu irais en forteresse...

Prado prit une petite voix de tête pour répondre :

— Ce n'est pas pour ça que la nuit tombera d'un seul coup.

— Ah, rugit l'officier, c'est ainsi que tu me réponds ?

Puis, s'approchant de l'enfant, il lui dit lentement tout en détachant ses mots :

» Quatre balles dans le crâne, voilà ce qui te rendrait raisonnable, après, nous pourrions voir qui de nous deux a eu raison !

Depuis cet incident, Prado avait compris que les supérieurs ont le droit de dire n'importe quoi et de tenir tête à tous. Et jamais plus, il ne mit en doute les paroles de ses chefs, même si ceux-ci lui avaient dit que c'était le jour quand il faisait nuit noire et vice versa.

Plus tard, l'aspirant, devenu l'illustre commandant Prado, aimait à raconter à ses amis cette anecdote.

Ceci se passait à une époque où, en Argentine, la lutte contre les Indiens était particulièrement violente et pendant laquelle le service militaire manquait vraiment d'attraits.



Défense de lire pendant la nuit

Dans la capitale, à Buenos Aires, les hôtels étaient peu nombreux et loin d'être très confortables en cette année 1870. L'un de ces établissements, tenu par un Suisse, était très fréquenté, car la clientèle provinciale appréciait le caractère bon enfant de Monsieur Claraz dont l'hôtel portait le nom. L'hôtelier était un habile commerçant qui avait su faire de sa maison un endroit agréable et relativement confortable. Pour la commodité de ses habitués, il avait institué le fameux système de la consigne des bagages. Ses meilleurs clients venaient de très loin et étaient des cavaliers qui pouvaient arriver à Buenos Aires les mains vides. C'est ainsi qu'ils retrouvaient dans leurs chambres les valises et les malles renfermant les costumes et le linge de rechange qu'ils avaient laissés à cet effet.

Un soir que l'estanciero Faustino Fernandez venait d'arriver de la province de Santa-Fé et que, confiant dans la bonne tenue de l'hôtel Claraz, il avait laissé sa porte ouverte, son attention fut attirée par un petit panonceau épinglé au mur et sur lequel était inscrit cet avertissement :

« DÉFENSE DE LIRE PENDANT LA NUIT »

Faustino haussa les épaules et pensa que le pauvre Claraz était peut-être un homme très courtois mais qu'il devait être bien avare pour lésiner à ce point sur quelques bouts de chandelles.

Et le voyageur s'installa confortablement dans un fauteuil, ouvrit un livre et, à la lueur de la bougie, se plongea dans sa lecture. Soudain, l'estanciero sursauta, leva les yeux, et rencontra le canon d'un revolver qu'un inconnu braquait sur lui.

— Il est tard, qui ose lire ici ? s'écria l'homme ivre qui tenait l'arme.

— Moi, bégaya Faustino Fernandez terrifié, mais pourquoi ?

Pour toute réponse, le visiteur nocturne tira un coup de pistolet sur la flamme de la bougie et l'obscurité se fit dans la pièce.

L'habile tireur, qui venait de faire mouche de si magistrale façon, glapit :

— Je m'exerce, si tu veux le savoir !

Et la porte se referma ; Don Faustino Fernandez, plus mort que vif, murmura :

— Ah vieux Claraz, tu passes pour un bon hôtelier mais tes clients sont de tristes individus.

Le lendemain matin Faustino, qui n'était pas encore revenu de sa surprise, questionna le portier.

— Dites-donc, mon ami, cette nuit, avez-vous entendu le coup de feu ? Vous savez que j'ai failli être tué !

— Non, car je viens de prendre mon service... Mais j'ai compris ! Vous avez reçu la visite de Pablo ? C'est comme ça chaque fois qu'il a trop bu : il ne supporte pas la vue d'une fenêtre allumée et comme il rentre très tard, il se permet des excentricités en prenant les fenêtres de l'hôtel pour cibles !

— Ah mais si ce n'était que la fenêtre ! l'homme est entré chez moi et m'a menacé !

Le portier s'inclina respectueusement et répondit :

— Vous savez, Pablo, c'est le frère du patron, et puis, vous n'avez donc pas lu l'écriteau ? C'est bien pour empêcher de tels désagréments que Monsieur Claraz l'a fait mettre dans toutes les chambres.

Et depuis cette nuit-là, Faustino Fernandez, rendu prudent, ne lisait jamais pendant la nuit lorsqu'il descendait à l'hôtel Claraz.



VI

Le premier chemin de fer

À Buenos Aires, l'agitation était grande en cette fin d'après-midi d'hiver où la population de la capitale s'adonnait aux préparatifs d'un grand événement.

Et les langues allaient bon train. Dans les rues et sur les places, dans les magasins et les cafés, on s'interpellait :

— C'est pour demain, on pavoise... quel événement... Si vous saviez comme elle est belle... une merveille !

Parmi la foule, un jeune étranger prêtait l'oreille à tout ce qui se disait. Et si ce jeune Français, qui ne comprenait pas très bien l'espagnol, n'avait été au courant de la manifestation du lendemain, il aurait pu s'imaginer qu'il ne pouvait être question que de bénir l'union d'une riche héritière avec quelque puissant maître d'hacienda. Mais il en allait tout autrement puisque l'héroïne était une machine qui crachait des flammes et faisait de la fumée.

Il s'agissait du chemin de fer, invention qui en Europe remportait un vif succès. Le doctor Valentin Alsina, gouverneur de la province de Buenos Aires, s'était mis en tête de faire adopter à son pays cette innovation. Et comme le brillant doctor était un homme persévérant, après une lutte acharnée et quatre années d'un travail persévérant, il put annoncer la grande nouvelle. « L'Argentine inaugurera bientôt sa première ligne ferroviaire. » Eh bien, ce fut un beau vacarme, un véritable tumulte.

Les ennemis du gouverneur criaient à l'imposture :

— Il nous ruinera, ce fou, avec ses coûteuses fantaisies ; que va-t-on faire de ce bolide... Nous n'avons pas envie de nous suicider !

Ses amis disaient :

— Notre rôle, c'est de suivre le progrès... nous aurons notre « monstre »... Mais bien audacieux celui qui osera se faire transporter par une machine qui doit marcher à une si grande vitesse !

Malgré tous les dires, en ce matin du 30 août 1857, le doctor Valentin Alsina se préparait à présider la cérémonie du lancement de la « Porteña » nom que les membres du gouvernement avaient donné à la première locomotive argentine.

Tandis que les musiciens jouaient des marches militaires et que de jeunes gauchos entonnaient des chants patriotiques, hommes, femmes

et enfants se dirigeaient vers l'endroit où la machine et les beaux wagons accrochés à elle allaient prendre le départ. Devant le « monstre », le jeune Français qui, la veille, avait prêté attention aux conversations de la rue se tenait au premier rang des spectateurs. Ce jeune homme épris de pittoresque jubilait d'aise à la pensée d'assister à l'événement, lorsqu'une immense clameur le fit sursauter. La foule acclamait les autorités de la ville qui venaient d'apparaître. Le gouverneur et les notabilités de la province se rangèrent devant la « Porteña » tandis que l'évêque la bénissait.

Un homme à la mine réjouie monta sur la machine. C'était le mécanicien qui allait la conduire. Le gouverneur et sa suite prirent place dans les wagons. Et ce fut à cet instant que tous les assistants laissèrent éclater leur joie et qu'un grand cri jaillit de toutes les poitrines. Galvanisé par l'enthousiasme de la foule, le jeune Français sauta sur le marchepied de l'une des voitures du train et se trouva aux côtés de ceux qui recevaient les acclamations d'une population en délire. Nul ne remarqua l'acte audacieux du jeune étranger ; la « Porteña », qui tout doucement démarrait, était l'objet de tous les regards.

Tout au long du parcours le peuple s'était assemblé et au passage du train marquait son admiration. Les hurlements et les applaudissements du public couvraient le bruit que faisaient les bielles actionnant les grandes roues à rayons.

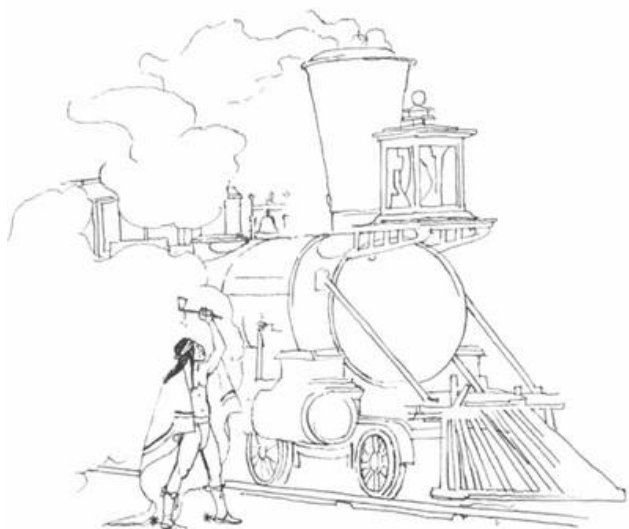
Elle marchait rondement la « Porteña », lorsque un peu avant d'atteindre le pont du 11 septembre un « compadrito(10) », l'œillet à l'oreille, prit son élan et, ventre à terre, passa devant la locomotive. Des femmes agitaient des drapeaux en criant : « Viva a la patria » !

Le monstre forçait son allure, il allait à toute vapeur, à l'énorme vitesse de 35 kilomètres à l'heure, un véritable record. Le jeune Français était émerveillé par tout ce qu'il voyait et prenait part à la joie générale. Debout, cheveux au vent les notabilités souriaient, le doctor Valentin Alsina saluait de la main.

Enfin, arrivée au terme de sa course, la « Porteña » ralentit sa marche et s'arrêta. C'est alors qu'un spectacle extraordinaire s'offrit à la vue de tous. À quelques mètres de la « Porteña », alors que les officiels se congratulaient et que les assistants chantaient et dansaient, le fameux cacique Yanquetrùs regardait la locomotive et, immobile, planté devant le monstre, était stupéfait. Près de lui, ses guerriers se cachaient le visage tout en exécutant quelques entrechats. Soudain, le chef indien, comme s'il se trouvait menacé brandit sa hachette et se dirigea vers la machine. D'un pas hésitant, il allait prudemment, comme si la locomotive pouvait ruer et hennir. Enfin, d'une main tremblante, il effleura la grande roue, puis, ayant constaté l'immobilité de l'engin, il se retourna vers ses guerriers qui attendaient

ce signal pour se précipiter sur la machine. C'est alors que les bons sauvages inspectèrent les moindres recoins du bolide ; manifestement, ils cherchaient l'animal qui le faisait courir, le cheval qui mangeait du charbon et soufflait des flammes.

Ce fut une journée mémorable pendant laquelle dans beaucoup de ranchos, des vieilles femmes avaient allumé des bougies en l'honneur de la « Porteña ».



VII

Fleurs pour la Pampa

Don Bernardino Ridavia était un homme avide de savoir et doué d'un esprit curieux. Il recherchait tous ceux qui, à l'époque s'intéressaient au progrès et aux grandes découvertes de la fin de ce XIX^e siècle.

Un matin. Don Bernardino se gratta le menton et, après avoir jeté un coup d'œil sur ses valises, il se prit à murmurer :

« Me voilà encore une fois sur le départ... Paris, Rome, Madrid... deux ans loin de ma pampa... Ah, le métier de diplomate n'est pas de tout repos. Et pour quelqu'un comme moi qui n'aime pas la mer, ce n'est vraiment pas réussi ! »

Et ce disant, il leva les yeux sur l'immensité désolée qui s'étendait à perte de vue.

» Être attaché à ça, pensa-t-il, en faisant la grimace. » Mais pour cet Argentin, c'était sa pampa et il y était né.

Le diplomate, excellent cavalier, parcourait souvent la plaine qui, en cette période troublée par les cris des rebelles indiens, n'était guère fréquentée que par des chiens errants et des soldats en armes.

Soudain, Don Bernardino sourit, se toucha le front et poussa un grand cri. Ce qui eut pour effet de faire surgir le fidèle capataz.

— Señor, vous m'avez appelé... mais les chevaux ne sont pas encore sellés.

— Je ne t'ai pas appelé fit Don Bernardino ; si j'ai crié, c'est que je viens d'avoir une idée extraordinaire !

Et devant l'air ahuri du domestique, il conclut :

» Bientôt la pampa s'ornera de fleurs, comme à Buenos Aires, les jardins de notre Président !

En entendant ces mots, le domestique fut tellement saisi qu'il laissa tomber le lasso qu'il tenait en main.

Mais le maître parlait pour lui tout seul ; il fixa la grande étendue qui lui faisait face et retourna à son rêve. Car c'était, en effet, un rêve que poursuivait cet homme.

Ne s'agissait-il pas de faire pousser des capucines et des volubilis, des roses trémières et des renoncules là où l'herbe rase avait du mal à croître ?

Au-dehors, le cheval noir de Don Bernardino attendait son

cavalier... L'heure du départ arriva, le voyageur s'en fut vers le port et le bateau qui allait l'emporter au-delà de l'Océan.

Et pendant la longue traversée. Don Bernardino songeait toujours à sa fameuse idée et, un matin, il se prit à murmurer :

« Des fleurs pour la pampa, pourquoi pas ? »

L'idée faisait son chemin et un soir, n'y tenant plus, il parla de ce qui lui tenait tant à cœur. Ce furent le commandant et quelques-uns de ses officiers qui recueillirent ses confidences.

— Des fleurs, mais pour quoi faire ? s'écria l'un des hommes, et il ajouta : Grand Dieu, dans cet enfer rien ne pousse !

Un autre prit un air pincé, pour dire :

— Une véritable folie !...

Parmi ceux qui écoutaient l'étrange passager, un jeune homme se leva et balbutia :

— C'est une idée pour le moins originale... Moi, je connais quelqu'un... qui... peut-être.

Et, comme s'il avait peur d'en avoir trop dit, après s'être excusé, il s'éclipsa.

Don Bernardino l'avait suivi du regard tout en se promettant de revoir celui qui s'intéressait à son projet. Le lendemain, il alla frapper à la porte de la salle à manger des hommes d'équipage et demanda à voir l'officier qui la veille était parti à l'anglaise.

— Je savais que vous viendriez, dit celui-ci au diplomate.

— Je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouviez me donner le nom de ce personnage dont vous m'avez parlé l'autre soir ? fit Don Bernardino, qui ajouta : Sa fortune est faite, je vous l'assure !

— Eh bien, cher Monsieur, je vois que vous avez de la suite dans les idées !

— Mais oui ; cette idée est géniale, vous n'avez pas l'air de vous en douter, et si mon projet réussit, c'est la prospérité pour notre pays.

— Je crois que je peux vous aider... En France, j'ai un ami, il est naturaliste, un savant aussi... allez le voir de ma part... C'est un homme important ; il a été à la Malmaison l'intendant de l'impératrice Joséphine. Maintenant, je pense qu'il se livre à ses propres travaux.

Et durant tout le reste du voyage, Don Bernardino put tout à son aise laisser errer son imagination sur une pampa où poussaient les fleurs des plus beaux parterres de l'Île-de-France.

Sitôt débarqué en France, sa mission diplomatique accomplie, le cœur battant, Don Bernardino se rendit chez Monsieur Bonpland, le fameux naturaliste dont lui avait parlé le marin.

Le regard brûlant, le visage grave, le diplomate paraissait intimidé, mais il n'était qu'ému.

— Je sais que vous venez me parler de la pampa désolée et des fleurs que je cache dans mon chapeau, dit le Français, souriant et

invitant l'étranger à s'asseoir.

Don Bernardino exultait. Fougueusement, il serra la main du savant en s'écriant :

— Ah, Monsieur, aujourd'hui est un grand jour ! Puis, il poursuivit... Je vois que votre ami vous a mis au courant... Vous savez ?

— Mais oui, tout ce que j'ai compris, c'est que je dois faire pousser des graminées et des papilionacées dans un lieu où l'herbe est rare et le sol dur comme la pierre.

— C'est bien cela, répondit Don Bernardino d'un ton désolé.

— Du courage, mon ami, rien n'est impossible, allons, souriez que diable, vous l'aurez votre pampa-jardin !

Et le 29 janvier 1817, malgré le peu d'enthousiasme qu'il avait à quitter la France, son cher laboratoire et ses livres, le naturaliste Bonpland accompagné de sa famille montait à bord du *St-Victor*, un navire qui partait pour le nouveau continent.

À Buenos Aires, le diplomate attendait son nouvel ami, et lorsque le bateau apparut à l'horizon, Don Bernardino était si agité qu'il parlait à tous ceux qui voulaient l'entendre.

— Le voilà, ah, quel homme, vous ne pouvez pas savoir, il n'y en a qu'un, un seul, lui... Il arrive avec des fleurs, beaucoup de fleurs !

Bonpland mit pied à terre et le diplomate lui tomba dans les bras.

Après d'interminables palabres, l'Argentin fit dédouaner les nombreuses caisses embarquées par le naturaliste qui contenaient des centaines de kilos de graines ainsi que des pousses et des plants.

Le travail commença. Durant des mois et des mois Bonpland fit bêcher, sarcler, semer, planter, arroser... Et lorsque les cent cinquante espèces de plantes médicinales, fruitières et légumineuses furent employées et que les deux mille pieds de rosiers se trouvèrent en bonne place, le naturaliste dit à Don Bernardino :

— Je vous rends votre pampa avec ce quelque chose en plus que vous avez tant désiré : les fleurs de mon pays.

Don Bernardino rayonnait de joie :

— Grâce à vous, balbutia le diplomate, l'enfer est devenu le paradis !

C'est alors que Bonpland s'écria :

— Pourvu qu'en échange Dieu me donne le sien !



1 Estancia : établissement agricole consacré à l'élevage et à la culture des céréales.

2 Gaucho : homme de la campagne, d'origine hispano-indienne, généralement gardien de troupeaux.

3 Yatay : plante du N. E. de l'Argentine qui fournit un jus sucré.

4 Rastréador : celui qui relève et interprète les traces sur le sol.

5 Poncho : sorte de cape ronde percée d'un trou pour la tête, souvent tissée à la main par les Indiens avec des laines multicolores.

6 Bolas : arme servant à tuer de petits animaux, formée de pierres rondes assujetties entre elles par des liens de cuir.

7 Tacuara : sorte de canne.

8 De Liniers : frère du gentilhomme militant pour l'abolition de l'esclavage.

9 Tapéra : cabane abandonnée.

10 Compadrito : homme des bas-fonds de Buenos Aires.